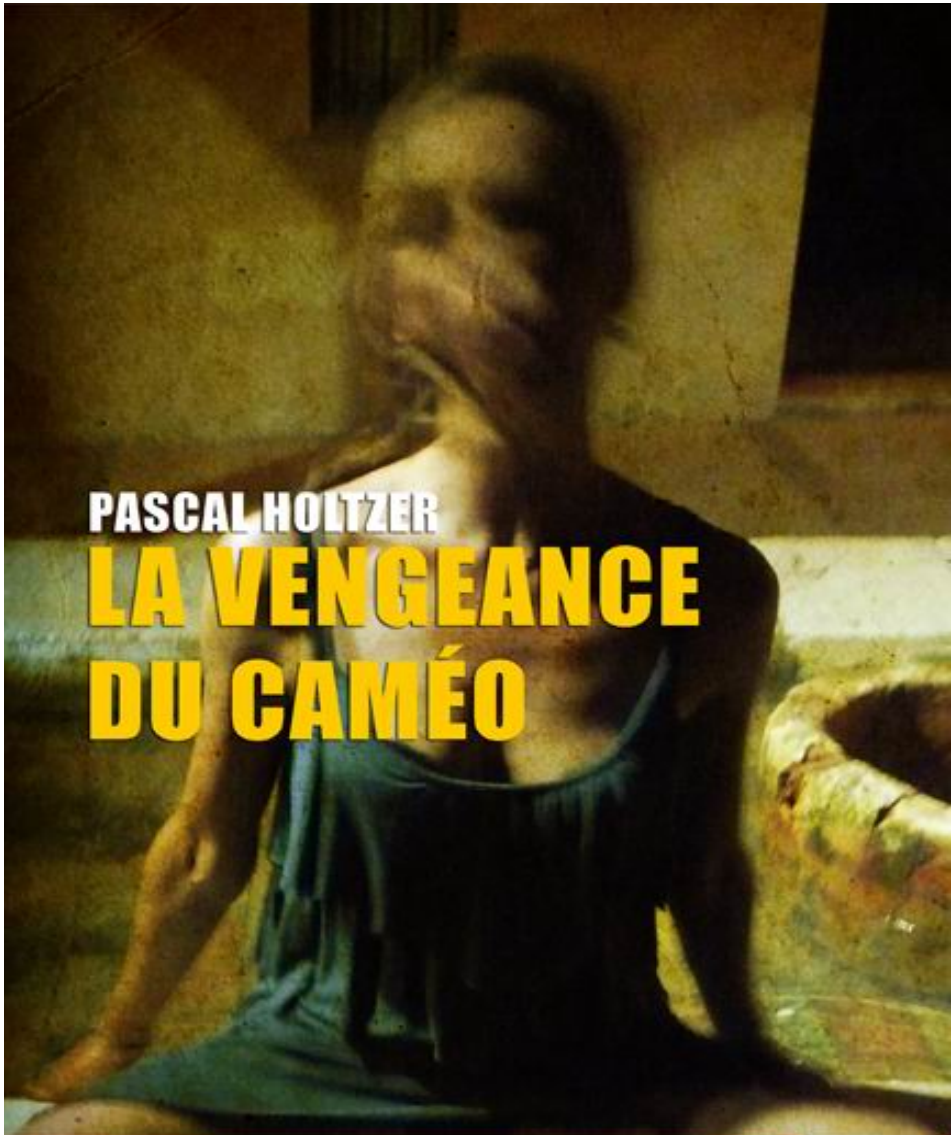




PASCAL HOLTZER

LA VENGEANCE DU CAMÉO

Série DelMonte

Sloop-Intermedia



La vengeance du Caméo

Série DelMonte

Pascal Holtzer

La vengeance du Caméo

Roman

Sloop-Intermedia

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions Sloop-Intermedia, 2012

www.sloop-intermedia.com

ISBN : 978-2-919706-04-4

Un *caméo* est une brève apparition dans un récit d'un acteur, du réalisateur ou d'une personnalité. Par extension, ce terme peut désigner toute apparition d'une personne ou d'un personnage dans une œuvre où l'on ne s'attend pas à le voir.

*Personne n'a confiance en personne,
sinon pourquoi aurait-on mis un tilt sur les flippers ?*

Steve McQueen

*Au cours des bouleversements à venir,
j'espère bien ne pas laisser l'amertume
éteindre la lueur de mon cigare.*

Bertolt Brecht

PREMIÈRE PARTIE

'opte pour Balvenie.



Knockando et Talisker me regardent de travers mais je reste droit. Vous bilez pas mes chéris, votre tour viendra. Mon petit verre trapu que je ne lave jamais accueille nonchalamment le flot ambré, ça sent le chêne, le miel et la vanille. Une parure dorée tirant sur la paille sèche, aurait dit le poète. Je l'ai noyé dans le whisky, il parlait trop, m'empêchait de penser et surtout, il avait une vision créative du monde et des choses. Émettre des appréciations savantes et lyriques sur le breuvage était censé me faire oublier les quantités déraisonnables ingurgitées. À la longue, c'était assommant et vain. La dernière saillie du poète a sonné l'hallali : le nez décèle une fraîcheur marine que la bouche ne va pas démentir. Là, j'ai sévi. Aujourd'hui son cadavre flotte quelque part entre l'iode et le malt. *So long, sucker*. Tuer le poète en soi est salvateur, ça libère des complexes, aère les méninges et détend les sphincters.

Pour l'heure, Balvenie me rince le gosier, mais je pense à Talisker, mon préféré. C'est comme ça.

Des bruits de déplacements de meubles me parviennent de l'étage du dessus. Ça tape, heurte et choque. Puis ça claque sec et dru. Des talons. Hauts, j'en jurerais. Tempo 140. Entre deux triolets, j'entends la voix de mon proprio, sucrée, hypocrite. Je vois, il cherche à renouveler la clientèle de son commerce. Talons hauts contre whisky et blues. Contre, pourquoi contre, pourquoi pas tout contre, faut voir. Je l'ai croisé ce matin, le tartufe. Il s'est raidi, a serré les fesses et a flûté : « Monsieur DelMonte, je peux concevoir et même comprendre que vous ayez quelque difficulté à payer votre loyer, mais j'apprécierais une petite note courtoise et préalable à l'embarras d'une telle situation. » J'ai pris mon

air triste que tous les cockers de la planète me jalourent et j'ai gémi : « Oui, je comprends, moi aussi quand on m'encule je préfère qu'on me caresse les seins en même temps ». Il est resté là un moment, figé comme une grue cendrée pensive et solitaire en territoire inconnu. Bon, d'accord, j'avoue, le poète n'est pas complètement mort, il respire encore, mais je travaille à l'achèvement. Ça martèle dur au dessus. Je saisis l'antidote et le glisse dans le lecteur. *My guitar wants to kill your mama* explose dans le salon.

Trois morceaux plus tard, on sonne. Une créature hybride est plantée devant ma porte, toute en dents et jambes. J'ai beau chercher le reste, en vain. Mon cerveau humain ordinaire ainsi que ce qu'il me reste d'une libido dépenaillée comprend intuitivement qu'il s'agit d'une femme, mais le gigantisme de sa dentition et la démesure de ses jambes ne laissent aucune place aux attributs couramment visibles chez un individu de sexe féminin. Je me dis que la béance qui se trouve à peu près au niveau du sommet de mon crâne doit être un sourire. Elle ne va donc peut-être pas m'assassiner tout de suite. Quoique, les tueuses savent sourire, c'est bien connu. Les deux rangées de dents se mettent en mouvement et j'entends :

— Je viens de m'installer *upstairs*, ce qui fait de moi votre nouvelle voisine. Venez boire une coupe, samedi vers 19 heures, tous les locataires de la maison seront là. En attendant auriez-vous l'obligeance de baisser un peu le volume de la musique ?

Je m'entends ricaner, émettant ce fameux son très proche du cri de la mouette rieuse (j'adore ces bestioles) et je lance :

— Vous avez raison, ce n'est pas la meilleure version.

La béance s'agrandit découvrant une quantité de dents bien supérieure à la moyenne et Upstairs file dans l'escalier. Je suis le mouvement des yeux et note un détail au passage : son pied gauche est garni d'un oignon qui déforme la chaussure. Il faut toujours déceler les points faibles chez l'ennemi, ça peut servir. L'oignon d'Upstairs conduit au talon d'Achille. La créature a laissé flotter un parfum bien plus offensif que le gaz moutarde. Je n'ai pas de masque à gaz mais j'ai effectivement une version plus couillue de *My guitar wants to kill your mama. Live*. Upstairs va bouffer du Zappa, qu'elle le veuille ou non. Du champagne, et puis quoi encore, pourquoi pas des amuse-bouches. Je connais bien cette espèce, créatures chanelisées toc aux affûtiaux clinquants, leurs talons ont percé mes Converse plus d'une fois, même pas mal. Quinze ans chez FITV, j'en ai vu passer, des *upstairs* qui devenaient subitement

downstairs, tout comme l'inverse. Et leurs congénères mâles suintant l'after-shave qui ne parvient pas à masquer la peur. Bien content, malgré tout, d'être sorti de ce panier de crabes, royaume de la peau de banane, terrain de jeu des intrigants adeptes de la pose, fiers de leur prime à la médiocrité garantie par contrat.

À propos de contrat, je dois passer au bureau. Une petite affaire simple, m'a dit Georges. J'attends la fin du solo de Zappa (tiens, c'était sa période Gibson) et sors de chez moi. L'agence est à deux pas, juste le temps qu'il faut pour être trempé jusqu'aux os. Un paroissien myope est en train de scruter notre enseigne, il sort un calepin et note. Curieux, je me poste derrière lui. La plaque clairotte : *ARPI - Kévork Kassapian et Associés*. Le pluriel est un peu exagéré, il n'y a que moi, et encore. *Arpi* veut dire soleil en arménien, le soleil c'est la lumière et la lumière faite détermine les honoraires, dit Georges. Accessoirement, ça veut dire aussi Agence de Recherches Privées et d'Investigation.

Sacré Kévork. Je l'appelle Georges, il aime bien. Tu me fais français, qu'il dit. Le client potentiel s'efface pour me laisser passer et s'éloigne sous la pluie battante. Déjà vu cette tête de fouine. C'est faux, bien sûr, ce genre de réflexion n'est là que pour me convaincre que je suis bien un privé. *P.I. Private Eye*.

Georges sirote son brandy arménien en engloutissant des *beureks*, ces cigares au fromage dont il raffole. Ses doigts boudinés luisent de graisse, il me tend un dossier au nom de Mlle Roussel. Je fantasme immédiatement, je la vois, l'enlace et lui fais des tas de trucs. Georges flaire mes divagations et me calme :

— Ouvrez, assène-t-il, je pars en filature.

Je soupire et m'affaisse sur mon siège attitré. Me voilà seul maître à bord d'une barquette qui prend l'eau. Oh je l'aime bien mon Georges, avec ses airs d'oncle amical et rondet, n'empêche, je me demande ce que je fais là.

J'ouvre le dossier et apprends que la Roussel est une rombière paranoïaque qui veut faire surveiller un frère qu'elle soupçonne de dilapider le patrimoine familial. Palpitant. La déprime rampe jusqu'à moi, mais je me défends vaillamment. Rappelons-nous pourquoi nous sommes là (j'utilise le pluriel pour justifier le *s* de *Associés*) : la vengeance. Contrairement à l'adage, mon plat ne sera pas froid, je vais découper, hacher menu, rissoler, cuire très longtemps, faire attacher et peut-être brûler. À cette perspective, mon corps se redresse, mon menton

se relève et les petites pattes velues de la déprime font marche arrière.

Le chef des troupes ennemies a un nom : Alban Orazini. Mon cynorhodon personnel, familièrement appelé gratte-cul, car il fournit le poil à gratter. Et ça fonctionne, mon poil à moi est hérissé. Je t'aurai, mon cochon, dussé-je y laisser ce qu'il me reste de plumes. Revenons aux poils. Le cynorhodon est un fruit charnu ovoïde allongé, plus ou moins globuleux selon les espèces et variétés, de 15 à 25 mm de long, de couleur rouge orangé à maturité. Il forme une espèce d'urne, ouverte au sommet, qui porte les restes desséchés des étamines et des sépales. Il contient à l'intérieur vingt à trente vrais fruits qui sont des akènes issus de la transformation des carpelles, contenant chacun une seule graine. Ces akènes, prolongés par le reste des styles et stigmates, sont munis de nombreux poils stériles. *Dixit Wiki*. Parfaite description de l'ignoble Orazini. Il convient de compléter le tableau avec un trait important : le regard. Fourbe et fuyant. Avec une bonne dose de lâcheté généreusement arrosée du mépris superbe de ceux qui n'ont pas la moindre chance d'obtenir quoi que ce soit sans les armes du pouvoir. Un mec à qui on ne confierait même pas sa maudite pie-grièche de tante.

J'ai passé la quasi totalité de mes quinze ans chez FITV sans le voir. Une dizaine de mois avant le saccage final, le roitelet a daigné quitter les étages supérieurs pour se mêler au bas peuple et prêter une oreille condescendante aux doléances devenues bruyantes. Je n'oublierai jamais la première d'une longue série de réunions censées apporter toutes les réponses à nos questions. Ça faisait au moins un an qu'on nous baladait de promesses fallacieuses en annonces creuses, une surenchère de mensonges et de manipulations à peine dissimulés.

Pécari, comme je le surnommais à l'époque, est entré dans la salle alors que nous échangeons interrogations et inquiétudes, certains étaient déjà assaillis par l'angoisse. Filé au train par deux lèche-cul, il nous a adressé un signe de la main digne d'un évêque pédophile et fier de l'être. Après avoir bavassé sous le regard rogue de Pécari, les deux ilotes ont été bombardés de questions. Fifou, un rédacteur plus vif que les autres a dédaigné le petit personnel et s'est adressé directement à Pécari. « Mes amis, a commencé l'enflure, je suis là pour vous, tout ira bien, n'en doutez pas. » Cette phrase nous a glacés. Elle a été le déclencheur de l'enfer qui a conduit Claudia au suicide. D'autres à la dépression nerveuse. D'autres encore au cynisme alcoolisé. Je vais bien, merci, Talisker et ses frères étaient déjà mes amis avant le drame. Claudia, petite chose fragile, petite chose morte. Je nourrissais déjà un appétit de

vengeance à ce moment-là, mais j'ai réellement pris la décision de passer à l'action le jour où Alban Orazini, directeur de la chaîne culturelle franco-italienne FITV a déclaré sur une chaîne concurrente : « Chez nous, ce type d'incident est exceptionnel, on est quand même loin du taux de suicide de chez France Télécom ».

Le suicide de Claudia, un incident.

Je vois parfaitement bien Pécari évacuer la question : c'est regrettable, bien sûr, nous devons être forts et avancer, envoyons donc une couronne à la famille. Pour revenir à l'ordre du jour et résoudre les vrais problèmes de la chaîne. Un coup de gomme et l'horizon est dégagé. De nouvelles conquêtes attendent ceux qui se mettent au travail. J'ai perdu mon boulot, poussé vers la sortie sans merci ni au revoir, comme tant d'autres qui ont tout donné pour cette chaîne dont nous étions fiers. Mais là n'est plus le problème. Les bouffis de la direction ont fait des choix absurdes, préférant privilégier l'image de la chaîne plutôt que son contenu, sacrifiant une audience curieuse acquise au fil de nombreuses années et au prix d'une vraie ténacité, draguant un nouveau public déjà largement accaparé par d'autres chaînes débiles.

Qu'ils se noient dans leur boue.

Non, le problème est ailleurs. Claudia était monteuse, je travaillais régulièrement avec elle. Fragile et vulnérable, elle a été la première à encaisser les coups bas, d'abord en silence, puis en pleurant, de plus en plus souvent. Nous avons tout fait pour l'aider, nous relayant à ses côtés, ça n'a pas suffi. On a fini par la trouver dans une mare de sang, les poignets tailladés. Dans le sens de la longueur, pour empêcher un possible sauvetage.

Mon problème aujourd'hui, c'est Pécari. Je le considère comme personnellement responsable de la mort de Claudia, il doit payer. Comme tout le monde, il m'est arrivé de dire des conneries à propos du surplomb nécessaire en cas d'humiliation, de l'oubli, et même du pardon. Terminé. *This is the end*. On se fouta de ma gueule tant qu'on voudra, on se gaussera de mes fantasmes de justicier, mais la petite Claudia sera vengée. Je ferai plonger le coupable et lui maintiendrai la tête dans ses déjections jusqu'à étouffement. À ce moment-là, j'aviserai.

Je prends rendez-vous avec la Roussel pour le lendemain et balance le dossier sur le bureau, bingo, en plein sur les *beureks*. J'allume mon portable pour ouvrir le dossier Pécari. Bien maigre pour l'instant, j'en conviens. Trois listes : les permanents qui ont été virés de la chaîne, les

intermittents qu'on n'a plus sollicités du jour au lendemain (alors que leur disponibilité était telle qu'ils devaient pouvoir réagir dans la journée à une demande urgente) et les intermittents expérimentés qu'on a déclassés, les reléguant à des tâches dont un débutant ne voudrait pas.

Je réalise que je n'irai pas bien loin avec ça.

Certains en ont profité pour aller voir ailleurs, d'autres ont obtenu des indemnités, d'autres encore attendent un jugement. FITV s'en fout, elle paye, ben voyons. L'argent du contribuable arrive à pleines pelletées, et quand il n'y en a plus il y en a encore. Les gouvernements français et italien à l'origine de cette vitrine clinquante de l'amitié entre les deux pays ouvrent les vannes, pourquoi se gêner, ça ne durera peut-être pas. Quoique. L'amitié en question, à défaut de lier les deux peuples comme le prétendent les caciques de l'audiovisuel, réunit nos deux crapules nationales et a de beaux jours devant elle. Des malfaiteurs présidents. Des gangsters ministres. Tout le monde s'en fout ou presque. Quand le taux d'abstention a frisé la moitié des votants, des voix se sont élevées partout, la démocratie nom de Dieu, et quand il est passé au-dessus de la barre des 70%, tout le monde a regardé ailleurs, ça ne valait même plus une discussion de bistrot. Les affaires juteuses des ministres de l'intérieur scélérats devenus présidents et des escrocs promus ministres pouvaient recommencer de plus belle.

Le suicide de Claudia a provoqué quelques remous, des accusations directes mettant la chaîne en cause, des plaintes en diffamation, quelques communiqués de presse, puis plus rien. Pour coincer Pécari, je dois chercher ailleurs. Une seule solution, fouiner dans sa vie privée. La situation est absurde, mais je suis têtue. Et convaincu de pouvoir trouver quelque chose pour le faire plonger. C'est la raison de ma présence ici, dans une agence d'investigation.

J'ai baguenaudé quelques mois après mon éviction de la chaîne. Je voyais beaucoup les anciens collègues, ceux qui étaient dans le même cas que moi, et ceux qui bossaient encore un peu pour FITV, la mort dans l'âme. Réalisateurs, journalistes, monteurs ou ingénieurs du son. Pas pressé de chercher un autre boulot, je jouais de la guitare en sirotant du whisky ou je méditais ma vengeance avec force détails.

Un beau matin, une annonce m'a sauté aux yeux : *ARPI et Kévork Kassapian* recherche associé. J'ai sauté sur l'occasion. Georges m'a accueilli à bras ouverts, on s'est plu tout de suite. Brandy et saucisses arméniennes à l'agneau ont achevé de faire de nous des associés.

Georges est né de père français mais a été élevé par sa mère dans la région du Haut-Karabagh, dont il n'est pas peu fier. Il a quitté le pays au début de la guerre entre les Arméniens de l'enclave et la république d'Azerbaïdjan, il y a une vingtaine d'années. Puis il a monté un commerce d'import-export en Yougoslavie, une autre guerre l'a poussé plus loin, jusqu'en Allemagne. Une histoire d'amour lui a fait traverser le Rhin et c'est en France qu'il a obtenu sa licence professionnelle. Le climat de la Côte d'Azur a fini par le sédentariser.

Son annonce m'a offert la place idéale pour mener une enquête sur Pécari. Un peu tordu, certes (je suis journaliste, pas enquêteur), mais pas complètement idiot. Et puis j'ai toujours rêvé de jouer dans un polar. Georges m'a proposé une période à l'essai : si ça te convient, mon fils, on calcule, tu amènes ta part, et après, quand Kévork sera froid, tu seras *director*. Il n'a pas d'enfant et son neveu Sévag à qui il destinait l'affaire, n'est pas intéressé. Parti en Amérique, à Névayork. J'ai souri et acquiescé, on verrait bien, pour l'heure ça faisait mon affaire.

La pluie s'est calmée, j'ai besoin de marcher.



es pas me mènent à la cathédrale Sainte-Réparate. Je prends la rue Rossetti, monte l'escalier et continue jusqu'au cimetière du Château. Les grandes familles niçoises sont là, les autres aussi. Entre une tombe inspirée d'un sarcophage romain et une imposante colonne sur laquelle trône un ange, se tient une petite dame toute sèche. La maman de Claudia me reconnaît de loin et me sourit tristement.

— C'est gentil de venir la voir, me dit-elle.

— Bonjour Madame Bertoni.

Le parchemin de sa peau se plisse et elle fond en larmes.

— Pourquoi ? Mais dites-moi pourquoi ?

Je la prends maladroitement dans mes bras. Ne serre pas, idiot, tu vas la casser. Des ombres passent près de nous, un murmure me fait frissonner. La petite dame se reprend et essuie ses larmes. Nous restons un long moment avec Claudia, en silence. Un chien aboie au loin et c'est le signal du départ.

— Avez-vous le temps de prendre un thé ? dit-elle dans un souffle.

— Oui.

Nous redescendons lentement, elle s'agrippe à mon bras. La promenade des Anglais est déserte, nous entrons dans un salon de thé.

— Comment allez-vous ? Claudia me parlait parfois de vous, elle vous aimait bien. Vous aussi, vous avez perdu votre travail ?

— Ça va, je m'en sors.

Une heure passe, nous échangeons des banalités, effleurons ce qui fait

mal, retournons au quotidien en tentant de nous y tenir, mais les questions sans réponse sont tenaces, elles ne nous laissent pas en paix. En buvant son thé à petites gorgées, Mme Bertoni m'apprend que Claudia avait des dettes, contractées suite à une opération de chirurgie esthétique. Je n'ose pas demander de quelle partie du corps.

— Ma pension est bien maigre, je ne sais comment rembourser, mais il faut bien, n'est-ce pas, Monsieur DelMonte ?

— À qui devait-elle de l'argent, au chirurgien ?

— Oh non, il a été payé. C'est à ce monsieur de son travail, son chef.

— Son chef ? Mais qui donc ?

— Son nom m'échappe. Vous savez, cet homme qui est ami avec le Président, et avec le maire de Nice, aussi.

Je m'étrangle et crache une pluie de thé à la menthe au visage de la pauvre petite dame :

— Orazini ? Alban Orazini prêtait de l'argent à Claudia ?

— Oui, c'est ça. Je n'y connais pas grand chose, mais je crois que les intérêts étaient très élevés.

Pute borgne. Mon sang ne fait qu'un tour et j'imagine que ça se voit. Le barman me reluque, méfiant .

— Vous allez bien Monsieur DelMonte ? demande Mme Bertoni.

— Le salaud. L'immonde crapule.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Pouvez-vous me montrer les reconnaissances de dettes et les courriers ?

— Si vous voulez. Mais pour quoi faire ?

— Je voudrais vérifier si tout ça est bien légal. Je tiens à vous aider, Claudia était mon amie.

Nous reprenons le chemin de la vieille ville. Je dois me maîtriser pour ne pas accélérer le pas, la petite dame est bien frêle. À son appartement, elle me remet les documents en sa possession. Je promets de les lui rendre rapidement. Elle m'embrasse chaleureusement.

L'excitation qui s'empare de moi me met mal à l'aise. Je suis là où je voulais être, je tiens enfin quelque chose, mais l'effet secondaire est

sordide. Une jouissance malsaine me perfore. C'est donc ça, la vengeance ? La pluie qui revient me lave de ces attermoissements, un Talisker achèvera de me purger.

De retour chez moi, j'appelle Fifou et lui demande de passer me voir. Après un mouvement velléitaire vers la discothèque, à la lettre Z, je m'effondre dans le fauteuil, pas le cœur à la musique. Au dessus de ma tête, les meubles ont l'air d'avoir trouvé leur place, mais la *batucada* de talons persiste.

J'ai toujours été sensible au son, trop, peut-être. Ça me prend vite la tête, quand ce n'est pas moi qui choisis. Dans mes jeunes années, seule la musique comptait. Je commençais à gagner ma vie avec un petit groupe de blues, nous ne cherchions pas la notoriété, seulement à jouer le plus souvent possible. Et ça fonctionnait, on promenait nos Fender sur les routes d'Europe, de petits clubs en bars enfumés, de galères en concerts mémorables. Puis j'ai monté des groupes qui jouaient mes morceaux, des trucs hybrides qui prenaient place quelque part entre le *groove* du *rythm'n'blues*, les expérimentations guitaristiques d'un Robert Fripp, les incantations rythmiques de Can et le poids des *riffs* façon Led Zep. La provocation des textes en anglais nous valait systématiquement des commentaires nous rapprochant de Zappa. J'adorais ça. La mort accidentelle de l'Enclume, notre batteur, nous a précipités dans une période noire, on arrivait pas à remonter la pente. Quelques auditions de nouveaux batteurs ont donné la preuve que sans l'Enclume, point de salut. Fin du chapitre. Je n'étais pas assez bon guitariste pour vivre de mon instrument, et puis ça ne me branchait pas de courir le cacheton dans des orchestres pour cocktails mondains ou soirées constipées. Ben, un ami réalisateur me confiait régulièrement la composition des musiques de ses films. Il m'a proposé un jour de l'accompagner en Ouzbékistan pour un reportage. Il n'avait aucun moyen de production mais une furieuse envie de réaliser un documentaire sur les musiciens de Tachkent. Le *deal* était de tout faire à deux, écriture, prise de vue, de son, montage et mixage. Le film a connu un succès d'estime et nous a valu d'être repérés dans la profession. Je suis devenu l'assistant de Ben pour les films suivants et un beau jour, j'ai réalisé mes propres images. Mes premiers films se focalisaient sur la musique, puis, poussé par Ben, j'ai élargi les sujets. J'étais devenu réalisateur. Quand FITV a été créée, Ben et moi avons été accueillis à bras ouverts. J'y ai bossé quinze ans, avec un confort économique que je n'avais jamais connu. La pratique de la musique est devenue synonyme de liberté, quand et où je voulais, avec qui je voulais, sans la pression des dollars.

La sonnette me tire de ma rêverie.

— Tu as un nouveau pirate de Zappa à me faire écouter ? Tu les as pas encore tous ? rigole cet échalas de Fifou.

— Assieds-toi, ceci est un interrogatoire.

— *Sam Spade is back.*

— Sérieux, Fifou.

— À boire, alors.

Je lui sers un Knockando et finis le Talisker. L'histoire des dettes de Claudia à Pécari ne le surprend pas.

— Je savais que la boîte prêtait de l'argent aux employés en difficulté. Un des avantages du comité d'entreprise.

Je lui jette la reconnaissance de dettes à la figure en gueulant :

— Tu appelles ça un avantage ? Tu as vu le taux d'intérêt ?

— Une minute, c'est pas un document de la chaîne, ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Regarde l'entête, espèce de truffe. Comme privé, tu te poses là !

Alban Orazini. Effectivement, j'ai encore des progrès à faire.

— Un prêt personnel. J'ai du mal à imaginer Claudia traiter avec Pécari.

— Claudia était joueuse, ou quoi ?

Je lui raconte l'histoire de l'opération de chirurgie esthétique. On est là comme des cons, à se demander ce qui faisait honte à Claudia, elle était mignonne comme tout, on lui aurait dit ne change rien, on t'aime. Fifou se ronge les ongles et je me gratte les cheveux. Je romps le silence :

— Ça vaudrait le coup de savoir si c'est arrivé à d'autres, tu peux te renseigner ?

— D'ac. Tu nous rejoins au Chiquito, ce soir ?

— Je veux.

Fifou me laisse en ébullition. La patience n'a jamais été mon fort. Je vais aller fureter du côté des beaux quartiers. J'enfourche ma Bonneville, direction Cimiez.

Je ne sais pas exactement où crèche Pécari, mais sa voiture est

reconnaissable sur toute la côte. Si on peut appeler ça une voiture. Une Volkswagen Touareg rouge, arrière droit enfoncé. Une sortie de garage mal négociée qui a provoqué une parfaite visibilité des camps au sein de FITV. Une première minorité d'inféodés réellement compatissants, une majorité de lâches chantant en chœur « Pauvre-Monsieur-Orazini-vous-vous-rendez-compte », et une autre petite minorité de morts de rire.

J'arrive par le boulevard Carabacel et réduit un peu l'allure. Au bout de quelques minutes à peine je vois le char d'assaut vermillon, garé devant une magnifique villa. Je plante ma bécane en face et feins de mettre les mains dans le cambouis. Déjà des visages inquiets se profilent derrière les rideaux. Une Bonneville de 68 qui pisse l'huile, ça fait tache dans le quartier. Tiendrai pas longtemps. Le temps de prendre un vieux chiffon sous la selle et qui voilà ? Pécari *himself* qui serre de près une petite brune sexy que j'ai déjà vue quelque part. Le privé frémit en moi, je les prends en photo avec mon mobile.

Un *Chippendale* en short rose fuchsia surgit de nulle part et vient vers moi, sûrement pas pour me demander l'heure. Je remonte en selle et lui lance :

— Bonne journée à vous aussi.

Première virée chez l'ennemi et déjà repéré. Je me jure de relire les classiques.

Quelques heures à tirer avant l'heure de l'apéro au Chiquito. La Bonneville est en forme, je prends le chemin de l'arrière pays. Je croise un escadron de japonaises dont les pilotes me font un signe amical. Je ne réponds pas. Fais joujou avec ton *tamagotchi* et laisse les grands fendre le vent. M'énervent, ces propres à quatre cylindres, le son, surtout, du toc. Je donne des gaz et les plante là.

Stef, Valérie, Jicé, Gino, Claire et Fifou poussent un grand « Ah ! » dès mon entrée au Chiquito. Je vois, les nouvelles vont vite. Ceux-là sont des alliés, ils m'aideront. Je les fais taire d'un geste et leur mets mon mobile sous le nez :

— C'est qui, avec Pécari ?

Ils se bousculent pour regarder la photo et se mettent tous à piailler en même temps. Je les connais bien, une seule solution en pareil cas, laisser passer la tornade et attendre l'accalmie. Je vais me chercher un verre au bar. Je soupire en voyant la bouteille de J&B et lance :

— Putain Pedro, quand est-ce que tu serviras un vrai whisky ?

Il sourit et me sert un pastis bien tassé que je lève à sa santé. C'est un duo classique entre nous. Je crois que son nom est Michel, mais pour moi, un barman s'appelle Pedro, c'est comme ça.

Mes potes me pressent de m'asseoir. Ça va être à Claire, comme d'hab.

— Sur la photo, c'est Eva Lupinelli.

Jicé glousse dans les aigus, comme chaque fois que sont évoquées des relations potentiellement sexuelles au sein de la chaîne. Claire lève les yeux au ciel et reprend :

— Elle bossait dans notre service, à la documentation, et du jour au lendemain, elle a été propulsée dans les hauts étages, bureau de la direction. Depuis, elle nous snobe. On la voit régulièrement collée à Pécari comme une moule à son rocher.

— Un grand classique de la promotion, raille Stef. Ah, le sang chaud des Italiennes !

— Elle est un chouïa arriviste, mais elle connaît son boulot, dit Claire.

Gino, qui semblait ailleurs jusqu'ici, s'en mêle :

— Tu oublies qu'elle a pris la place d'une autre qui attendait ce poste, et à qui il revenait de droit. Depuis ça jaspine sec, on entend des trucs.

Nous y voilà. Prenez les meilleurs, placez-les dans un milieu hiérarchisé, secouez un peu et attendez. Comme des bulles, les cancans finissent toujours par remonter à la surface. Je relance :

— Quel genre de trucs ?

— Des trucs avec cuir, fouet et jouets divers, susurre comiquement Claire.

— Cool, dis-je. Je peux être introduit ?

Jicé saute sur l'occasion, ou plutôt sur moi :

— Viens là mon chou, j'ai ce qu'il te faut.

Une grosse déconnade éclate, détour inhérent à ce groupe qui est incapable d'être sérieux plus de quelques minutes. Je trouve la brèche et poursuis mon idée :

— Dites-moi mes chéris, y a-t-il l'ombre d'une chance de voir Pécari figurer sur la liste des bourreaux ?

— Ou des suppliciés, s'esclaffe Gino.

— On nage en plein cliché, reprend Valérie. Mais je peux me renseigner, j'ai une copine qui aime ce genre de trucs.

— Moi aussi ! piaille Jicé.

C'est à nouveau la cour de récré, ce qui incite Pedro à préparer la tournée suivante. La soirée se poursuit gentiment, les apéros défilent, on est bien. Vers 22 heures, Valérie parvient à joindre son contact. Elle arpente le trottoir, l'oreille collée à son mobile. Je suis nerveux. Les autres m'observent, ils connaissent mon désir de vengeance. Sans rien dire, on sent tous passer l'ombre de Claudia. Quelque chose s'assombrit, la fin de soirée est proche.

— On peut rejoindre ma copine au Prince Club, me glisse Valérie.

— C'est parti. À pied. J'ai un peu plus de grammes d'alcool dans le sang que de points sur mon permis.

J'aurais dû m'en douter, ma vêtue n'a pas l'heur de plaire aux deux bœufs qui officient à l'entrée de la boîte. Ici, c'est paillettes et peau de pêche, pas jean et barbe d'une semaine. Valérie me pousse sur le côté et m'empêche de parler. Elle sait que j'adore bouffer du crétin, au risque d'abîmer ma jolie frimousse.

— Elle m'en dira plus si on est entre filles. Je t'appelle plus tard.

Je m'incline. Le bœuf frisé me darde un petit sourire arrogant, je lui fais un clin d'œil salace. Il se fige. Du coup, on dirait un bœuf en gelée. Son *alter ego* frémit des naseaux, il a le teint orange, un bœuf carottes.

Trop tard pour retourner au Chiquito, les autres seront partis. Une voiture ralentit dans mon dos, j'entends :

— En filature ?

Je reconnais mon flic personnel. Il suit ma carrière avec beaucoup d'application. J'ai eu affaire à lui chaque fois que j'ai séjourné en cellule de dégrisement, un vrai fan.

— Tu crois qu'il cherche la vérité ? lance son collègue au volant, un intellectuel, visiblement.

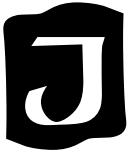
— La vérité doit s'inspirer de la pratique. C'est par la pratique que l'on conçoit la vérité. Il faut corriger la vérité d'après la pratique, dis-je tout de go.

— Joli, c'est de toi ? demande mon fan.

— Non, de Mao Tsé-Toung, un timonier chinois. Vous êtes trop jeunes pour connaître.

— Très drôle. Fais pas le con. Relis tes classiques et achète-toi un costume et un chapeau pour ton nouveau job.

La voiture banalisée prend de l'allure et disparaît. Qu'est-ce qu'elles ont mes fringues ? Je repense à Mao. Il faut corriger la vérité d'après la pratique. C'est exactement ma ligne directrice, mon gros Pécari, tu vis tes dernières heures de tranquillité.



'émerge péniblement d'une nuit chaotique. Après plusieurs heures à attendre l'appel de Valérie, je me suis endormi devant une rediffusion du Dr. House. Courtes périodes de sommeil agité, hallucinations, vaines érections, insomnie, le tout en boucle. Il paraît que l'insomnie n'est pas un trouble du sommeil, mais un trouble de l'éveil. Ça me fait une belle jambe. Quand bien même ce serait un trouble météorologique sur l'échelle de ma grenouille, le résultat serait identique.

Besoin d'un remontant, j'opte pour le *Sacre du printemps*. De l'énergie pure. Je suis venu à Stravinsky par Zappa. L'influence du Russe sur l'Américain m'a longtemps fasciné. J'avais besoin de connaître ce qui les rapprochait, et j'ai été servi : dynamitage des conventions et recherche d'émancipation rythmique, avec l'utilisation de mesures irrégulières et de polyrythmes. Zappa applique parfois ces procédés dans des chansons parodiques, de style doo-wop ou rhythm'n'blues, on y voit que du feu, c'est du grand art. Retour à Igor. Upstairs va y perdre son latin. Musique, douche, café. Le tout, fort. Une pensée pour Claudia. Elle aimait bien *L'histoire du soldat*. Je serai ton soldat, ma petite, dommage que tu ne sois plus là pour en écouter l'histoire. Trêve de sensiblerie, je vais appeler Valérie. Le téléphone sonne. C'est elle, transmission de pensée. Elle parle trop vite, je n'ai pas le temps de la calmer, elle me dit qu'elle débarque. À peine le temps de m'habiller et la voilà.

— Assieds-toi, mon informatrice a parlé, glisse-t-elle, conspiratrice.

Curieusement, je reste calme. Comme si tout ça était normal. Il y a peu je réalisais encore des films, et me voilà en plein polar, pas déconcerté pour un sou.

— Ma copine est une excentrique qui traîne ses charmes dans pas mal

de milieux interlopes. Elle fréquente des gens pas toujours recommandables et...

— Au fait, Valérie.

— Orazini pratique le SM en club. Plutôt chic, entre adultes consentants. Les flics ferment les yeux, la position sociale des habitués du cercle leur confère une certaine immunité. Ils sont puissants et se servent de leur pouvoir pour empêcher les remous, surtout quand ils débauchent de la chair fraîche.

Je déglutis.

— Orazini chasse un peu partout, même à FITV, quand la proie est à son goût. Accroche-toi, ça va devenir craignos.

J'ai envie de la coller au mur et de la secouer comme un prunier. Au lieu de ça, je plisse les yeux et prends une pose très Philip Marlowe.

— Orazini repère des jeunes femmes qui ont des problèmes d'argent importants, puis il leur propose des prêts. Soit par l'intermédiaire de rabatteurs qui travaillent pour lui, il a tous les modèles à sa disposition, soit directement quand la proie est proche et surtout quand elle le fait particulièrement saliver.

J'explose :

— Ne me dis pas que...

— Si. Il promet des délais de remboursement confortables, puis change de discours et met la pression. Quand elles n'arrivent pas à payer vite, et c'est quasiment toujours le cas, il leur offre une solution de rechange.

— Participer à ses saloperies.

— Exactement.

— Claudia...

— Ma copine l'a vue deux fois dans leurs soirées. Je te passe les détails.

Un son rauque s'échappe de ma gorge et je serre les poings.

— Fais pas l'idiot, garde ton énergie pour ce que tu as à faire.

— Qu'est ce que tu en sais, de ce que j'ai à faire ?

Valérie me regarde tristement.

— Excuse-moi, tu as raison, dis-je en prenant sa main, un peu fébrilement.

Elle ne dit rien, elle sait ce qui me traverse. Il y a une alliance tacite entre la bande du Chiquito et moi. Ils sont très impressionnés par ma décision de m'attaquer à Orazini, que nous tenons tous pour responsable de la mort de Claudia. Ils sont prêts à m'aider autant qu'ils le pourront, mais seulement pour arriver à un processus légal. Pas de justice personnelle. Ils ne me suivraient pas dans cette voie. Valérie presse ma main dans la sienne et dit :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— J'ai besoin de savoir tout ce que tu as appris.

Elle soupire et se résigne. Les détails sont autant de banderilles qui se fichent dans ma chair, mais je l'ai voulu. Valérie me laisse reprendre mes esprits et me donne l'adresse du lieu des soirées. Une maison isolée près d'Aspremont. Une soirée est prévue bientôt. Nous sortons pour marcher un peu.

— Tu es sûr que ça va aller ? demande Valérie.

— Oui. Mais pour tout le monde, je peux te l'assurer.

— Tu me dois une bouteille de champagne, c'est ce que m'a coûté mon informatrice. Je crois qu'elle ne tient pas à s'étaler sur le sujet, mais si c'est nécessaire, tu peux compter sur moi.

— Merci.

— J'ai glané quelques infos supplémentaires à FITV, si ça peut te servir...

— Dis-moi.

— Eva Lupinelli est la maîtresse d'Orazini, ça tu t'en doutais. Elle est jalouse comme une tigresse, ce qui gêne considérablement son amant dans la recherche de nouvelles proies. J'ai l'impression que la position d'Eva est intenable. Elle ne peut pas supporter l'humiliation des écarts d'Orazini, et en même temps, elle est complètement en son pouvoir. Ça va péter, un de ces jours.

Intéressant. On marche encore un peu et je demande à Valérie de me déposer au Chiquito. J'y ai laissé ma bécane, hier soir. Pas un mot dans la voiture, jusqu'au bar. Valérie m'embrasse et dit qu'elle me fera signe dès qu'elle connaîtra la date de la prochaine messe SM.

11 heures. Merde, la Roussel. Je fonce à l'autre bout de la ville. Une Tatie Danielle myope et revêche m'accueille dans un intérieur qui sent la naphtaline. Raide sur sa chaise usée, elle me fait l'historique de la famille. Je prends machinalement des notes et découvre une nouvelle capacité : la logorrhée de la Roussel passe directement de ses lèvres pincées à mon stylo, sans impliquer mes pensées qui voguent ailleurs, vers Claudia. Des images se forment, c'est éprouvant. Peu à peu un glissement s'opère, et je me sens coupable, des scènes érotiques serpentent dans mon esprit fiévreux. Érotiques ou thanatiques, si on me passe le néologisme. Un conflit s'installe. Je cherche à me concentrer sur le mal qu'on a fait à Claudia, mais je sens bien qu'il y a là quelque chose d'excitant. C'est extrêmement troublant, ça ne me plaît pas, et pourtant je m'y abandonne.

La Roussel me remet dans le droit chemin :

— Que comptez-vous faire ? grince-t-elle.

— Sévir.

— Très bien, jeune homme. Vous me plaisez. J'ai réglé la question financière avec votre patron. Vous faut-il autre chose ?

— Non, c'est parfait. On vous appellera.

Je prends congé.

La Bonneville rugit en direction d'Aspremont. Le théâtre des joyusetés sado-maso se trouve dans le coin, sur les contreforts du Mont-Chauve. Je m'égare du côté de la forêt domaniale de Massouins et finis par retrouver ma route.

Je laisse la moto sur un chemin de terre et continue à pied. On devine la bâtisse entre les arbres, c'est une grande maison de maître avec dépendances. L'endroit semble désert. Un grand terrain à découvert me fait hésiter quant à la marche à suivre. Je n'ai pas le temps de me demander ce que ferait un pro en pareil cas, deux types en jogging viennent vers moi en trottant. Ça devient une marque de fabrique, je suis repéré à peine sur place. Mais non. Les deux sportifs obliquent vers la gauche. Planqué derrière un gros buisson, j'ai juste le temps de les reconnaître : Bœuf en gelée et Bœuf carottes, du Prince Club. Intéressant. Et sans doute dangereux. Ces mecs sont en général recrutés dans des agences où ça ne rigole pas. Des Russes ou des Serbes, entraînés à tout un tas de jeux méchants.

Je laisse s'éloigner les deux affreux et réfléchis un moment. C'est bien

joli de foncer à la première adresse livrée sous le sceau de la confiance, encore faudrait-il savoir ce qu'il convient d'y faire. Un seul véhicule est stationné devant la maison, une Z3 grise. Vu le modèle et le profil des sportifs, c'est évidemment leur carrosse. La maison doit être vide, c'est tentant. Mais le décor et les accessoires m'importent peu, ce sont les acteurs qu'il me faut. Je lève le camp. Je prendrai mon billet pour la prochaine représentation.

Ça vibre dans ma poche. Une seule fois, un SMS. Main droite sur la poignée des gaz, main gauche sur le mobile. C'est un message de Valérie : *Info complémentaire. Dans les soirées SM, il y a aussi Hobey et Sobecki. Bises.*

Je vais pour effacer le message et manque rater un virage, un coup de reins me remet dans l'axe mais le mobile s'envole. Je rétrograde et fais demi-tour. Je me fous du téléphone, mais si ce dernier message tombe entre les mains de n'importe qui, surtout dans le coin... Je récupère les débris du mobile et les fourre dans la poche de mon blouson. Le moulin de la Bonneville tourne au ralenti et je n'entends pas ce qui se passe dans mon dos.

Au moment de me remettre en selle, j'ai juste le temps d'apercevoir les bœufs sportifs qui m'observent. Démarrage en trombe. Ils étaient assez loin, ont-ils eu le temps de voir ma gueule ? Le son de la Triumph, par contre, est reconnaissable entre mille. Je suppose que des mecs qui pilotent une Z3 savent identifier un moteur. Méfiance.

Le coup de chaud passé, je pense à l'info de Valérie. Hobey, responsable de tout ce qui touche au son à FITV, et Sobecki, chargé de programme. Deux connards parmi un cheptel de connards au sein de la chaîne. Sans intérêt, mais ils constituent un gros problème : ils me connaissent bien, je ne vais pas pouvoir me pointer chez les barbares. J'avais donc l'intention d'y aller ? Je m'aperçois illico que c'était une mauvaise idée. Ça doit prendre du temps d'être accepté dans ce genre de clubs et je me vois mal jouer du gode clouté.

Quoique, ça pourrait dépendre de l'identité du martyr. Ne rêvons pas. Il me faut un complice. Ou une complice.

Je rentre la bécane dans l'arrière cour de la maison. Madame Galluzzio, la concierge, me fait un grand signe et m'invite à boire un verre de rosé frais.

— Plus tard, beauté, j'ai à faire.

Elle roucoule et m'envoie un baiser de la main. Si le proprio continue le renouvellement des locataires dans le style Upstairs, Madame Galluzzio sera ma dernière alliée. Faudra qu'on en cause, un de ces jours.

Le temps de récupérer un vieux mobile dont la taille est plus proche d'une cabine téléphonique que des petites merveilles actuelles et je fonce chez les WebSisters. À cette heure-ci, elles doivent prendre le soleil dans leur jardin. Au moins Natacha, et c'est elle que je veux. Les WebSisters sont de vieilles connaissances, on a fait nos débuts ensemble. Elles étaient choristes dans un de mes groupes de rythm'nblues, dans les années 80. Teigneuses, inventives et complètement barrées, elles ont monté un duo de funk electro il y a quelques années. Et ça marche plutôt bien, les WebSisters jouent un peu partout, dans des festivals, des clubs et des événements multimédia. Elles ont un dispositif numérique qui fait tourner les séquences sur lesquelles elles chantent et jouent d'un tas de petits instruments bricolés. C'est créatif, intelligent, et ça swingue d'enfer. Et ça fait un carton sur la toile, d'où leur nom. Elles se ressemblent comme deux gouttes de pastis et tout le monde les prend pour des sœurs, ce qu'elles ne sont pas. Ce que je vais demander à Natacha est gonflé, j'en suis conscient. Je sais qu'elle en est capable et de toute façon, elle m'arracherait les yeux si elle apprenait que j'ai confié la mission à quelqu'un d'autre. Zelda est un peu moins rogneuse, un peu moins folle, aussi. Leur sonnerie d'entrée est un sample de *Sex Machine*. La voix du Godfather of Soul retentit dans toute la cour, immédiatement suivie du miaulement de Wilson Pickett, le chat des WebSisters. Il se pavane sur le bord de la fenêtre et attend ses caresses, droit de passage pour pénétrer dans l'autre de ses maîtresses.

— Entre, c'est ouvert.

Natacha m'a reconnu au son du ronronnement du chat. Je suis le seul à savoir lui tirer un si bémol, signe d'extrême plaisir.

— Zelda est à Marseille, chez sa mère. Viens me faire tes hommages, dit-elle dans un soupir en secouant sa crinière rousse.

— Majesté. Je vous aurais bien fait la cour si des affaires pressantes ne me menaient céans.

— Oh oh, une requête ?

— Je peux baisser le son ?

— Va, mon estafier.

Je déballe tout. Le visage de Natacha s'illumine. Elle suit l'histoire de bout en bout, visiblement captivée. J'en suis au SMS de Valérie quand elle m'interrompt :

— C'est un rôle pour moi ! Viens voir ma garde-robe, j'ai des propositions à te faire.

— Natacha, ça peut être dangereux.

— Mes couilles. Ce boulot est pour moi, si tu me contredis je réduis les tiennes en purée.

Et voilà, pas plus compliqué que ça. Je compare souvent Natacha à ma guitare préférée, elle adore, je sens que c'est le moment :

— Tu es une vraie Telecaster.

— Fidèle, sauvage, le son agressif et juste.

— Viens que je t'embrasse.

— Tout doux, jouvenceau. Masse-moi d'abord les pieds.

Je fais ça très bien. En douceur d'abord, puis de plus en plus vigoureusement. Wilson Pickett est jaloux de la qualité des ronronnements de sa maîtresse. Il vient se lover contre elle en rivalisant dans les médiums graves. C'est un *duettino* des plus délicats. La robe légère de Natacha est relevée sur ses jambes que je mate allègrement. Elle sourit et ferme les yeux.

Le désir est passé par là, à plusieurs reprises. J'ai toujours résisté, je savais que j'y aurais perdu ce qui fait la qualité de notre lien. Une nuit, on a été à deux doigts, au sens propre. On était flambés comme des crêpes, on jouait à se séduire, ça devenait obscène. Elle a eu un de ces regards qui cloue instantanément un homme sur l'autel de la chair, et le temps s'est suspendu. Elle a pris ma main et a commencé à lécher deux de mes doigts. L'instinct de survie personnel a pris le pas sur celui de l'espèce. J'ai puisé dans une force obscure pour rompre le charme en disant : « On fait un scrabble ? » Depuis, tout est clair. On se contente de se raconter nos coups, ce qui est sans doute une façon de baiser par personnes interposées. Enfin, depuis environ dix-huit mois, c'est elle qui raconte, parce que moi, c'est nada. Ça la rend dingue. Moi aussi, parfois.



oup de bol pour mon programme, la prochaine danse macabre a lieu demain soir, jeudi. Valérie a organisé une rencontre entre Natacha et son contact qui délivre les billets d'entrée pour le grand guignol SM. Elles se voient ce soir même. Natacha a évacué mes réticences quant à une préparation nécessaire. Si je lui avais déballé l'affaire en lui disant : « C'est pour ce soir », elle aurait exulté en passant immédiatement à l'essayage de ses tenues en latex. Cette fille est folle.

Je découvre enfin une des qualités requises pour être un bon privé, la patience. Iggy Pop et les Stooges jouent ce soir au Zénith de Montpellier. Trois heures de route, j'ai le temps d'y être. Les Stooges, quand même, nom de Zeus, difficile de résister. J'ai mal au dos, la Bonneville restera à quai. Je sors ma vieille Merco 230 SL, vieille si on veut, j'ai le même âge. *Early sixties*, comme disent les connaisseurs. On en a encore sous le capot, malgré un aspect, disons rétro. Je traverse Nice sous les regards de quelques amateurs et me demande si je ne devrais pas banaliser mes moyens de transport. Le meilleur moyen de se cacher c'est de se mettre en évidence, a dit quelqu'un, mais il me semble qu'il y a des limites à cette tactique.

J'arrive pile à l'heure. Les Stooges entrent en scène et ça canonne dès le premier morceau, *Raw Power*, une coulée de lave en fusion. L'Iguane éructe et livre des décharges puissantes à un public en surchauffe. Son pantalon en est déjà à son niveau le plus bas. Après environ une heure de tornade, c'est enfin un tempo plus lourd. Changement de registre, Iggy se love dans sa tessiture grave, ça prend aux tripes. Final en apothéose avec *I wanna be your dog*, version longue. Aboiements, vociférations, poses obscènes, du grand. Respect.

À la sortie, je reconnais quelques têtes de FITV, des techniciens pour la plupart. J'essaie de les éviter, mais l'un d'entre eux m'aperçoit. Coincé, je le laisse s'approcher. On commente un peu le concert et il me demande si je peux le ramener à Nice. Ses potes ont trouvé des filles, la voiture est pleine. Pourquoi pas, je le connais peu, mais il a la réputation d'un mec réglo.

— Comment ça se passe pour toi, Diego ? dis-je, histoire de ne pas faire de ce retour une veillée funèbre.

— La routine. Le boulot n'est plus le même depuis la vague qui vous a balayés.

— Tu m'étonnes.

L'échange glisse vers Claudia. Je pouvais m'en douter, c'est pour éviter ça que je ne voulais pas voir cette bande-là. De fil en aiguille, je suis amené à poser la question qui me taraude :

— Mais de quoi voulait-elle se faire opérer ? Franchement, de la chirurgie esthétique pour une mignonne comme ça...

— Qui t'a parlé de chirurgie esthétique ?

— Sa mère.

— C'est du pipeau. Je comprends, remarque, je n'aurais pas eu le courage d'annoncer un truc pareil à mes vieux.

— Un truc pareil ? Accouche, mon vieux.

— Un problème au cerveau, je pourrais pas te dire le nom, une maladie orpheline. Pas de possibilité de soins en France. En Suisse, uniquement.

Je me tais. Je comprends mieux le montant de 20 000 euros prêtés par ce salopard d'Orazini. Oh, Claudia. Si on avait su. Oui, mais alors quoi ? Je serre les dents. Même si ce nouvel élément – putain, je me déteste de parler comme ça – déporte en partie les causes du suicide, ma haine pour Orazini s'accroît. L'exaction n'en est que plus immonde. Je vais être ta maladie orpheline, mon salaud. Ta tumeur, ta gangrène. Et ce n'est pas en Suisse que tu trouveras le remède. Mon dos me fait souffrir, je me renfrogne et Diego s'endort.

Marina Baies des Anges est en vue. L'antique radio de la Merco crachote un vieux truc de Rufus Thomas. Diego s'étire et me demande de le déposer du côté de la plage Beau Rivage.

— Un bain de minuit ? je demande.

— C'est la grande nuit blanche. DJ, mannequins, danseuses. Plein de créatures.

J'avais oublié. La jeunesse dorée de la Côte d'Azur, dans une tentative de recréer l'ambiance des célèbres soirées tropéziennes d'Eddie Barclay. Pas très rock'nroll. En approchant du bord de mer, on commence à voir des groupes de jeunots, tous habillés en blanc. Ils ont l'air dépités et vont dans le mauvais sens.

— Quoi, c'est déjà mort ? dit Diego.

Sur la promenade des Anglais, il interpelle une bande de minettes qui nous apprennent que les flics ont tout arrêté vers 1 heure du mat. Plaintes des voisins. Ils ont pourtant l'air bien inoffensifs, tous ces petits fêtards bien propres sur eux, la goutte de lait au bord des lèvres. Diego salive en matant la chair fraîche.

— Je te laisse avec les pucelles ? dis-je.

— OK. Merci pour la balade, DelMonte. À une prochaine.

Je roule au pas vers mon quartier. Je ne serais pas étonné de croiser le couple de bœufs. Au lieu de ça, c'est mon fan flic qui se met en travers de la route pour m'ordonner de me garer sur le côté.

— Oh, Mister P.I. C'est à toi, la Merco ?

— Non, je viens de la voler à un fils à papa.

— Tu te rappelles comment on fait ? dit-il en me tendant un éthylomètre.

— Après je vous raconte une blague.

Je suis *clean*, les quelques bières à la santé de l'Iguane sont éliminées.

— Alors, c'est un conducteur qui se fait arrêter par un flic.

— Je sens que je vais adorer, siffle mon fan.

— Le flic le fait souffler et lui dit : « Vous êtes juste à la limite, je peux sévir ou laisser filer. Je vous laisse une chance, répondez à cette devinette : qu'est-ce qui a quatre roues, un moteur puissant et tourne sur le circuit d'Hockenheim ? » « Fastoche, répond le mec : une Formule 1. » « Ah oui, mais laquelle ? dit le flic, une Ferrari, une McLaren, une Lotus ? Mauvaise réponse, mais je vous laisse une autre chance. Qu'est-ce qui a deux roues, un moteur puissant et tourne au Bol d'Or ? » Le mec

sent le piège et dit : « Une Yamaha ? » Le flic se marre: « Oui, mais une R1, une R6 ou une FZR 1000 ? » Le flic continue comme ça un bon moment. Tout y passe, les camions, les mobylettes et les vélos, je vous passe les détails. Au bout d'un moment, le mec craque et dit au flic : « J'en ai une pour vous, si vous ne trouvez pas vous me laissez filer. » Le flic est beau joueur et accepte. Le mec se lance : « Qu'est-ce qui a deux jambes, des talons hauts, un short en cuir, des miches à l'air et qui déambule sur le trottoir ? » « Une pute ! » s'esclaffe le flic. Et le mec : « Ah oui, mais ta mère, ta sœur ou ta fille ? »

— Très drôle, DelMonte. Je t'en raconterai une autre demain matin, à mon bureau. À 11 heures, sans faute.

Je ne pose pas de question, il faut jouer le jeu. On verra bien. Je vais pour prendre congé quand je vois se profiler la Z3 bovine des sportifs. J'ai un éclair de lucidité et mets la situation à profit. Ils vont me voir, autant leur faire croire que mon flic est également mon ami. Je me permets un geste amical sur son épaule et dis dans un grand sourire :

— Je suis de votre côté, vous savez.

Le flic voit passer la Z3 et me lance un regard intéressé.

— Ouais, flûte-t-il. Rentre chez toi.

J'acquiesce et prends le large. Faudra que j'arrête de croire que tous les flics sont débiles. Il a capté quelque chose. Ou alors, il fait semblant, en attendant de pouvoir faire des liens. Prudence, dans tous les cas. Quoi qu'il en soit, je suis satisfait de mon petit numéro. Avant de me chatouiller, les bœufs y regarderont à deux fois.

Je rentre la Merco à la niche. La porte coulissante du garage accroche, c'est nouveau, ça. Je dois m'y reprendre à plusieurs fois. Le boucan est gratifié d'un miaulement plein de reproche suivi d'un « Ta gueule ! » retentissant. Nice veut dormir. Je lève le nez pour constater qu'il y a de la lumière chez Upstairs. Espérons qu'elle est pieds nus. Il est tard, je m'accorde une clope sur le balcon, j'essaie d'arrêter, un vrai calvaire. La nuit est douce, des senteurs printanières commencent à poindre. C'est un appel au whisky ou je ne m'y connais pas. La torpeur me gagne peu à peu et mes pensées se brouillent.

Une sirène d'ambulance au loin fait naître des images surnaturelles. Un torse musclé (mais à la peau flétrie d'Iggy Pop) se zèbre de coups de fouet. Son visage devient celui de Claudia. Derrière l'homme/la femme apparaît Orazini qui lèche la lame d'un couteau. Sa langue est

gigantesque, on dirait une langue de bœuf.

Je crie : « Attention ! » Une voix me répond :

— Je ne me penchais pas tant que ça.

J'émerge de mon état comateux, mettant un petit moment à réaliser que la voix vient du balcon au-dessus. Je me tords le cou et constate qu'Upstairs m'observe, visiblement intriguée. Ses longs cheveux noirs tombent de part et d'autre de son visage pâle. L'éclairage public blafard lui donne un aspect lugubre, gothique. Flash instantané, je revois des scènes de mes hallucinations et m'agrippe au fer forgé.

— Vous devriez peut-être aller vous coucher, suggère-t-elle.

— Je crois à la nuit.

— Belle phrase, c'est de vous ?

— De Rilke. Un poète, vous êtes trop jeune pour connaître.

— N'oubliez pas mon petit apéro, demain soir.

Ses pieds nus dépassent du balcon. L'oignon du pied gauche est presque joli dans cette lumière.

— Vous avez le pied abyssin, lui dis-je.

— Abyssal ?

— Non, abyssin. Il y a le pied égyptien dont les orteils sont de taille décroissante en partant du gros orteil. Le pied grec, lui, a un second orteil plus grand que les autres. Quand trois ou quatre orteils sont de longueur égale, c'est un pied romain. La petite excroissance de votre pied gauche en fait un pied abyssin. Mara Takla Haymanot, premier souverain d'Abyssinie avait la même.

Elle émet un son admiratif et me demande :

— Vous êtes podologue ?

— Je n'ai pas cette chance, mais le massage de pied est ma spécialité.

Elle se refroidit aussi sec et me plante là après un bonsoir distant. Où vais-je chercher des absurdités pareilles ? Si le pied abyssin est une pure invention, ma connerie, elle, est réelle et abyssale. Bon. Il me reste toujours les pieds de Natacha. Pour le reste, c'est pas le pied.



a peur de jeter Natacha dans la gueule du loup a fait naître la culpabilité, qui a elle-même engendré la soif, suivant un processus naturel chez moi.

Au petit matin, les premières rumeurs de la rue m'ont poussé à ramper du balcon jusqu'au lit, dans lequel j'ai passé la matinée jusqu'à ce que le souvenir de l'invitation de mon flic m'en extirpe en catastrophe. J'ai visiblement un problème avec les rendez-vous à 11 heures du matin.

Mon flic s'appelle Pétin. « Pas comme le maréchal » a-t-il précisé en devançant mes commentaires sarcastiques. J'ai eu droit à un grand numéro d'illusionniste. Il a esquissé, effleuré, suggéré, sous-entendu et usé d'artifices de toutes sortes pendant environ une heure. Tout ça pour glaner des informations que je suis censé détenir. C'est le genre de mec qui trouve tout intéressant. Pour finir, il en est venu à la vraie raison de ma convocation : mon père va passer en jugement. J'ai dû réfléchir un moment. Mon père ? Je ne l'ai pas vu depuis l'enterrement de ma mère, quinze ans. Ce mec n'a jamais rien fait pour moi, ni pour mon petit frère qu'il a foutu à la porte dès sa majorité. Au cimetière, on s'est quitté sans se saluer.

— Tu ne me demandes pas pourquoi, dit Pétin.

— Non.

— Il a mis le feu à la maison de ses voisins. Il y a des blessés graves.

Ça a toujours été son dada, le feu. Il jouait toujours avec des allumettes. Gamins, il nous menaçait avec son mégot allumé, ce qui terrorisait ma mère. On a bien fait quelques conneries avec mon petit frère, mais aucun de nous n'a hérité de cette dangereuse passion pour les

flammes. Mon père vit aujourd'hui en région parisienne et ne donne jamais de nouvelles. Pas plus que je n'en prends. Je crois que c'est pareil pour mon frère que je vois peu, il est sans cesse en voyage à l'autre bout du monde.

— Nous, on s'en fout, dit Pétin. On est obligé de prévenir la famille, ça s'arrête là.

— Vous auriez pu me dire ça hier.

— C'est la voie légale.

La voie légale, mon œil. Mon flic voulait me tirer les vers du nez, lesquels, on en sait rien, pourvu que ça gigote et que ça attire d'éventuels poissons. Mon intuition se confirme avec ce qui suit :

— Ça t'arrive d'aller au Prince Club ?

— Pas mon style.

— Bien. Ne change pas. Et tiens-moi au courant de tout ce qui bouge dans ton secteur.

— Oh, c'est calme en ce moment.

— Espérons que ça va le rester.

Il m'accompagne jusqu'à la sortie et me gratifie d'une bonne poignée de main. C'est énervant, ce petit jeu. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il sait, ni de ce qu'il veut me faire dire. Mais c'est un bon flic, alors mieux vaut l'avoir de mon côté.

Après un dernier *brief* avec Natacha qui se réjouit comme si elle partait en colo, j'ai tourné en rond, en ovale et même en carré. Je lui ai donné une foule de conseils, elle s'est payé ma tête en me traitant de papa poule. La copine de Valérie vient la chercher ce soir vers 22 heures. J'aimerais bien savoir qui elle est, mais Natacha est muette sur la question.

J'entends Upstairs qui va et vient, préparant son apéro. Des rafales de claquements de talons me vrillent les tympanes. Je n'ai jamais aimé les talons hauts. Maîtrisés, ils sont méprisants. Méprisés, ils sont traîtres. Et traîtres, ils sont méchants. Dans les autres cas de figure, ils font une démarche ridicule. Parlez-moi de jolis petits souliers plats, ou de bottes de moto, tiens. Décidément, j'ai un truc avec les pieds. J'habille les miens en couinant, mon dos me fait souffrir, et je sors chercher une grande quantité d'eau à bulles.

Mme Galluzzio est déjà à l'ouvrage, c'est-à-dire au rosé frais. Elle interrompt les plaisanteries d'usage pour m'informer qu'elle a entendu du bruit vers minuit dans mon garage. Pensant que c'était moi qui rentrait, elle n'a pas jeté un œil dehors. Je pense à la porte coulissante qui accroche. Il arrive parfois que des jeunes du quartier cherchent des planques pour têter tranquillement leur pétard. De là à forcer une porte de garage... Affaire à suivre.

— Vous aller chez la bourgeoise du second ? me lance ma concierge préférée.

— Bof, et vous ?

— Mais je ne suis pas invitée, mon garçon.

— Je vous y emmène, si vous voulez.

— Les petits minets à cravate qui lui tournent autour ne sont pas à mon goût, je préfère les rustiques.

S'ensuit une conversation sur le port de la cravate. Nous tombons d'accord sur l'idée qu'une cravate est une laisse. Non que la gorge libre soit forcément un signe de liberté, mais au moins, le symbole de la servitude est absent.

Je quitte Mme Galluzzio en songeant que les réflexions sur les habitudes vestimentaires des Upstairs & Co masquent difficilement des pensées qui vont vers le cuir, les fouets et autre joyeusetés SM. Depuis ce matin, je lutte pour écarter des évocations un rien angoissantes. Peut-être que le manque de sexe provoque des dérèglements plus graves que ce que je veux bien admettre.

En sortant de chez Hassan, l'épicier du coin, je vois arriver le break de Natacha. Elle m'aperçoit et se gare en double file. Mes yeux s'agrandissent démesurément, je dois ressembler à un débile profond. Natacha éclate de rire et m'embrasse gaiement. J'arrive à articuler :

— Tu vas y aller comme ça ?

— Tu aimes ?

— La question n'est pas là, tu vas te faire violer à peine arrivée.

— Je prends ça comme un compliment, vieux pervers.

Entre Nina Hagen au sommet de sa forme et Lolita japonaise délurée, elle arbore une tenue absolument délirante et incroyablement sexy. Un savant mélange entre angélisme et indécence. Quel talent. Elle se délecte

de me voir déglutir et balbutier, puis elle lâche :

— Mais non, ballot. Je reviens d'un tournage pour un clip, je rentre me changer.

Je soupire et reprends vie. Natacha a l'air sincèrement touchée de mes inquiétudes. Elle me rassure :

— J'ai prévu une tenue classique, genre tailleur. La copine de ta Valérie s'est portée garante pour moi, je ne serai qu'observatrice. Regarde ce que j'ai là.

Elle me montre une minuscule caméra dissimulée dans un sac à main.

— C'est le cadreur du clip qui me la prête, qu'est ce que tu en penses ?

— Je pense que c'est très dangereux.

Et en même temps je réalise que c'est indispensable. Quel juge accepterait d'instruire une affaire sur le simple témoignage d'une musicienne déjantée ?

— Si je me fais pincer, je pourrai toujours dire que c'est pour mon usage personnel, que c'est ça qui m'excite. Allez, DelMonte, fais pas le grincheux, ta petite chérie va te ramener le scoop.

Elle me plante là dans un grand éclat de rire. Moi, je suis loin de rire. J'observe passivement les changements qui s'opèrent en moi. Je suis tellement accro à la haine et à la vengeance que j'accepte de mettre mes proches en danger, simplement comme ça, parce que ça sert mon projet. Gaffe, DelMonte, celui que tu deviens risque de bientôt te débecter. Mais comme ce genre de mécanisme est parfaitement au point depuis la nuit des temps, je regarde encore une fois en toute passivité le glissement qui m'emmène vers l'acquittement : oui c'est risqué, mais ça en vaut la peine. Pour Claudia. Fin de l'examen de conscience.

De retour chez moi, j'écluse une bouteille entière d'eau et je sors ma vieille Taylor. Une guitare acoustique bien abîmée, mais au son chaud et rond. Je grattouille en pensant à mon père, quel vieux con. Il fallait que ça arrive un de ces jours. Qu'on le mette en taule et qu'on en parle plus. Un vieux blues de Robert Johnson prend forme sur le manche, *Me and the Devil Blues*. J'enchaîne avec *I'm a Steady Rollin' Man*, puis vient *Love in Vain*. Qu'est-ce que je ne ferais pas pour appeler le whisky. Parce que le blues sans whisky, hein.

Deux heures plus tard, des éclats de voix dans l'escalier me tirent d'une sieste réparatrice et me rappellent la soirée Upstairs. Sans moi.

J'attends que la voie soit libre et sors pour casser une croûte. Un détour par le Prince Club m'apprend que les cerbères ont changé. Évidemment, mes bœufs sont pris ailleurs, là où on se fait mal. Un frisson me parcourt, Natacha ne va pas tarder à entrer en piste. Je mate un peu les nouveaux portiers, ça peut servir. Ceux-là sont plutôt du genre gorilles, je parle de la silhouette pas du regard. Parce que là, en guise de regard, c'est le vide intersidéral.

Je m'installe chez Nino, sur la terrasse. Les meilleures pizzas de la vieille ville. Pas envie d'aller au Chiquito, ni de croiser du monde, trop nerveux. J'ai à peine le temps de goûter le chianti que je vois arriver la Touareg rouge d'Orazini. Elle va se garer un peu plus loin. Je me tords le cou pour voir qui en sort. Le serveur qui me connaît un peu voit mon manège et me glisse :

— C'est la femme du directeur de FITV. Dommage qu'elle soit amochée, je parle de la voiture.

Mme Orazini. Elle semble venir vers moi, je m'agite nerveusement en cherchant à me donner une contenance. Je suis très con, parfois. Elle ne me connaît pas et ne m'a évidemment même pas remarqué. Elle prend une table assez proche de la mienne et appelle le serveur. Elle doit avoir environ trente-cinq ans. C'est une belle femme, mais la tristesse lui mange le visage. C'est comme une gale qui envahit le moindre de ses traits. Le chevalier s'éveille en moi, c'est pathétique. Ma pizza arrive et le mobile de ma voisine sonne. Je feins d'être absorbé par les fruits de mer et ne perds pas une miette de la conversation.

— Tu as raison, dit-elle. J'en ai assez, je vais demander le divorce.

Tout à coup, je me sens le meilleur privé qui soit. J'arrose ma pizza d'huile piquante en remerciant ma bonne étoile.

— Oui, je sais. C'est un peu... dégradant, mais j'imagine qu'il faut en passer par là. Roux et Mercier, tu dis ? Oui, j'en ai entendu parler.

Une moule vêtue de mozzarella fait fausse route et je manque m'étouffer. Roux et Mercier. La plus grosse agence de détectives de Nice. Mon cerveau est en surchauffe, Mme Orazini doit devenir ma cliente. Vite, une idée. Je fixe intensément les crevettes, aidez-moi, nom de Zeus. Et là, ce n'est pas Zeus, mais Poséidon en personne qui vient à mon aide. Voici ce que j'entends :

— Je préférerais une agence plus discrète. Oui, regarde, si tu veux bien, je ne quitte pas. Non, ça m'est égal. Oui, je note. *A, R, P, I... P*

comme papa ? D'accord. Kévork Kassapian, c'est arménien, non ? Oh, pas du tout, nous avons une cuisinière arménienne qui faisait très bien les *mezzés*. Très bien, je te rappellerai, bises.

Bingo. Poséidon est sacré dieu des privés. C'est au tour des calamars d'être assaillis de questions : que faire ? agir immédiatement ? attendre ? Le serveur apporte la réponse sur un plateau :

— Excusez-moi, Madame. J'ai entendu la fin de votre conversation, bien malgré moi, soyez en sûre. Le monsieur de la table voisine travaille chez ARPI. Si vous avez besoin de lui, je peux vous le présenter.

On voit tout de suite que ce type d'accélération n'est pas dans les mœurs de la dame. Elle est surprise et gênée. Pour un peu, elle partirait en courant. Je ne lui en laisse pas le temps.

— DelMonte, enchanté. Nous pouvons nous rencontrer à mon bureau quand il vous plaira. Bon appétit.

Elle est complètement déboussolée, ce qui lui donne un charme renversant. Elle hésite. Je pousse mon avantage en faisant résonner les graves :

— À moins que vous ne préfériez me parler maintenant, j'ai tout mon temps.

Impossible de savoir ce qui la décide. Le joli trouble disparaît subitement de son visage pour laisser la place à la propriétaire des lieux, cette envahissante tristesse.

— Oui, à quoi bon repousser. Asseyez-vous, je vous en prie.

J'ai toujours eu un faible pour les belles femmes tristes, peut-être parce que la tristesse les empêche momentanément d'être cruelles, peut-être parce qu'en lieu et place de la forteresse apparaît la vulnérabilité, peut-être parce que j'y vois la possibilité d'un acte chevaleresque et romantique, ou peut-être tout simplement parce que ça me rappelle ma mère.

— Il faut m'excuser, je ne suis pas du tout au fait de ce genre de démarche, dit-elle avec un sourire un peu forcé.

C'est une situation inespérée que je dois exploiter, et en même temps cette femme me trouble. Son malaise me donne l'impression d'être en charge d'un dépucelage difficile mais nécessaire.

— Peut-être devriez-vous plutôt me proposer un rendez-vous dans vos

bureaux, minaude-t-elle.

Si je temporise encore, je vais la perdre. Au boulot. Que boit une belle femme triste en passe de faire des confidences douloureuses ? Je me jette à l'eau, c'est une façon de parler :

— Je vais prendre un whisky, peut-être voulez-vous quelque chose de frais ?

— Deux Laphroaig, lance-t-elle au garçon.

On pouvait imaginer pire comme entrée en matière. Le nom Laphroaig vient du gaélique qui veut dire la grotte de la baie. Je sens que ma cliente va m'ouvrir la sienne. Je compose l'attitude du mec pénétré, très à l'écoute et sensible à toutes les manifestations de communication non verbale. Nous trinquons et la grotte s'ouvre. La quantité de saloperies qu'on y trouve est accablante. Tromperies, mensonges, manipulations et bassesses. C'est tellement énorme que ça en devient presque sans intérêt. À chaque nouvel épisode, la possibilité d'une surprise s'amenuise. Orazini est une ordure, point. La dame ne veut qu'une chose : une preuve irréfutable pour obtenir un divorce à son avantage. Je louvoie un peu pour tenter de savoir si la notion de vengeance l'attire, ça pourrait m'aider. Ce n'est pas facile, je sens que l'idée a des chances de faire son chemin mais aussi que madame penche pour une procédure simple, rapide et efficace. Ça m'ennuie de mentir à une belle femme triste, mais là, tout de suite, le masque de la tristesse a disparu. Alors je monte un pipeau :

— Notre rencontre aujourd'hui est miraculeuse. Il se trouve qu'une autre affaire en cours nécessitant des preuves analogues m'a amené à envoyer une de mes plus proches collaboratrices dans un lieu privé, ce soir même, pour une soirée, disons...

— De débauche, me coupe-t-elle.

— Oui.

— Et mon mari s'y trouve.

Elle est rapide. Un peu trop.

— Exactement. Ainsi que d'autres personnes qui n'aimeraient pas forcément qu'on les y voie.

— Je ne veux pas le savoir. Vous savez ce qui m'importe.

— La soirée débute au moment où je vous parle. Je n'ai pas la

possibilité de joindre ma collaboratrice. Elle m'informera de l'identité des participants, mais pour constituer une preuve, il faudra attendre la prochaine séance.

Je m'épate moi-même de cet éclair de lucidité. J'ai failli lui dire que sa preuve était en train de se fabriquer. Le métier rentre. Le voile de tristesse est de retour, mêlé de dégoût. Je la comprends, je connais ces images qui prennent d'assaut sans prévenir.

Nous échangeons nos coordonnées, je tente un regard censé proposer une ouverture vers une sphère plus privée, c'est un bide absolu, elle chausse des lunettes noires et me signifie que l'entretien est terminé.
Love in vain.



heures du matin. Avec Wilson Pickett, on attend le retour de Natacha. J'essaie de lui expliquer que ma soirée a été profitable et que j'ai maintenant une raison légalement défendable d'enquêter sur Orazini. Mais le matou s'en fout, il est en rogne, il a faim. « Trouve à bouffer au lieu de me raconter ta vie », disent ses miaulements pleins de reproches.

On en est là, quand la belle arrive. À son air malicieux, je comprends immédiatement que la pêche a été bonne. Je lui laisse le temps de se poser et vais nourrir le chat dont les miaulements se transforment en air d'opéra. Natacha prend une douche et me rejoint au salon.

— Ben mon cochon, commence-t-elle.

Je fais un effort surhumain pour ne pas la secouer, mes nerfs sont à vifs.

— Prends ton temps.

— Puisque tu as la gentillesse de me le demander, je te rassure : je n'ai eu aucun problème, on ne m'a pas fait subir d'outrages, je vais bien. Pour le reste, la gentilhommière dont je viens accueille un certain nombre de notables et de crapules, tu me diras que ce sont les mêmes, je te l'accorde.

Un mouvement de jambes de Natacha m'informe du prix à payer pour connaître la suite. Je m'installe au bout du divan et commence le massage.

La liste des membres de la confrérie du gode clouté ferait effectivement bander n'importe quel journaliste normalement constitué. Ça va du conseiller municipal au bienfaiteur de la région, en passant par

le parlementaire en vacances, sans oublier les gros employeurs du coin. Et Orazini. Ce genre de soirée se déroule selon un rituel très strict. Natacha n'a pas eu accès à la deuxième salle. Un nouveau venu est cantonné à l'antichambre, comme ils disent. Si sa présence est appréciée, le purgatoire s'ouvre à la séance suivante. J'imagine assez bien la suite. L'antichambre est le lieu de la distribution des rôles, dans le purgatoire on passe au choix des accessoires, et ainsi de suite jusqu'à la représentation elle-même. Une intuition me vient :

— Et qui est le grand prêtre de cette mascarade ?

— Il y a effectivement un mec assez mystérieux, toujours masqué, qui semble être le maître. J'ai l'impression que rien ne se passe sans son accord. Il se fait appeler Aamon.

— Charmant.

— Ça te dit quelque chose ?

— Une belle saloperie de démon égyptien, figure de loup et queue de serpent.

— Ça colle bien. Ton pote Orazini est comme un poisson dans l'eau. On sent qu'il est dans le cercle de ceux qui décident, et il a l'oreille d'Aamon. Ils se ressemblent, d'ailleurs, même corpulence, mêmes gestes. Soit dit en passant, j'ai un ticket avec lui, bien qu'il semble plus attiré par les petites choses fragiles.

Claudia. Ma gorge se serre.

— Oh la, Sam Spade, un whisky ?

— C'est pas de refus.

— Je vais te montrer les images, mais tu n'apprendras pas grand chose de plus. À mon avis, tu es dans une impasse. Même si je jouais le jeu jusqu'au bout, je pourrais au mieux te fournir des images d'actes certes réprouvés par la morale, mais pratiqués par des adultes consentants. Et influents.

— Et les pièces suivantes ? Pas de dégueulasseries illégales ?

— Franchement, ça m'étonnerait. Réfléchis. J'ai été introduite, au figuré, je te rassure, assez facilement. S'il y avait des pratiques que la loi qualifie de criminelles, ça n'aurait pas été aussi facile.

— Peut-être que ça se passe ailleurs.

— Peut-être. Il n'y a qu'un moyen de le savoir. Je ne suis pas sûre de

vouloir aller jusque là.

Cette remarque me soulage. Et en même temps j'ai peur. De moi. Je réalise que sans la limite que Natacha vient de se fixer, je lui aurais peut-être demandé d'aller plus loin, jusqu'en enfer.

Les images sont de qualité très moyenne, mais on y reconnaît bien les ignobles gros bonnets.

— Ton contact est sur les images ?

— Va savoir.

Je n'en saurai pas plus. J'empoché la petite carte mémoire et m'apprête à partir. Natacha me retiens :

— Reste encore un peu. Mets de la musique.

Je ne sais pas si la flagellation absout les fautes, mais je me traite encore une fois de salaud. J'obtiens ce que je veux, un petit massage et toc, je me casse, sans penser à ce qui a peut-être été esquinté. Natacha est une grande gueule, tout le monde sait ça, mais elle est aussi vulnérable. Je choisis le premier disque de Belleruche, *Turntable Soul Music*. Natacha soupire d'aise et s'étire. On papote, elle me raconte les projets des WebSisters, des nouveaux morceaux, un clip en cours de tournage, et l'invitation à venir jouer au festival de la rivière à Santiago du Chili, sur les rives du Rio Mapocho, une vraie consécration, quand on connaît la vivacité de la scène électro dans cette ville. La nuit avance doucement, on est bien. Au petit matin, elle s'endort. Une caresse à Wilson Pickett et je m'éclipse.

J'ai une irrésistible envie d'un bain, je me sens crasseux. Surtout à l'intérieur. Je songe au dieu des mers et opte pour son royaume. La plage de galets est déserte, je pique une tête et fais la planche. Le besoin de sommeil se fait sentir, je m'affale sur la plage. Il y aura bien un flic pour me réveiller à l'heure.

Le soleil est déjà bien haut quand j'émerge. Un bruit de moteur au ralenti m'a sorti de mes rêves, je connais ce ronronnement puissant. Je me lève et ne suis pas complètement surpris de voir la Z3, un seul mec à bord, qui démarre. Pas le temps de voir lequel des bœufs s'intéresse à mes loisirs balnéaires. Je vais passer au bureau avant d'avalier quelque chose. Georges pourra peut-être me renseigner sur ces deux gonzes que je croise un peu trop souvent. Et je dois ouvrir le dossier de Mme Orazini dans les règles de l'art, ça sera sans doute bien utile pour la suite. Georges sera content. À moins qu'il ne pense à me demander l'évolution du

dossier Roussel. Auquel cas, je le convaincrai de prendre cette délicate affaire en main, en argumentant que doigté et expérience sont requis pour nous faire bénéficier des largesses de la Roussel. Mais Georges est un vieux singe qui connaît toutes les grimaces.

La porte du bureau est entrouverte. Je la pousse, quelque chose obstrue le passage. Une chaise renversée. Ce que je découvre est à l'avenant, armoires éventrées, tiroirs et dossiers jonchant le sol, un futoir sans nom. J'appelle Georges, pas de réponse. C'est quoi ce boxon ? Le téléphone sonne, je mets au moins une minute à le dénicher dans tout ce bordel.

— *ARPI, Kévork Kassapian et associés.*

— Arrive au commissariat, DelMonte. Illico.

La voix de Pétin est cassante. Je ne discute pas et passe prendre la moto. Le flic m'attend devant le commissariat :

— Laisse la moto ici, je t'emmène.

Il démarre en trombe vers le nord. J'attends la suite.

— Ton patron a des problèmes avec des Turcs ?

— Pas à ma connaissance, pourquoi ?

— Il est arménien, non ?

— Vous me charriez, là. Qu'est ce qui se passe ?

Pétin prend la direction de l'hôpital l'Archet, je crains le pire. Il est énervé :

— L'hosto vient d'appeler. Kassapian a été retrouvé devant les urgences, dans un très sale état.

J'avale et mets le flic au courant du saccage du bureau.

— Qu'est-ce que tu magouilles en ce moment, DelMonte ?

— Rien, la routine, chef.

— Fais pas le malin. Parle-moi des frères Popovic.

— Un duo de clowns ?

— Si on veut. Jongleurs, aussi. Avec tes couilles, si tu continues. Je t'ai à l'œil, DelMonte. Pas pour tes histoires de poivrot. Si la cirrhose te branche, c'est ton problème. Quelques détails ne m'ont pas échappé. L'intérêt des frères Popovic pour ta pomme, par exemple.

— Ah, Bœuf en gelée et Bœuf carottes.

— Tu vois que tu les connais.

Je m'en tire avec une explication qui, vu ma réputation, est plausible. J'ai fait un esclandre à l'entrée du Prince Club, je suis sur la liste noire. Pétin est à moitié convaincu. C'est tout lui, toujours à moitié quelque chose, ça lui permet pas mal de pirouettes. Est-il à moitié avec moi ou à moitié contre moi ? Hors de question de lui lâcher quoi que ce soit sur les Orazini.

— Tu dissimules, souffle ce diable de flic.

Je n'aimerais pas l'avoir en face de moi au poker. Va falloir lâcher un os. Flou, de préférence, avec possibilité de retour sur investissement.

— J'ai une affaire de bijoux de famille à la con, une dame Roussel qui a peur d'être délestée par son frère. Mais je crois que Kassapian est sur un business épineux, avec des huiles en toile de fond.

— Tu me prends pour une truffe et tu as tort. Quand les Serbes te transformeront en *cevapcici*, ton flic préféré ne pourra plus rien pour toi.

Je me renfrogne jusqu'à l'hôpital. Georges est dans un état critique, il navigue entre la vie et la mort. Une infirmière nous informe de l'étendue des dégâts, c'est franchement gore. Je ne comprends pas tout de suite pourquoi Pétin tient à ce que je voie Georges, malgré les protestations de l'infirmière qu'il rabroue vertement.

Après la nausée qui me précipite vers les toilettes, c'est la haine qui monte. Je commence à connaître la soif de vengeance, mais je n'imaginai pas l'intensité qu'elle peut atteindre à la vue d'une tronche explosée. Surtout celle d'un vieux bonhomme. Un détail est pire que le reste : on lui a brûlé les plantes des pieds avec une cigarette.

— Qui a fait ça ? chuchote Pétin.

— C'est quoi votre boulot, déjà ?

Je lui tourne le dos et m'en vais vite, pour ne pas péter une durite. Je devrais prendre mes cliques et mes claques et monter chercher du boulot à Paris, aller jouer le blues dans une ferme en Ardèche ou encore traverser l'Atlantique avec une valise pleine de bons livres. Au lieu de ça, je me dirige vers le quartier du Ray. Le pas lourd et le dos voûté. Les yeux plissés. Manque plus que la bande son, genre film de Peckinpah, va pour *La Horde Sauvage*.

Je vais chez Toni que Georges m'a présenté un soir où le brandy coulait à flots. Toni est un fourgue. Matos volé, plaques d'immatriculation, faux papiers et flingues, dans son magasin de jouets, c'est Noël toute l'année. Je ne suis pas complètement aveuglé par la colère. Une infime parcelle de jugeote me dit : un flingue, mais pour quoi faire, pour dégommer qui ? Mais le reste de ma cervelle dézinguée continue de scander : ne réfléchis pas, agis. C'est très con, mais c'est comme ça.

Comme je suis aussi vigilant que Robert Ryan dans *La Horde Sauvage*, je note la présence d'un mec qui me suit. Un grand maigre aux cheveux décolorés. Protégé par la haine qui me fait avancer, je n'en ai cure et continue mon chemin. Je quitte le boulevard Cessole, à la recherche de l'ancien entrepôt qui abrite le commerce de Toni, officiellement un garage de voitures anciennes. Mon suiveur a disparu. Je ne vais pas jusqu'à croire que, découvrant ma destination, un repaire de pros, il a pris peur, mais je n'en suis pas loin.

Toni en personne m'accueille sur la pas de la porte. Une mimique interrogative fait rapidement place à un air entendu. Il m'a reconnu. Tout se passe exactement comme dans un film de Scorsese. Le regard du fourgue veut dire : « On est au courant, quel modèle veux-tu ? » Je le suis dans un dédale de carrosseries dont les lignes devraient faire frémir l'esthète que je suis, mais je ne regarde que la nuque de Toni. Il ouvre un placard garni de pétoires et me tend un Glock 9 mm que j'empoche sans mot dire. Il me tape sur l'épaule l'air de dire : « Pour le paiement, on fait comme d'habitude ».

Je sors de là complètement halluciné, mon rêve est devenu réalité, je viens de jouer dans un polar. Et comme si ça ne suffisait pas, je sens dans mon dos le poids du regard de Toni. Le vent m'apporte son message : « Venge-nous ».

Je rejoins le bord de mer dans un état second. La présence du flingue entre mes reins draine le venin. Claudia. Et maintenant Georges. La liste s'allonge. Une jeune femme fragile et un vieux sans défense ou presque, ma vengeance va pouvoir revêtir sa plus belle parure, même si elle est tissée par une pulsion sordide. Des images déjà floues de la visite chez le fourgue me reviennent par lambeaux. Surréaliste. Je m'attends à voir Joe Pesci chez moi, un verre de whisky à la main.



as de Joe Pesci, mais un appart dévasté, dans le même état que le bureau. Une fouille en règle et sans précautions. J'ai quelques trucs de valeur comme les premiers vinyles de Zappa en édition américaine originale et mes guitares des années 50 et 60. Tout est là. Mais qui cherche quoi, ici ? Et au bureau ?

Je remets quelques objets en place quand le son d'un pas feutré derrière moi me précipite au sol, la main sur le Glock. Mme Galluzzio est sur la pas de la porte.

— Si c'est pas malheureux, s'écrie-t-elle, les mains sur les hanches. Je vais vous aider.

Je tente de me relever. Mon pied glisse sur la pochette de *Revolver* des Beatles et je m'étale de tout mon long. Mme Galluzzio me tend la main.

— Je l'ai vu, ce petit con, dit-elle. Je montais chez Mr Blin quand je l'ai vu détalier dans l'escalier. Très petit, un mètre cinquante, pas plus. Le crâne rasé et une boucle d'oreille. Si j'avais eu un ustensile sous la main...

— D'autres détails ?

— Une tête de petite frappe.

Un modèle courant, ça ne va pas être simple. Ma concierge m'aide à ranger le bordel, elle est récompensée par un verre de rosé frais.

— J'ai un service à vous demander, Mme Galluzzio.

— Dites.

— Il faudra mentir un peu.

— C'est dans mes cordes.

— À la police.

— J'adore.

— Pourriez-vous porter plainte en donnant le signalement de la petite frappe ?

— Où est le mensonge ?

— En ne disant pas que l'effraction a eu lieu chez moi.

— Je vois. Vous voulez connaître l'identité du voyou, mais vous ne voulez pas qu'on le sache. Vous savez ce que ça vous coûtera, sourit-elle en lorgnant la bouteille de rosé.

— Votre prix sera le mien, dis-je en lui servant une bonne rasade.

— J'aime faire des affaires avec vous.

Elle vide son verre d'un trait et ajoute :

— Quand l'âne va à la mangeoire, il y arrive toujours.

— C'est de vous ?

— D'un vieux poète provençal. Vous êtes trop moderne pour connaître.

Elle pourrait être ma mère. Ce qui veut dire que je pourrais être son fils. C'est important de l'exprimer des deux manières, parce qu'il me semble qu'elle aurait autant de plaisir à être ma mère que j'en aurais à être son fils. Son sourire espiègle raconte la même chose. Bon, je suis whisky et elle est rosé, j'écoute Zappa et elle Luis Mariano, je porte des Converse et elle est en pantoufles toute la journée, mais en dehors de ça, tout nous réunit. Jusqu'à nos parents défaillants. Son fils est en taule pour longtemps et mon père est en train de signer un bail pour la même maison. La parenté élective, il n'y a que ça de vrai.

— Je fais un aïoli, ce midi, ça vous tente ? dit-elle.

— Je m'occupe du rosé.

Deux minutes plus tard, Mme Galluzzio s'affaire dans sa cuisine pendant que je répare la serrure de son buffet. La radio égrène son lot de banalités, le monde va mal, les politiques s'expriment.

— Vous savez ce qui me choque le plus chez notre tyranneau de président ? C'est qu'il parle un très mauvais français, dit ma conciergemaman, un peu énervée. Il y a pourtant bien plus grave, ce qu'il fait, par exemple. Aux pauvres, aux démunis, aux étrangers, vous savez bien.

Mais c'est ça qui me dérange, cette façon de parler comme un voyou. Je n'ai pas fait de grandes études, mais j'ai lu et beaucoup écouté les vieilles dramatiques à la radio. Je sais reconnaître une langue sans faute.

— Il a la même taille que notre cambrioleur, c'était peut-être lui ? Non, je vais vous dire pourquoi vous êtes choquée : l'appauvrissement de la langue c'est l'appauvrissement de la pensée. Il parle mal parce qu'il pense mal, et quand il pense mal, il parle encore plus mal.

La cuiller en bois se dresse et Mme Galluzzio suspend son geste. Elle semble réfléchir intensément.

— Je te foutrais tout ça sur les bancs de l'école, siffle-t-elle. Leçons de morale. Et avec des coups de règle, encore. Petits cons.

Nous passons à table. Le repas est un moment simple et paisible, j'ai mis plus de quarante ans avant de connaître ça, il n'est jamais trop tard. J'en profite, d'autant que ça ne va peut-être pas durer. Mon mobile vient de vibrer, c'est un message de Valérie : Nouvelle info.

Je prends congé de Mme Galluzzio qui m'embrasse chaleureusement.

— Faites gaffe aux petits cons, hein, me lance-t-elle.

Valérie m'apprend que la prochaine soirée de la confrérie des spéculums tranchants a lieu dans quatre jours. C'est curieux que Natacha ne m'ait rien dit.

Je termine le rangement de ma tanière et découvre plein de bricoles que j'avais oubliées. Des petits mots, des billets de concerts, quelques photos, des dessins griffonnés sur le bord d'une nappe, des morceaux de passé qui sont là pour prouver que vivre consiste à se fabriquer des souvenirs. Des cartes postales de Londres éparpillées sont couvertes de quelques paillettes, ça ne me rappelle rien. Je fulmine en voyant que la galette de *Rock Bottom* de Robert Wyatt est sortie de sa pochette. Contrôlant fébrilement l'état du disque, je me dis que rien que pour ça, ma vengeance sera terrible. On fait avec ce qu'on a.

Étape suivante, même opération au bureau. Pétin m'a demandé de lui envoyer l'état des lieux.

Je croule sous une pile de dossiers quand apparaît Mme Orazini. Elle ne fait aucun commentaire sur le capharnaüm. Je lui avance une chaise et prépare un formulaire type. Nous formalisons notre accord. Je constate qu'un masque volontaire a remplacé celui de la tristesse, et une fois encore, je me dis qu'on fait avec ce qu'on a. Je connais. Je l'informe de la

présence de son mari à la soirée que je qualifie délicatement de spéciale. Rien ne passe sur son visage, mais je sens qu'elle lutte. C'est presque touchant. Elle me demande d'agir vite, en précisant que la question de l'argent ne doit pas être un problème.

Je la regarde s'éloigner en tentant de remettre mes motivations sur les rails : je me fous de cette femme, son histoire n'est pas la mienne, je fais ça pour Claudia. Et Georges.

Tout à coup, il était temps, je me pose la question du rapport entre les deux. Je me perds dans l'échafaudage de théories fumeuses quand un détail attire mon attention. Le soleil vient de rentrer dans la pièce et quelque chose brille au sol, sous une pile de feuillets manuscrits. Je prends un temps à comprendre que c'est la brillance qui constitue l'événement. Des paillettes. Les mêmes que chez moi.

Le son d'un moteur de BMW en régime élevé qui vient de la rue m'aide à démêler l'écheveau des images qui m'assaillent, comme dans un montage frénétique. L'autre soir, devant le Prince Club, plusieurs fêtards sortaient en s'essuyant les épaules ou en se secouant la tête. Je revois même quelques brillances sur l'épaule de Bœuf en gelée. Ce soir je serai la plus belle pour aller danser.

Retour chez moi. En plus des vieux souvenirs, la fouille de mon appartement a fait resurgir la tenue idéale pour l'occasion. Un costume Kenzo et les chaussures Repetto de Gainsbarre, achetés en solde un jour de délire : je m'étais mis en tête de séduire une femme très chic qui passait ses vacances dans un appartement de location tout près de chez moi. Je la croisais tous les jours, sans qu'elle ne me jette le moindre regard. Le costume a fait son effet, elle l'a vu, mais sans me voir moi. Il doit y avoir une façon de le porter. La mienne fera l'affaire pour entrer au Prince Club ce soir.

Après une longue sieste et un coup de fil à l'Hôpital l'Archet qui ne m'apprend rien de nouveau au sujet de Georges, je me prépare pour la piste de danse. Je soupçonne que la programmation musicale du Prince Club doit être une gaverie sans nom, j'en frémis d'avance. Je vais quand même faire un tour sur la Promenade des Anglais, histoire de voir si le soutien de Kenzo m'ouvre de nouvelles perspectives. Macache. Ah si, peut-être un pastis servi un chouïa plus vite. Et le regard de deux mecs qui se tiennent par la main.

À l'entrée du Prince Club, pas trace des bœufs. Le père Kenzo salue le couple de gorilles qui officie ce soir et je pénètre dans le haut lieu de la

jet set niçoise. Assailli par une grosse caisse compressée, tempo techno, je cherche le bar. Je me détends en découvrant le choix de pur malt aligné devant un miroir gigantesque. La barmaid sourit en voyant mon air béat. Mes yeux s'agrandissent. Une perle rare vient d'entrer dans mon champ de vision : un Glenrothes de 1979. Le prix affiché sur la carte me fait opter pour un Lagavulin, double. Je tourne le dos au bar et jauge les lieux. Des petites alcôves rondes entourent une énorme piste de danse encore clairsemée.

— Ce soir, c'est DJ Ridou aux platines, me glisse la blonde du bar.

— Vous m'en direz tant.

Je la laisse admirer le dos de Kenzo et me dirige vers les alcôves. Un petit mec passe rapidement devant moi. Chauve. Avec une boucle d'oreille. Il s'installe avec deux autres mecs. Chauves. Avec une boucle d'oreille. Bronski Beat au complet. Super, j'ai le choix. Je les photographie discrètement avec mon mobile et m'assieds dans leur dos. Je n'entends pas leur conversation. Quelques sons d'une incroyable pauvreté ont décidé d'accompagner cette foutue grosse caisse qui n'en pouvait plus de marteler bêtement toute seule. L'événement attire quelques danseurs supplémentaires sur la piste. Après une demi-heure et un autre double Lagavulin, je n'y tiens plus. Je me retourne et dis aux trois mecs :

— Robert Wyatt, ça c'est de la vraie musique. Mais c'est fragile, les disques se remettent dans les pochettes. Soigneusement.

— Qu'est-ce que tu veux, crache le premier nain.

— Moi ? Simplement faire connaissance, vous avez l'air sympathique.

— On a pas envie, fous-nous la paix.

Et il se retourne. J'entends le mot pédé, suivi de quelque rires. Je me suis toujours demandé en quoi ça constitue une insulte.

À l'autre bout de la piste, on devine un autre espace, derrière de grands panneaux en plexiglas. Je m'en approche en matant les jolies minettes très court vêtues dont je pourrais largement être le père. L'espace en retrait est gardé par un mec mi-bœuf mi-gorille. C'est pas possible, ils se reproduisent entre eux. Un groupe de ce qu'il est convenu d'appeler des messieurs y tient salon.

Je reconnais immédiatement la nuque grasse d'Orazini. Les autres sont du même acabit, gras et suintant le pouvoir. Leur odeur couvre tous les

parfums. Pas de doute, le Prince Club c'est *the place to be*. Par acquit de conscience, je fais mine de les rejoindre. Le bœuf-gorille me refoule doucement. Cercle privé.

Je retourne au bar. Les trois nains sont toujours dans leur alcôve. Je demande à la barmaid de leur servir des bières de ma part. De la Mort Subite. Deux minutes plus tard, la petite serveuse en short pose les trois bouteilles et pointe le doigt dans ma direction. Je leur fais un grand sourire et lève mon verre dans leur direction. Sans attendre leur réaction, je prend le chemin de la sortie. J'ai besoin d'une cigarette. Le prix d'un paquet de clopes au Prince Club, c'est le même qu'au Chiquito, sauf qu'en plus, Pedro te donne un plat du jour, un demi de rosé et un café-rhum. Je préfère taper une bande de jeunots en goguette, devant la boîte.

J'ai à peine le temps de me pencher pour prendre du feu, qu'un des nains chauves se pointe sur le perron de la boîte et scrute la foule. Je plaisante avec les minots, ce qui me permet de me planquer momentanément. Par dessus l'épaule d'un grand blond qui me qualifie de vieux-sympa-c'est-pas-comme-d'autres, je vois apparaître le grand dégingandé qui m'a suivi ce matin. Ce qu'il y a de bien avec tous ces mecs, c'est qu'on les reconnaît tout de suite, ça facilite les choses. La tête aux cheveux décolorés se tourne dans ma direction. Pour lui tourner le dos, j'esquisse un pas de danse avec une petite brune qui rit aux éclats.

— Ah ben, vous alors, s'esclaffe-t-elle.

L'effet Kenzo ? Je salue le petit groupe de fêtards et m'éloigne discrètement.

Résumons-nous. J'ai appris quoi ? Le nain qui a mis mon appart à sac fréquente le Prince Club. Mme Galluzzio confirmera en voyant la photo de mon mobile, j'en suis persuadé. Un échalas aux cheveux décolorés, appelons-le Sting, fréquente le Prince Club. Et Orazini fréquente le Prince Club.

Je regrette de ne pas avoir tenté de photographier les messieurs du cercle privé, pour vérifier si on les retrouve sur le petit film de Natacha. Les nains chauves de Bronski Beat, Sting, Pécar *and Co*, des bœufs et des gorilles, il y a de quoi monter un cirque en musique, mais pour le moment, je n'ai pas la moindre idée du nom du spectacle. Quel est le lien entre tous ces affreux ? Et si, moi aussi, je sortais un fouet pour diriger un numéro collectif ? M. Loyal, ou plutôt M. Déloyal, histoire de les pousser salement dans des cabrioles dangereuses. Provoquer une exhibition publique, les jeter dans l'arène et compter les points. L'idée fait son

chemin dans la nuit chaude. Fifou pourrait m'aider. À côté de son boulot à FITV, il écrit des scénarios dont les rebondissements sont extravagants. Thème imposé : faire sortir les loups du bois et les amener à s'entredéchirer.



n sortant du Prince Club l'autre soir, je suis passé chez Natacha. Personne. Elle vit sa vie et je n'ai rien à y redire, mais l'absence de Wilson Picket m'a inquiété. Il sent toujours ma présence derrière la porte et vient me rejoindre par la chatière.

Trois jours ont passé. Aucune nouvelle, pas de réponse aux multiples messages. Je ne parviens pas non plus à joindre Zelda, c'est flippant. Miné par l'inquiétude, j'ai effectué un numéro d'équilibriste entre l'attente de la nouvelle fiesta SM qui a lieu ce soir, la disparition de Natacha, la stagnation de l'état de Georges, l'envie d'aller fouiner chez Orazini, dans la maison des supplices ou au Prince Club, et les charges de la Roussel qui commence à me les briser sérieusement. Sans compter l'ombre de Sting qui visiblement ne me lâche pas, je l'ai vu me filer à trois reprises.

Mme Galluzzio a confirmé que le Bronski Beat en chef est bien celui qui m'a rendu visite. Mon projet de grand spectacle de cirque est en veilleuse, je n'ai pas pu me résoudre à mettre Fifou dans la confidence. J'ai déjà fait courir des risques à Natacha, limitons les dégâts. C'est à moi de plonger dans la fosse. Dès ce soir. En attendant minuit, je mange un peu, repousse la tentation du whisky, tente de lire *Douleurs du monde, pensées et fragments* de Schopenhauer et finit par écouter *Roxy and Elsewhere* de Zappa, en entier. Deux fois. Énorme.

Puis c'est l'heure.

Un léger crachin qui persiste depuis ce matin me fait choisir la Merco. Le Glock me casse les reins mais je le laisse en place, ça me rassure. Je gare la bagnole près d'Aspremont et continue à pied. J'ai fourré quelques affaires dans un sac à dos, lampe de poche, k-way, pince multifonctions

Leatherman, petite caméra et, va savoir pourquoi, une fiole de Talisker. Je fouille mes poches à la recherche du courage indispensable à ma mission et n'y trouve qu'une large dose d'inconscience. Je pense à Russel Crowe dans *Gladiator*, ça ne mange pas de pain. Bientôt une heure du matin. La maison se profile au loin, vaguement éclairée par les feux d'une voiture qui manœuvre.

Je constate immédiatement que la surveillance des alentours est parfaitement organisée. Des balèzes circulent un peu partout. Ils font quelques pas, s'arrêtent, scrutent intensément droit devant eux et recommencent. De là où je suis, j'en compte quatre. Un large contournement du périmètre m'amène face à l'arrière de la maison où je n'en vois plus que deux, tout aussi vigilants. Pas d'entrée de ce côté-là, une simple fenêtre au niveau du deuxième étage, inaccessible.

Je m'éloigne un peu de l'aire sécurisée pour retomber en enfance. Avec mon Leatherman et des gros élastiques qui traînent au fond de mon sac, je me fabrique un lance-pierre, comme au bon vieux temps. J'étais un champion à ce petit jeu-là. Je vise à une dizaine de mètres devant les deux vigiles les plus proches. Ils se figent comme un seul homme. Celui de gauche avance en direction de l'impact. Un deuxième lancer entre les deux met le vigile de droite en mouvement. J'essaie de les rassembler au même endroit pour profiter d'une trouée dans le dispositif de surveillance. Encore un lancer, volontairement plus faible. Ça marche, la voie est dégagée sur la droite.

Je me glisse par là et parviens jusqu'à la lisière d'un espace à découvert. Un gros buisson me sert d'abri. Sur ma droite, un troisième vigile fait quelques pas vers moi. J'arme le lance-pierre et le mec s'immobilise, la main sur la poche revolver. Une sueur glacée perle dans mon dos. J'ai l'impression que le vigile me regarde droit dans les yeux. À ce moment-là, tout bascule dans un monde lointain. Je suis dans les bosquets touffus du jardin de ma grand-mère, je viens de faire une grosse connerie et mon père me cherche pour me mettre une raclée. Il est là, face à moi, scrutant intensément les feuillages, à peine deux mètres nous séparent. Mon lance-pierre est tendu au maximum, mes tendons brûlent de douleur. Je vise les yeux de mon père, s'il fait un pas de plus, je lui crève un œil. Mon immobilité est parfaite.

Cette paralysie m'a sauvé alors, et elle me sauve aujourd'hui. Le vigile finit par rebrousser chemin pour rejoindre les deux autres. Ils se concertent un moment et allument des clopes, ce qui me donne le temps de foncer vers la maison. J'ai repéré une descente de cave, droit devant

moi.

Le dos plaqué contre une vieille porte en bois, j'entends quelques bribes d'ordres lancés à l'intention des vigiles. On leur demande de reprendre leurs postes. Ma traversée de l'espace découvert n'a pas déclenché la foudre. Je reprends mon souffle avant de penser à la suite. La porte n'est pas fermée à clé mais elle grince un peu. Cinq bonnes minutes et beaucoup de précaution me sont nécessaires pour trouver le moyen de la pousser sans bruit. Un autre souvenir d'enfance m'assaille. Je visitais souvent l'atelier du voisin de ma grand-mère, garni d'outils et instruments mystérieux, effectuant exactement la même opération avec la porte. Je n'imaginai pas que mes frasques d'enfant serviraient dans ma vie d'adulte. Peut-être que l'expérience de la décapitation de l'épouvantail du champ du voisin de ma grand-mère va bientôt m'être utile.

L'odeur familière de moisi me calme immédiatement. J'ai l'impression d'être en pleine cure analytique, buissons, lance-pierre, regard du père, porte grinçante et maintenant odeur de cave, tout me renvoie à l'enfance. Qu'est-ce qui m'attend encore ? Visiblement pas grand chose de plus ici, la cave est presque vide et il n'y a pas d'accès à la maison.

J'avale une bonne rasade de whisky, quelle bonne idée, et pour repartir dans l'autre sens, tu vas le faire en chantant ? Un coup d'œil à l'extérieur m'apprend que le dispositif de surveillance est à nouveau en place, empêchant le retour. Fait comme un rat. Il ne me reste plus qu'à attendre la fin des festivités pour rentrer chez moi. Brillant.

Je finis par m'assoupir dans un coin de la cave. Des sons de moteurs me tirent d'un mauvais sommeil perforé par des images de jeux d'enfant cruels. Je ne comprends pas tout de suite où je suis. Quatre heures du matin. Le lance-pierre à la main, je quitte prudemment la cave après le ballet de grosses cylindrées et aperçoit Orazini sur le perron de la maison. Il fait signe au groupe de vigiles, leur donnant congé d'un geste. Les mecs rejoignent leurs bagnoles en discutant. Je vois mes bœufs qui montent dans leur Z3. Une femme vient rejoindre Orazini dans un grand rire que je reconnaîtrais entre mille, et pour cause, je l'ai déclenché souvent. Natacha. Elle prend Orazini par la taille et ce salopard lui pelote le cul.

Colère et raison se livrent un combat fulgurant. La première vainc et mon pied se pose sur une marche pour aller régler son compte à cet enfoiré. Mais tout mon corps se fige : là, en face de moi, à quelques mètres, se tient la Chose, des Fantastic Four. Un monstre de muscles à

l'œil vide et inexpressif. Il esquisse un sourire et m'ordonne le silence, un doigt sur la bouche. Le son décroissant du rire de Natacha continue de retentir sur ma droite. Elle est en train de partir. Je suis tétanisé. La Chose fait craquer les articulations de ses doigts, temps que je mets à profit pour bander mon lance-pierre. Un son de crécelle qui doit être une sorte de rire sort de la gorge du monstre, suivi par le son d'une voiture qui démarre. « Enfin seuls », semble dire le regard de la Chose. Elle a envie de s'amuser, la bestiasse, ça se voit. Je reprends le cours de la cure analytique interrompue par la sieste dans la cave et je pense à mon père, ce qui a pour effet d'ouvrir ma main droite. La pierre suit une trajectoire parfaite. La Chose s'écroule. Son regard n'est plus vide maintenant. Il exprime l'immuableté et l'éternité de la pierre qui vient de se loger admirablement dans la cavité oculaire.

Je scrute les environs, m'attendant à voir surgir la Torche Humaine ou Mister Fantastic. Il reste une Audi A4 sur le parking. Je fouille la Chose et en trouve les clés. Il doit être le dernier sur place. Je lui vide les poches et fourre le tout dans mon sac. Une visite de la maison est tentante, mais si la Chose avait rendez-vous avec ses potes pour le petit déjeuner, ils ne vont pas tarder à s'alarmer et peut-être à rappliquer.

Je décampe.

La marche à travers bois vers ma voiture fait redescendre l'adrénaline et, du coup, permet le retour de ce que je viens de voir. Natacha. Avec Orazini. Qu'est-ce que ça veut dire ? Elle semblait parfaitement consentante, à quoi joue-t-elle ?

Une remontée acide me fait frissonner, putain c'est à n'y rien comprendre. En traversant la forêt de Massouins à vive allure, ma vision périphérique a le temps de capter la présence d'une voiture sur un chemin de terre perpendiculaire à la route. Je suis agité d'un soubresaut. Je jurerais avoir vu une tête aux cheveux décolorés, derrière le pare brise. Ça y est, je deviens dingue. Le Talisker tente de noyer les hallucinations. Je vide la fiole d'un trait. J'accélère encore, ne rêvant plus que d'une douche brûlante et de mon lit. La Merco pige le plan et me ramène sans encombre. Aux Converse d'assurer le relais pour le court trajet entre le garage et la maison.

Au moment de tourner dans ma rue, plusieurs choses se passent en même temps : une camionnette surgie de nulle part pile dans mon dos, une cagoule se glisse sur ma tête, des bras puissants me soulèvent du sol et une piqure s'enfonce dans mon épaule. Juste avant de sombrer, je me

dis que je connais la scène, mais dans quel film, déjà ?

Je reviens à moi assis sur une chaise dans une pièce nue, les mains ligotées dans le dos. Face à moi, une chaise vide. Je sens qu'on va jouer *Midnight Express*. La porte s'ouvre et laisse apparaître Sting en personne. Les cheveux, c'est Gordon Sumner, bien sûr, mais le nez me rappelle quelqu'un d'autre. Il se plante en face de moi et ne dit rien. Ma bouche est pâteuse mais je parviens à chanter :

— *Don't stand so close to me.*

Le mec amorce un sourire qui veut peut-être dire : « Chapeau, tu vas souffrir et tu arrives encore à plaisanter ». Au lieu de me mettre la première baffe, il s'assied et répond :

— *Can't stand losing you.*

— On va se faire toute la discographie de Police ? je lui demande.

— Ne mêlons pas la police à nos affaires.

En temps normal, j'aurais acquiescé, mais là, en attendant de savoir la suite de la *playlist*, j'ai une pensée émue pour Pétin.

— J'aimerais pouvoir vous enlever ces liens, tenterez-vous quelque chose ? reprend Sting, à ma grande surprise.

— *So lonely*. Je ne pouvais pas la rater, celle-là.

— Très bien.

Il me détache et se replace face à moi.

— Je m'appelle Eriksen.

Avec son nez et ses yeux noirs, c'est à peu près aussi crédible que si je m'appelais Yamashita.

— Je travaille pour Interpol.

— Ça paye bien ?

— Non, mais c'est très intéressant.

Visiblement rassuré par mon attitude pacifique, il appelle un autre mec qui nous apporte à boire, et des cigarettes.

— Vous connaissez mes habitudes, dis-je voyant la bouteille de whisky.

— Nous savons pas mal de choses.

Prudent, je m'en tiens au jus d'orange. Eriksen me fait un topo que j'écoute jusqu'au bout sans poser de question. À travers le réseau SM de la maison d'Aspremont qui se limiterait à des jeux sexuels et à la consommation de quelques drogues courantes, Interpol essaie d'atteindre un autre réseau beaucoup plus sérieux. Gros trafic de drogues, d'armes, de jeunes femmes et peut-être réalisation de *snuff movies*. Le fan de cinéma que je suis frémis. Le mec qui se fait appeler Aamon est également présent dans ce deuxième réseau.

En surveillant Aspremont, Eriksen et ses hommes sont tombés sur un privé débutant qui fouine du même côté. Je découvre que mes motivations profondes leur semblent inconnues. Ils m'ont vu avec Mme Orazini et se contentent d'expliquer mon enquête par ce contrat. Ça me va. Je me détends, sans pour autant que je dialogue avec un serpent. Je suis troublé par deux choses, son nez que je vois au milieu de la figure d'un autre, mais de qui, et son accent, mélange de sonorités anglosaxonnes et d'un je ne sais quoi qui vient d'ailleurs, sans doute du même endroit que le nez.

Il en arrive à la question de ma présence ici :

— Nous avons besoin d'une taupe.

— Animal fouisseur au poil sombre, solitaire. Jusqu'ici votre casting est juste. Là où ça coince, c'est pour la durée de vie, qui est de quelques années.

— Ce n'est pas sans risque, je vous l'accorde. Mais vous serez sous notre protection. Songez au bénéfice pour votre carrière. Ce n'est pas une Mme Roussel qui vous amènera bien loin.

— Une amie à vous ?

Il sourit et se sert un verre d'eau. Au moins, il semble apprécier mon humour. S'il connaît les affaires d'ARPI, il ne peut ignorer ce qui est arrivé à Georges.

— Que pensez-vous du tabassage de mon patron ?

Il fait un geste vague et porte le verre d'eau à ses lèvres. Je perçois ce bref instant comme un stratagème pour gagner du temps. Qu'est-ce qu'il cache ?

— Nous pensons que votre patron ne vous laisse que les petites affaires courantes. Il fouette d'autres chats plus dangereux. La Côte d'Azur n'est pas un pensionnat d'enfants de chœur.

Une phrase de trop. Eriksen ment.

Ce qu'il y a de bien quand on traite avec un bon pro, c'est l'émulation. Je deviens réceptif. J'évacue la question Georges pour en revenir à ce qu'Interpol imagine pour moi. Un rôle simple, me dit-il, presque de la figuration. Infiltrer le deuxième réseau avec une fonction qu'on me donnera en temps voulu, observer et rapporter.

— Qu'est-ce que j'y gagne ?

— Des réponses à certaines questions, des preuves pour vos affaires en cours, quelques facilités pour vos affaires à venir et une petite enveloppe.

— Pourquoi moi ?

— Un nouveau visage est toujours utile. Votre style est très personnel, ça nous plaît.

On se fixe un long moment. Sur la trajectoire qui lie nos regards défilent les clauses du contrat, l'appréciation des risques et les bénéfices escomptés. Je retrouve une sensation d'ado, quand on se défait du regard, cherchant à tout prix à ne pas être le premier à le baisser. Ici et maintenant, je choisis stratégiquement d'être le perdant.

— D'autres questions ? me relance Eriksen.

— Quelques adhérents du club d'Aspremont connaissent ma tête. Des gens de la boîte où je bossais.

— Nous sommes au courant. Ce ne sera pas le cas des adhérents du club qui nous intéresse, nous sommes bien informés. Ça ne se passe pas à Nice.

— Je vois.

— Vous avez vingt-quatre heures pour réfléchir, me dit Eriksen.

L'acolyte qui nous a servi à boire est de retour. Il glisse quelques mots à l'oreille d'Eriksen. J'assiste à une véritable mue. Eriksen se retourne vers moi et cette fois-ci, il porte bien la peau du serpent :

— Il va sans dire que si vous acceptez notre marché, le Cyclope que vous avez terrassé cette nuit disparaîtra à tout jamais de toutes les mémoires.

Putain, je l'avais oublié. Ils me tiennent. L'acolyte brandit la cagoule noire vers moi.

— *Secret Journey*, dis-je en me souvenant que ce *single* de Police n'était disponible qu'aux États-Unis.



es rues commencent à s'animer doucement. J'ai demandé à être déposé dans la vieille ville. Un double express au Chiquito me paraît être une bonne tentative de retour à une vie normale.

Je fais l'état des lieux de ce que j'ai à gagner dans cette affaire. « Des réponses à certaines questions », a dit le Serpent. Je veux savoir qui a tabassé Georges et ce que fout Natacha avec Orazini. « Des preuves pour vos affaires en cours. » Je veux une preuve, de quoi, je m'en fous, mais suffisante pour faire plonger Orazini légalement, et l'exhiber en place publique. « Quelques facilités pour vos affaires à venir. » On verra de quoi j'aurai besoin. « Et une petite enveloppe. » C'est combien chez Interpol, une petite enveloppe ? 5 000, 10 000, 20 000 ? 20 000 serait bien, pour les dettes de Claudia.

Voyons maintenant ce que j'ai à perdre. J'hésite entre rien et tout. Je penche pour rien. Emballez, c'est pesé.

Une heure et quelques cafés plus tard, le doute pointe son petit museau chafouin. C'est tout moi, ça. Décision rapide, puis démangeaisons désagréables, en décalage. Je me doute bien qu'Interpol n'a pas de bureau à Nice, mais quand même, la ballade encagoulée pour une réception dans une pièce borgne qui ne doit pas servir qu'à prendre le thé, c'est un peu louche, non ? Je me promets de me renseigner là-dessus. J'ouvre mon sac et constate que tout y est, à l'exception de ma récolte dans les poches de la Chose. Un Beretta, un porte-feuille et des clés. Évidemment, si la Chose doit disparaître à tout jamais, autant que je ne me promène pas avec ses effets.

Sans prévenir, la réalité me tombe dessus : je viens de buter un mec. Dans le sens propre du terme, frapper au but. J'ai beau me dire qu'à bien

y regarder, je n'ai fait que le lance-pierriser, comme je disais gamin, n'empêche, c'est un meurtre. Mon premier. Je cherche les frissons, la chair de poule, les gouttelettes de sueur, mais rien, tout au plus un peu de lassitude. Ce mec ne valait sans doute même pas un cours de morale, mais c'est quand même étonnant que ça me laisse froid. Je ne parviens pas non plus à me dire que je suis en train de me durcir, de devenir immoral, rien de tout ça. Les choses sont ce qu'elles sont, le fleuve suit son cours et je regarde passer les événements.

Ce constat titille mon surmoi qui me rappelle ce pauvre Georges. J'appelle l'hôpital, une infirmière m'apprend qu'il est sorti du coma, que son état est toujours préoccupant et que tout visite reste interdite. Elle me demande de rappeler dans les jours qui viennent.

L'abattement qui suit me ramène à Natacha. Je ne comprends pas comment je fonctionne. En général, on pense à quelqu'un, à ce qui lui arrive, et ça provoque un certain état. Moi c'est l'inverse, un état donné appelle l'évocation d'une personne donnée. À mettre sur la pile des affaires à résoudre. Dans le genre mystère, Natacha avec Orazini, c'est du costaud. Qu'est-ce que tu fous, ma WebSister ? Qu'est-ce que tu fous avec mon ennemi personnel ? La possibilité d'une trahison me fait froid dans le dos. Je lui ai tout raconté, pour peu qu'elle mette Orazini au courant, je peux numéroter mes abattis. La fouille de mon appart a eu lieu vendredi dernier vers 9 heures, le lendemain de la première visite de Natacha chez les sadiques. Celle du bureau a vraisemblablement eu lieu peu de temps avant : Georges a été retrouvé devant l'hôpital tôt le matin. Il aime commencer ses journées avant tout le monde, quand la ville est calme. Si je compte sur les doigts de la main, j'obtiens un nombre de nains qui permet une fouille simultanée des deux lieux. Qu'est-ce que j'essaie de démontrer ? Ça m'arrache la gueule de penser à cette éventualité, mais si Natacha a déballé mon histoire de vengeance à Orazini, il a très bien pu lâcher les Bronski Beat, pour mettre la main sur des preuves que j'aurais déjà pu amasser. Mais pourquoi Natacha aurait-elle parlé ? En échange de quoi ? Je délire. Natacha ne peut pas me trahir. Cette certitude n'a pas même le temps de s'asseoir qu'un petit monstre griffu et farceur lui retire sa chaise. Il susurre : les femmes, tes femmes, ne trahissent jamais, hein, DelMonte... Saloperie. Je croyais pourtant l'avoir enfermé, celui-là. La reddition est totale et immédiate.

OK, allons chez la traîtresse. L'adrénaline monte et me donne des ailes. Si c'est le fouet que tu aimes, je ne serai pas long à apprendre. Dix minutes plus tard, mon doigt collé à la sonnette met le sample de *Sex*

Machine en boucle. Rien. Wilson Pickett ne vient pas épauler James Brown. Je sors mon Leatherman et commence à triturer la serrure qui cède assez vite. L'odeur d'encens est faible, Natacha n'a pas mis les pieds chez elle depuis un bon moment, j'en suis sûr. Je ne peux pas m'empêcher de jeter un coup d'œil dans sa chambre. L'armoire est ouverte, comme d'habitude. Je constate qu'il y manque pas mal de vêtements. Entre autres ses plus belles petites culottes. Ce qui ne m'empêche pas de passer pensivement la main sur celles qui restent là.

Le téléphone me fait sursauter, j'ai le sentiment d'être pris en faute. C'est Zelda. Elle se moque de mes inquiétudes quant à Natacha et me rassure :

— Elle m'a prévenu qu'elle partait quelques jours. Un nouveau chéri, je suppose.

— Et Wilson Pickett ?

— Elle l'aura confié à Bob, notre ingénieur du son.

— Et toi ?

— Pourquoi tu t'inquiètes comme ça ? Je suis avec mon fils, chez ma mère, à Marseille. On va bien et je rentre dans deux jours, ça te va, chouchou ?

Je marmonne un truc incompréhensible. Elle m'embrasse, moi aussi, on raccroche.

Encore une qui m'embrume. Je fréquente trop de femmes. Trop de femmes amies, sœurs, filles et parfois mamans. Un psy m'a dit un jour qu'il fallait que j'arrête de laisser des morceaux de moi un peu partout, auprès de ces femmes qui me touchent et parfois me bouleversent. « Vous vous éparpillez dans le désordre, et vous ne savez plus où vous avez laissé quoi », a-t-il dit.

Je traîne un peu dans cet appartement ô combien féminin à me remémorer tout ce que j'ai pu y dire et opère un virage à 180°. Après les femmes, les hommes. Les vrais. Comme une envie de nouvelles amitiés viriles. De préférence avec des nains. C'était quoi déjà, ce morceau merdique de Bronski Beat ? *Punishment for love*. Parfait.

Madame Galluzzio a dû déposer sa plainte, essayons d'en savoir plus de ce côté-là. C'est la première fois que je vais dans un commissariat de mon plein gré. Tout arrive. Pétin n'y est pas, ça m'arrange. Je raconte un bobard au sujet de ma concierge bien-aimée. Je suis comme un fils pour

elle vous savez, elle a très peur après le cambriolage et elle voudrait savoir si on a mis le voyou en prison.

— C'est l'inspecteur Pétin qui s'occupe de ça, me dit le moustachu de service.

Curieux. Je le voyais sur des affaires plus importantes. À moins que, justement, ce qui touche aux Bronski Beat ne relève d'une affaire importante.

Une main se pose sur mon épaule, suivie de la voix de Pétin :

— Tu as une nouvelle blague à me raconter ?

— Oui, bien sûr. C'est quoi, un demi-flic ? dis-je en ne quittant pas le moustachu des yeux.

— Très drôle. Suis-moi dans mon bureau, fait Pétin.

— Mais c'est quoi la réponse ? lance le moustachu, déçu.

Je l'éclaire, si on peut dire :

— Quelqu'un qui ne sait ni lire.

Dans le bureau de Pétin, l'échange est surréaliste. J'ai l'impression qu'il sait tout, il a l'air de savoir que je sais qu'il sait et j'essaie de donner l'air de savoir tout ce qu'il sait. Pourtant, nous jouons nos rôles dans une version dont les questions cherchent à démontrer notre ignorance. Vertigineux. Il est meilleur que moi, mais je ne m'en tire pas trop mal.

— Donne-moi quelque chose, et je ferai peut-être de même, louvoie-t-il.

— Un peu injuste, non ?

— S'il n'y avait pas d'injustice, on ignorerait jusqu'au nom de justice.

— Intéressant. C'est de vous ?

— D'un philosophe grec. Tu es trop con pour connaître.

— C'est pas gentil, ça.

— Écoute-moi bien, DelMonte. Je t'aime bien, il m'arrive même d'avoir du plaisir à te rencontrer. Je ne sais pas exactement dans quoi tu a mis les pieds, mais tu joues trop gros. Il y a des catégories dans tous les sports, reste dans la tienne. Passe-moi tes infos, je fais mon boulot et je tâche de t'aider, dans la limite du raisonnable.

— Un vrai partenariat, en quelque sorte.

— Ça se décide maintenant. Si tu sors d'ici sans rien me dire, je t'abandonne aux chiens.

Pétin est un excellent comédien. Mais je n'applaudis pas, je gamberge. Il lit en moi :

— Tu es sur la bonne voie, dit-il en m'offrant une cigarette.

— Là, vous me décevez. Geste inutile. Les scènes de polar sont bien meilleures quand tout se passe dans les yeux.

— Allez, DelMonte, ne me fais pas perdre mon temps.

Je prends une grande bouffée et lâche deux morceaux. La fouille de mon appart, qui a vraisemblablement eu lieu juste après celle du bureau, et la description du nain, vu par ma concierge. Il hoche la tête pensivement et s'allume une clope. C'est beau, un flic qui pense.

— À vous, dis-je, impatient.

— OK. En échange de tes infos, je te promets de ne pas poursuivre Mme Galluzzio pour fausse déclaration et plainte mensongère.

Chapeau. Effectivement, on est pas dans la même catégorie. Ses yeux se plissent, il jouit de la situation. Je ne proteste même pas, c'est peut-être ma capitulation qui le fait partiellement changer d'avis.

— Les mecs qui ont fouillé chez toi et chez ARPI sont sans doute ceux qui ont amoché Kassapian. Des nouveaux dans la région. On enquête. On sait déjà que ce sont des très méchants, un cran au-dessus des frères Popovic. Observe de loin et note tant que tu veux, mais ne les cherche pas. Laisse-nous faire.

— Vous avez des noms ?

— Ça ne te servirait à rien. Et maintenant laisse-moi.

Rideau. J'avale et quitte son bureau. Le moustachu m'interpelle :

— Dites, la devinette de tout-à-l'heure, il manquait un bout, non ?

À l'hosto, je baratine l'infirmière. Le grand jeu. En plus d'être mon associé, Georges est comme un père pour moi, le mien m'a abandonné, lui aussi est seul, je suis sa seule famille et *tutti quanti*. Elle est coriace, mais une brèche apparaît. « Je vais voir ce que je peux faire. Revenez après la pause du déjeuner », me dit-elle.

Elle s'éloigne pour rejoindre d'autres blouses blanches. J'en profite

pour m'engouffrer dans le ventre de l'hôpital. Pas simple de retrouver la chambre de Georges dans ce dédale de couloirs sinistres. Je pense à Thésée dans le labyrinthe et au Minotaure, ce qui contribue à éveiller mes sens. Je ne suis peut-être pas le seul à vouloir approcher Georges, des nains cruels peuvent surgir à tout moment. Je pousse doucement la porte de la chambre plongée dans l'obscurité. La respiration de Georges est lourde. Je ne sais pas s'il est conscient. Son aspect est à peine plus regardable qu'il y a cinq jours.

— Georges, c'est moi, DelMonte.

Sa main bouge légèrement. Je la saisis et lui parle encore. Ses yeux restent clos mais il essaie de parler. J'approche mon oreille de sa bouche.

— ... vag, dit-il dans un souffle.

Puis il émet un râle en expirant qui le replonge dans l'immobilité. Son cœur bat toujours. Vag ? Vague ? Putain, Georges, rien de plus ? Je le secoue légèrement, en vain. Vagabond ? Vaguemestre ? Je pense au Dr House en regardant les tuyaux, branchements et appareils clignotants qui entourent le lit. Vag. Des bruits de pas qui se rapprochent me font sursauter, suivis de quelques mots d'une langue étrangère.

Je me précipite dans la salle de bain. Deux mecs au moins entrent dans la chambre. Je ne les vois pas, mais je les entends. Un seul parle. Je n'identifie pas précisément la langue, sûrement des Balkans. Dans le flot des sonorités, vag, plusieurs fois. Un des appareils se met à biper. La voix se tait et les visiteurs sortent rapidement. Je jette un coup d'œil impuissant à la machine qui sonne avant de me glisser dans le couloir, vide. Deux minutes plus tard, depuis le hall de l'hôpital, je vois deux Bronski Beat à l'extérieur. L'un téléphone, l'autre se gratte les couilles. Je regrette de ne pas avoir mon lance-pierre. D'ici, je pourrais sans problème agrandir la famille des cyclopes.

— Vous êtes encore là ? dit une voix dans mon dos. Pas avant 14 heures, je vous l'ai dit.

L'infirmière me regarde avec un air de reproche. Je la prends par le coude avec un air de conspirateur et lui demande :

— Vous connaissez ces messieurs, là sur le perron de l'hôpital ?

— Non. Des visiteurs ? Ou peut-être des ambulanciers, à voir leurs fringues. Pourquoi ?

— Je cherche à me faire des amis, des hommes, dis-je en battant des

cils.

Ce genre de gag avec une femme, ça passe ou sa casse. Là, c'est la version à-chacun-ses-goûts-je-suis-ouverte.

— Ah. C'est quand même un hôpital, bredouille-t-elle en rougissant.

— Oui, justement, j'ai lu un article qui disait que dans les hôpitaux...

— Je ne veux pas le savoir. Revenez plus tard.

Elle me quitte en se drapant dans sa dignité, et j'en suis sûr, en s'imaginant raconter à ses copines : « Tu te rends compte, ils draguent dans les hôpitaux maintenant » et patati et patata.

Les Bronski s'éloignent de la porte d'entrée. L'un monte dans une petite Merco blanche récente et démarre. L'autre s'installe au volant d'une Volvo grise et ne bouge plus.

Je quitte discrètement les lieux avec une question qui me taraude. Voyons. Ils cherchent quelque chose qui pouvait aussi bien être chez moi qu'au bureau. Le point commun entre les deux lieux, c'est moi. Mais c'est Georges qu'ils ont tabassé. Il s'agit donc d'une chose connue de Georges, mais alors pourquoi la chercher chez moi ? Et qu'est-ce que Georges détient d'assez énorme pour justifier de l'amochoer gravement sans toutefois le tuer ? Parce que je suis sûr que c'est voulu : mort, il ne pourra plus rien livrer. Ce qui veut dire qu'il est le seul à savoir où se trouve ce foutu truc.

Quand je raisonne comme ça en marchant, je compose l'allure de Bogart dans *Le Grand Sommeil*, ça m'aide. Un film en appelant d'autres, je pense à Hitchcock et à son MacGuffin. C'est comme ça qu'il appelait le truc qui fait avancer l'histoire et que tout le monde cherche. Pognon, microfilm, bijoux ou formule scientifique, peu importe, pourvu que tout le monde soit après. Puisque j'en suis au scénario, faisons le tri. Je dessine mentalement un plan. D'une part, il y a l'Eglise du Saint Fouet et sa belle brochette de barons régionaux, entourée par une crèche vivante composée de bœufs. Et d'un cyclope, anciennement vivant. Parmi les acteurs, Orazini, Aamon, et maintenant Natacha. D'autre part, il y a un réseau plus hard que Sting d'Interpol me demande de pénétrer. Où on retrouve Aamon. En troisième lieu, on a une bande de nains balkaniques qui frappent et torturent Georges pour trouver le Mac Guffin. Pour le compte de qui ?

Je ne pense pas être particulièrement égotiste, mais force est de constater que c'est moi le seul dénominateur commun. Si je me souviens

bien, le mot dénominateur vient du latin qui veut dire celui qui désigne, donc celui qui décide et qui indique par combien on partage. J'ai une pensée émue pour mon vieux prof de latin. Ma main glisse entre mes reins. Le Glock est là, bien au chaud. Les armes sont les bijoux des hommes, a dit le poète.

'ai passé la journée à dormir.



Frais et dispos, je m'accorde un moment de poésie : la dégustation d'un Glenmorangie Astar qui titre à 57,1°. Cadeau des potes de FITV, après mon départ. Je n'y ai pas touché depuis, j'attendais un grand moment. C'en est un, je viens de prendre la décision de travailler pour Interpol.

Astar signifie voyage, en gaélique, alors j'embarque. Amandes et noisettes au nez. Vanille épicée cannelle en bouche. Finale longue de miel. Sensationnel.

Allez, un peu de musique avec ça. Un choix de circonstance : *L'Imprudence*. À ta santé, vieux frère, tu nous manques. La voix de Bashung égrène ces paroles qui m'ont souvent accompagné dans les moments les plus noirs. Une écoute flottante qui révélait d'autres choses à chaque fois m'a toujours poussé plus loin, là où je ne serais peut-être pas allé. Laisse le vent du soir décider.

J'appelle Fifou et lui propose un apéro, il passe dans une heure. Il commence à faire chaud, depuis mon balcon je regarde passer les femmes schlap-schlap, c'est la saison, elles commencent à sortir. Je hais le son des tongs.

Une bagnole de flic qui passe me fait penser à Pétin. Je l'ai appelé ce matin, après ma visite à l'hosto, pour lui dire ce que j'ai vu. Je suis inquiet pour Georges. Il m'a répondu : « On est au courant, on fait le nécessaire, et toi, n'en fais pas trop ». Tu parles d'un partenaire.

J'avale un vieux bout de fromage qui traîne dans la cuisine avant une deuxième caresse de Glenmorangie.

À la fin de *L'Imprudence*, on sonne. Fifou est avec Claire. Parfait,

c'est un duo de choc. Ils travaillent ensemble depuis des années, au sein de FITV, mais aussi pour des projets personnels, des programmes courts ou des animations. Individuellement, ils sont expérimentés et efficaces. Ensemble c'est juste la perfection. Chacun a sa vie privée, mais ils sont tout le temps fourrés ensemble.

On plaisante un peu, on boit pas mal, et je finis par lâcher le morceau. Voilé, quand même. Je transforme les noms, les lieux et les enjeux, pour ce que j'en sais. Après mon exposé, je leur demande d'imaginer ce qui pourrait faire avancer le schmilblic.

— Tu écris un scénario, ou quoi ? dit Claire en riant.

J'élude la question en les titillant avec mon histoire. Ce qui est formidable avec eux, c'est que les raisons de faire fonctionner l'imaginaire leur importent peu. L'essentiel est de creuser, proposer, rêver et inventer. Ça part évidemment dans tous les sens. Claire se met à jouer les personnages sur les directives de Fifou qui trace des schémas complexes sur son carnet. Rires aux éclats, verres renversés, virages à 180°, retours au début, cris et silences admiratifs, tout y passe. Au bout de deux heures, on tient quelque chose. On est loin des propositions les plus délirantes, mais ça a le mérite d'être réalisable. Claire résume :

— Pour le moment, laissons de côté le réseau B, dont on ne sait encore rien. Il y a les Village People qui cherchent un truc. Impossible de savoir quoi, à moins de leur demander. Passons. En face, il y a Belzébuth du Réseau A, qu'on veut faire tomber et clouer au piloris. On aimerait également savoir s'il y a un lien entre les protagonistes. Voilà la proposition : faire croire aux Village People que Belzébuth possède le truc qu'il cherchent. Organiser une rencontre et se rincer l'œil.

Elle éclate de rire. Fifou et moi, on a l'air de ces petits chiens qui hochent la tête, sur les plages arrières des voitures. Fifou reprend :

— Au pire, Belzébuth se prend une branlée pour rien, ce qui est toujours ça de pris, non ?

— Si, dis-je. Et au mieux, on déclenche *Gangs of New York*, le retour.

Là-dessus on refait d'abord la filmographie de Scorsese, puis toute l'histoire du cinéma américain. Ça nous mène tard, avec une bonne dose d'alcool.

— Tu nous raconteras la suite, lance Claire en partant avec un petit air malicieux.

Je sens qu'elle n'est pas tout à fait dupe. Elle me connaît et doit bien se douter que je manigance quelque chose. Une démangeaison désagréable me rappelle que je suis prêt à mentir à mes amis pour parvenir à mes fins. Mes défenses anti-culpabilité sont de plus en plus actives. Alors je fume une dernière clope sur le balcon en échafaudant la mise en scène de la rencontre et je l'espère, du choc, entre les Bronski et Orazini à qui je vais devoir filer le train pour ne rien rater. Des hésitations sur les détails me font remettre la question au lendemain.

Avant de sombrer dans les bras de Morphée, je pense à Sting et à notre accord. J'imagine qu'il se manifestera d'une façon ou d'une autre.

Le chanteur de Police, le vrai, se dandine sur des talons hauts. À côté de lui, Pétin fait de même en me lançant des œillades salaces. Une bouteille se fracasse au sol, sur l'étiquette on lit : MacGuffin. Je me réveille en sursaut. Sting et Pétin se sont évanouis, pas les claquements de talons. Un coup d'œil au réveil me tire un râle désapprouvateur. 7 heures 30, c'est pas humain. Je me lève quand même, pestant contre la gueule de bois. Allez, les Stones pour le coup de fouet du matin, *Beggars Banquet*. L'avenir appartient aux mélomanes.

Plus de café. Mme Galluzzio se fait un plaisir de me dépanner.

— Une petite virée dans les Highlands, cette nuit ? me dit-elle, compréhensive. Un type a laissé ça pour vous, très tôt ce matin.

Elle me tend une enveloppe. À l'intérieur, sur un petit carton blanc : *Au Parc Phoenix, devant les terrariums, à 13h. Eriksen*. Ce type possède l'art du symbole. Si je me souvient bien, ce sont les mygales qui crèchent dans ces terrariums. Charmant. Et très clair.

— Il était comment, ce type ?

— Un petit gros, poli mais moche, me répond Mme Galluzzio. Pas mon style.

Ça commence à se bousculer sur la scène, et ça ne va pas s'arranger. Il doit y avoir foule dans le réseau B, comme on l'a appelé hier soir. Je vais devoir négocier mon emploi du temps avec Sting, je n'ai pas que ça à faire. Mais peut-on transiger avec des gens comme lui ?

Je repousse la question et remonte chez moi pour enfiler mon costume de M. Déloyal et écrire la grande scène intitulée *L'Attaque des Nains Cruels contre SM Pécaré*. Plusieurs possibilités s'offrent à moi : soit la carte du business jouée par Orazini qui proposerait aux Bronski de leur vendre ce qu'ils cherchent, soit la carte de la dénonciation d'un tiers qui

leur apprendrait où se trouve l'objet de leur désir. La première version est bancale dans la mesure où les nains sont sûrement des sous-fifres et Orazini est plutôt du genre à s'adresser à ses pairs, donc plus haut. La seconde version m'oblige à créer un troisième larron. La figure du traître me plaît assez, mais ça va compliquer les choses. À moins que je ne joue le rôle. Je me remémore l'état de mon appart après la fouille. Si j'avais au moins une idée de ce qu'ils cherchent, je saurais comment accrocher l'hameçon. Dossiers, photos, codes secrets, clés ? À force de gamberger, mes pensées se mettent à tourner et à décrire des cercles de plus en plus larges. Le scénario d'un film me revient en mémoire, j'ai oublié le titre et le nom du réalisateur, il y était question d'une arnaque particulièrement retorse, avec une situation similaire à celle qui m'intéresse.

J'allume mon Mac et fait quelques recherches, en vain. Trop d'éléments me manquent. Je viens de cliquer par mégarde sur un *pop-up* qui vante les qualités d'un visagiste qui fait de ta trogne ordinaire celle d'une star. Sur le site, des vidéos de *morphing* assez bien faites montrent les transformations. Je regarde un moment et tout à coup l'idée surgit.

Je consulte frénétiquement mon répertoire, à la recherche du numéro d'un graphiste qui a travaillé un temps pour FITV. Lassé par le comportement méprisant des commanditaires, il a fini par claquer la porte. Comment s'appelle-t-il, déjà ? C'est énervant, de chercher un film sans titre ou un numéro sans nom. Fred, je crois. C'est ça. Un virtuose du trucage photo et de Photoshop. Il s'est amusé à nous faire des tas de montages plus drôles les uns que les autres. En ce qui me concerne, son chef-d'œuvre a été un montage me représentant en train de serrer la main de Frank Zappa devant sa Cadillac, lors d'une tournée en France, au début des années 70. Du grand art.

Cette poignée de mains qui n'a malheureusement jamais eu lieu me fournit la base de mon scénario. Je vais demander à Fred de me concocter une image représentant Georges et Orazini en train de faire ami-ami. Un envoi anonyme à mes Bronski, et le cheminement de leurs pensées (si tant est que sous ces crânes chauves naissent des pensées) devrait les diriger vers Orazini. Le site de FITV regorge de photos à la gloire du directeur, seul ou avec tout ce que le pays comporte de gens importants. Georges conserve plein de photos au bureau, dans une boîte en carton. Là aussi, je trouverai ce qu'il me faut. Et pour figoler, puisque j'ai un spécialiste sous la main, je vais chercher un décor propice au mystère et à la suspicion. Du genre éclairé par Robert Burcks, directeur de la photo de

Hitchcock.

Je compose fébrilement le numéro de Fred. Messagerie. Je lui dis que c'est urgent. En attendant, je vais passer au bureau et fourrer mon nez dans les souvenirs de Georges.

Après une vingtaine de pas dans la rue, une chose me titille, mais je ne parviens pas à l'identifier. Je m'arrête et me concentre un instant. Cette sensation d'avoir raté un événement pourtant bien visible m'agace. Une intuition me fait prendre mon mobile. Je feins de pianoter sur le clavier et porte l'appareil à l'oreille. Comme quelqu'un qui attend d'avoir sa communication, je me balance sur place, et me retourne progressivement. Un rapide coup d'œil vers mon immeuble confirme ma sensation : garée de l'autre côté de la rue, une Volvo grise. Un Bronski au volant. Faudra que j'apprenne à les différencier, ça peut être utile. J'ai envie d'aller lui balancer une vanne, du genre : « Contrairement à ce qu'en dit Flaubert, je ne pense pas que ta calvitie ait été causée par la conception de grandes pensées ». C'est un supplice d'y renoncer, mais il y a plus urgent, j'ai des scènes à écrire. Raisonnable pour une fois, je ne tente même pas de lui montrer que je l'ai vu. Je refais ma petite danse en sens inverse et reprends mon chemin.

De plus en plus de gens s'intéressent à moi, ces derniers temps. Trop, à mon goût. « Tu voulais jouer dans un polar, non ? » m'asticote une petite voix que je fais taire en accélérant le pas. En arrivant au bureau, j'essaie de mesurer les risques éventuels que mon petit montage photo peut faire courir à Georges. Dans la photo truquée, l'idée est de suggérer une passation du MacGuffin. Si elle est réussie, les Bronski vont se taper le front du plat de la main et se ruer sur Orazini.

La boîte de souvenirs de Georges est pleine de trésors. Je reconnais quelques photos qu'il m'a fièrement montrées, avec sa famille et ses amis, avec d'anciens collègues ou des hommes d'affaires. Il y a des images d'un peu partout, à différentes périodes. Je vide le contenu d'une grande enveloppe sur laquelle est écrit : *Erevan*. Une série retient particulièrement mon attention, des clichés de nuit, lors de ce qui a l'air d'être une tournée des bars entre amis. Ils sont quatre, souvent dans des situations idiotes propres à ce genre de soirée : ça pisse contre une statue, ça montre son cul ou ça fait des bras d'honneur devant les bâtiments officiels. Subitement la voilà. Une photo en pied. Le bras de Georges est enroulé sur les épaules d'un homme qui écoute attentivement ce qu'on lui chuchote à l'oreille. Derrière eux se profile un bout de bâtiment à l'architecture soviétique et le pavé luit à leurs pieds. Ils ont des allures de

conspirateurs. L'image parfaite d'un complot. Au dos, griffonné à la main : *Rencontre surprise avec Boghos, camarade d'école, pas vu depuis trente ans.*

La corpulence du Boghos en question est sensiblement la même que celle d'Orazini. Je rappelle Fred illico. Toujours sur répondeur. Je laisse un deuxième message. En attendant mon rendez-vous avec Eriksen, je mets un peu d'ordre dans les affaires courantes. Tri du courrier, relevé des messages téléphoniques et des mails, réponses aux demandes les plus urgentes, demandes de délais et refus de nouvelles affaires.

Deux heures plus tard, la pizza que j'ai commandée arrive en scooter. Le livreur est petit et n'enlève pas son casque, ça me rend nerveux. Je vois des nains partout. Ça va être l'heure d'Interpol. Rien que de prononcer le mot, j'y crois de moins en moins. Pas au *deal*, mais à la dénomination du commanditaire.

Interpol ou pas, si ces mecs gardent le cadavre du Cyclope au chaud dans un placard, je suis bon comme la romaine. Fidèle à ma stupide façon de faire, je me dis : avançons, on verra bien. Sans l'action, l'intelligence est stérile.



u Parc Phœnix, je retrouve les joies du jeu de piste. J'attendais devant les terrariums quand un gamin est venu me dire :

— M'sieur, faut aller voir les pélicans.

Puis plus rien. Le temps passe et je commence à croire que Sting m'a posé un lapin. Ma culture cinématographique vient à ma rescousse en me soufflant que le gamin était peut-être un messager.

Je me dirige vers le lac, passe devant les cygnes noirs et les canards pour m'approcher des pélicans. Un mec en short et sandales sur chaussettes, un comble, se plante à côté de moi et dit :

— Le jardin de Thaïlande est magnifique.

Je fulmine :

— Et après, ça sera la bamboueraie ?

Il sourit et s'en va. Dans les films, je comprends, ça fait monter le suspense, mais dans la vie, c'est fatigant d'être baladé comme ça. Je traverse lentement le jardin thaïlandais, et près de la sortie, une adorable petite créature en costume traditionnel chantonne :

— Maintenant il faut voir la bamboueraie.

Qu'est-ce que je disais. Elle est trop craquante, je ne résiste pas :

— Je vous emmène ?

— Hihi, fait-elle en s'évaporant dans le jardin.

Allons-y pour les bambous. Mais si c'est pour me proposer la visite de

l'expo sur les origines de la vie ou le bassin des caïmans à lunettes, je me casse.

Au détour d'un énorme bosquet de ce qu'une pancarte vante comme étant des *phyllostachys bambusoides castillonis*, le reptile est là. Sans lunettes, mais avec venin, c'est perceptible. La promenade m'a passablement énervé. Je plante mon regard dans celui d'Eriksen et crache :

— On se retrouve au bar dans une heure, je n'ai pas encore vu le jardin de Louisiane.

— Calmez-vous. Nous devons vérifier que vous n'étiez pas suivi.

Je lui emboîte le pas en maugréant. Son nez continue de m'intriguer. Il doit sentir que je suis dissipé et me rappelle à l'ordre :

— Qu'avez-vous décidé ?

— J'accepte.

Nous quittons la bambouseraie pour l'extérieur, moins fréquenté.

Eriksen me fait un exposé en bonne et due forme. Le réseau qu'ils ont surnommé *Satyricon* a une base d'échange de l'autre côté de la frontière, à Rimini.

— Tiens, il y a des cinéphiles à Interpol ? dis-je en cherchant mes clopes.

— Ne m'interrompez pas.

Le ton est donné, on ne plaisante plus. Eriksen va m'introduire dans le réseau *Satyricon* grâce à la recommandation d'un mec déjà infiltré. À la question du pourquoi d'une deuxième taupe, Eriksen me répond que leur homme est dans le cercle extérieur, celui des nervis. On me réserve le grand honneur de pénétrer au cœur du réseau. Je suppose que je devrais être flatté. Au lieu de ça, mon estomac se noue. Une foule de détails afflue sur le *modus operandi* de *Satyricon*. Eriksen retarde le moment de m'annoncer ma fonction, je sens que ça l'amuse. Je ne pose aucune question et joue le mec qui a tout son temps.

Un court silence s'installe et la sentence tombe :

— Vous étiez réalisateur il y a encore peu. Vous allez reprendre du service.

Je sens que ça ne va pas me plaire. Eriksen attend patiemment ma réaction qui, comme toujours quand je me sens en danger, est une vanne

à la con :

— Ils ont besoin d'un petit film de promotion ? *Satyricon*, les bonnes affaires du moment, la carte de fidélité est offerte.

— Vous feriez bien de vous intéresser aux détails de l'opération, siffle le Serpent.

J'imagine parfaitement bien les détails. Hors de question que je filme leurs saloperies.

Eriksen devine mes pensées et prend les devants :

— Vous n'avez pas le choix. Il y a plusieurs portes dans le labyrinthe du réseau *Satyricon*. L'accès à celles qui donnent vers les gros trafics de drogue et d'armes se fait à partir de la zone qui concerne le cul. Le réseau est ramifié vers l'Afrique, mais pour l'instant votre secteur se limitera à Rimini.

Pas un mot ne sort de ma bouche, je suis consterné. Tout ce qui concerne les transgressions sexuelles me met mal à l'aise. J'ai bien des fantasmes, comme tout le monde, mais ils ne contiennent aucune notion de violence ou de cruauté. Lors de notre première rencontre, Eriksen a parlé de la possibilité de tournage de *snuff movies*, ces films qui mettent en scène torture et viol, jusqu'au meurtre. Certains disent qu'il s'agit d'une légende urbaine, d'autres jurent de la réalité de ces horreurs. Je ne tiens pas à être celui qui pourra témoigner de ce qu'il a vu. Je baisse la garde :

— La drogue, les armes, ça ne me fait pas peur. Les *snuff movies*, je ne pourrai pas.

— Vous n'arriverez sans doute pas jusque là. S'ils réalisent bien ce type de films, les techniciens sont évidemment triés sur le volet. Des complices de longue date. Votre boulot se limitera vraisemblablement aux captations plus classiques.

— Classiques ? Vous voulez dire en costumes du XVIIe ?

— Je veux parler de leurs séances sado-maso qui, bien qu'elles ne soient pas feintes, restent toujours très chics. Ce sont des gens qui maîtrisent leurs pratiques, ils ne peuvent se permettre aucun débordement.

— Ben voyons.

— Beaucoup de protagonistes veulent des images de leurs ébats. L'homme qui se fait appeler Aamon, ainsi que quelques autres qui nous

intéressent, en fait partie. C'est là que votre rôle est essentiel. Le responsable des filmages qui vous a précédé montait les images dans des lieux privés qui nous sont actuellement inaccessibles.

— Qu'est-il devenu ?

— Aucun intérêt. Je vous contacterai le moment venu. Allez dans ces toilettes et attendez cinq minutes. Puis vous pourrez partir.

Un dernier regard et il disparaît.

Je m'asperge longuement le visage d'eau en inspirant profondément. Le miroir me renvoie l'image d'un mec dépassé par les événements. Dans quoi me suis-je fourré ? Moi, réalisateur de porno sado-maso. Je me vois bien diriger le tournage : « Allez tafiole, plus profond, plus fort. Et les burnes de Monsieur, faut pas les serrer, faut les écraser. » C'est presque comique. De plus, et c'est bien ça le pire, je ne vois pas le rapport avec le but que je me suis fixé. Si encore c'était pour la bonne cause. Je m'éloigne d'Orazini, pour servir les intérêts d'Eriksen. Je me fous de *Satyricon* comme de l'an quarante. Comme un con, je n'ai pas pensé à demander des garanties pour ce qu'on m'a promis. « Des réponses à certaines questions, des preuves pour mes affaires en cours, quelques facilités pour mes affaires à venir et une petite enveloppe. » Comme pro, je me pose là. La musique très particulière de l'accent d'Eriksen résonne dans ma tête, un Serbe ou un Croate ayant longuement séjourné dans un pays anglophone ? Et ce tarin, nom de Zeus, je connais ce tarin. Ça me rappelle une soirée avec Natacha, on a causé nez pendant des heures. Blair, naze, pif, museau et reniflant. Pour la palme, on hésitait entre Tim Roth, Gainsbourg et Zappa. Et toi ma jolie, dans quoi as-tu fourré le tien ?

Au moment de composer le numéro de Natacha, mon mobile sonne. C'est Fred, il peut me voir tout de suite. Rendez-vous est pris dans une heure chez moi.

Le mobile sonne à nouveau, c'est un SMS de Natacha. Très laconiquement, elle me demande de ne pas chercher à la joindre dans les prochains temps, elle a besoin d'être seule. Je trouve ça extrêmement louche. Et inquiétant. Je ne lâcherai pas le morceau, j'irai fouiner chez elle dès que possible. Et chez Orazini aussi, d'ailleurs.

Arrivé chez moi, je suis accueilli par Mme Galluzzio qui a une bonne nouvelle. Malgré la reprise en main de l'affaire de mon cambriolage par Pétin, elle a réussi à obtenir l'identité du cambrioleur.

— Comment vous avez fait ? dis-je, étonné.

— Le moustachu, à l'accueil du commissariat, c'est un ex.

Je souris d'un air niais.

— Eh oui, j'ai eu une vie amoureuse, minaude-t-elle.

Je n'y avais jamais songé. Comme avec une maman, quoi.

— Dites-moi tout.

— Le petit voyou s'appelle Marko Branevic. Un Serbe qui s'est battu au Kosovo avec des mercenaires, en 1999. Mon moustachu a l'air de dire que son séjour en France n'est pas légal. Il n'en sait pas plus. C'est son supérieur qui a pris la suite.

Je siffle d'admiration :

— Bravo ! Vous lui avez promis un dessert, au moustachu, pour obtenir tout ça ?

— Tintin. Il est marié, il trouvera ça chez lui. À propos de dessert, vous prenez une part de tarte aux pommes avec moi ?

— Merci, mais je ne peux pas, j'ai un rendez-vous.

— Bon, emmenez-la, alors.

Je monte chez moi avec une bonne moitié de tarte que je picore en préparant les éléments d'images pour Fred.

Il arrive en retard, avec un ordinateur portable et un gros sac. J'ai un peu de mal à le reconnaître. Il porte la barbe et les cheveux longs, ses ongles sont noirs et surtout, il sent mauvais. On échange quelques banalités et il me demande :

— Je peux prendre une douche ?

— Deux, si tu veux.

Je termine ma sélection des photos d'Orazini, téléchargées sur le site de FITV. Fred réapparaît. Je me dis qu'il aurait pu en profiter pour se faire un shampoing, surtout de la barbe, bastion de résidus indéfinissables. On se met au travail. Il comprend vite le principe. Je lui dis que c'est pour faire un cadeau à mon patron, sous forme de blague. On a un peu de mal avec ma sélection. Quand Orazini a l'expression qui me convient, c'est le port de tête qui ne colle pas avec la position du corps de l'ami d'enfance de Georges. On essaie différentes possibilités, et ça finit par coller. Fred s'occupe maintenant de colorimétrie et de filtrage

pour obtenir le même rendu. C'est assez long, ce mec a la réputation d'un perfectionniste.

Je décroche un peu et fais des recherches sur le net. Je tape Branevic, puis Popovic. Des noms courants, il y en a des flopées. Pas plus de chance avec les recherches d'images. Une petite révision sur la guerre du Kosovo, alors. J'essaie tout un tas de combinaisons dans les moteurs de recherche, sans succès.

Fred me réclame du café. Quand je reviens de la cuisine, il me montre le montage. C'est saisissant. Le dialogue pourrait-être : « Prends en bien soin, c'est un truc énorme (Georges). — Merci mon vieux, tu me rends un fier service (Orazini) ».

Je félicite Fred qui me dit que ce n'est pas fini :

— Il me manque un *plug-in*, pour lisser, là, au niveau du raccord.

— Mais c'est parfait, dis-je.

— Non, ça se voit. Et puis ça ne résisterait pas à une analyse approfondie. Ma réputation est en jeu.

Un vrai faussaire. Je pense à la manière de faire parvenir la photo aux Bronski et lui demande :

— Une dernière chose. C'est bien d'avoir une chouette version bien propre pour l'imprimer, mais j'aimerais aussi en avoir une à envoyer en MMS, comme si elle avait été prise avec un mobile, tu vois ?

— Pas de problème. Je te ferai ça après le lissage. Je vais essayer de trouver le *plug-in* sur le net.

En lui proposant une part de tarte, je lui demande ce que je lui dois. Il jette un regard circulaire dans le salon et me répond :

— En fait, je suis à la rue, ma nana m'a viré. J'ai pas besoin de fric, mais je ne sais pas où crecher. Tu peux m'héberger quelques jours ?

Difficile de refuser. On tombe d'accord sur un maximum de trois jours. Je mens de façon éhontée en lui disant que je reçois souvent des femmes.



'attitude de Natacha est difficile à encaisser. J'ai besoin de savoir ce qui lui arrive. Toujours personne chez elle. Je ne peux pas renouveler le crochetage de la serrure, le petit vieux du premier m'observe depuis sa fenêtre.

— Je l'ai vue partir avec une valise, grince-t-il. Hier matin.

— Elle était seule ?

— En sortant, oui. Mais une grosse voiture l'attendait.

Mon sang ne fait qu'un tour, je crains le pire.

— Rouge ?

— Comme vos chaussures.

Pute borgne. Que ce porc d'Orazini ait eu le coup de foudre pour Natacha n'a rien d'étonnant, elle ferait bander un mort, mais l'inverse ?

Depuis ma rencontre avec Mme Bertoni, la maman de Claudia, il y a une dizaine de jours, c'est la première fois que je suis complètement abattu. L'enchaînement des événements depuis ce jour au cimetière m'a jeté dans des émotions contradictoires, provoquant une houle souvent dérangeante, mais là je suis KO. Un genou à terre. Ce que j'ai vu hier à l'aube à Aspremont pouvait n'être qu'une simulation. Je connais Natacha. Elle est capable de jouer avec beaucoup de réalisme. Mais le doute n'est plus de mise. Elle vient de prendre ses affaires pour partir avec Orazini. En villégiature ? Pour un stage de formation de maniement du fouet ? C'est complètement dingue. Le fait qu'elle ne veuille pas me voir est particulièrement inquiétant. Elle fuit ma réprobation.

Ma première impulsion est d'enfourcher la Bonneville pour foncer

chez Orazini. Je lève la tête vers le petit vieux immobile à sa fenêtre, et c'est sans doute cette image d'inertie qui me pousse à réfléchir, avant de bondir. Il y a peut-être mieux à faire. Je salue le vieillard en lui demandant de m'appeler si Natacha réapparaît. Je cherche le nom de la brunette d'Orazini que j'ai photographiée avec lui. Jalouse comme une tigresse, au bord du pétage de plombs, a dit Valérie. Je sens qu'il y a un coup à jouer. Lequel, je ne sais pas encore. Posons déjà les personnages sur la scène.

J'appelle Valérie qui me donne les coordonnées d'Eva Lupinelli et m'informe que l'Italienne doit être à FITV en ce moment même. Je sais comment l'aborder. Parmi tous les ragots, j'ai retenu sa passion pour la moto. Les plus méchants disent qu'elle a tout d'abord acheté une jolie tenue de motarde sexy, pour choisir ensuite la moto qui va avec. C'est une folle de Ducati. Mais pour le moment, elle pilote une Suzuki, pâle imitation de la sportive italienne. Paulo, mon fourgue en pièces détachées, doit bien pouvoir me prêter une bonne vieille Ducat'.

Au risque de passer pour un sale con aux yeux de Valérie, je la rappelle pour lui demander à quelle heure Eva Lupinelli sort du boulot. Elle se moque, mais j'obtiens l'info.

Paulo tient son garage à l'ouest de la ville, dans le quartier Caucade, je peux y être en vingt minutes à pied. La même Lupinelli aime le pouvoir. Il va donc me falloir broder un peu. J'imagine différents scénarios, pour la ferrer d'abord, et la manipuler ensuite. Je constate une fois de plus que, hormis l'action elle-même, il n'y a que la construction d'une intrigue ou d'un canevas qui parvienne à m'extraire de mes émotions.

Paulo est ravi de voir que je m'intéresse enfin aux vraies motos. Il tolère les machines anglaises, mais pour lui il n'y a que Ducat' qui vaille. Il me sort une Supersport 900 jaune canari. Parfait. C'est la même couleur que la Suzuki d'Eva.

— Amuse-toi, rigole Paulo. J'en ai pas besoin pour le moment. Si elle te branche, je te fais un super prix.

Je démarre en laissant de la gomme sur le bitume. Le qualificatif de Supersport n'est pas usurpé, c'est une petite bombe. Je monte sur l'autoroute et j'en profite pour me donner quelques frissons, histoire d'avoir quelques sensations entre les jambes, une fois n'est pas coutume.

En fin d'après-midi, mon dos est rompu. Je contourne l'aéroport pour accéder au quartier de l'Arenas. Le bâtiment en métal et verre de FITV est en vue. Je ne suis pas venu ici depuis environ un an. Trop de

souvenirs.

Je repère la Suzuki jaune et m'arrête à côté. Quelques mecs qui se souviennent de moi sortent du bâtiment et me saluent. La brune et incendiaire Eva Lupinelli se pointe en haut des marches de FITV.

Mes mains s'activent sur le moteur de la Ducat'. Je mise sur la solidarité des motards qui veut qu'on ne laisse jamais un de ses pairs dans la mouise. Je ne m'attends pas à ce qu'elle propose de m'aider à réparer, mais je compte sur un dialogue. Après, on verra. « Ce soir on improvise », a dit Pirandello.

Et ça fonctionne à merveille. La Lupinelli est fascinée par la couleur de la Ducat' qui, c'est vrai, est exactement la même que celle de son casque et de ses gants. Les Italiens savent y faire. On papote, je répare la fausse panne et lui fais entendre le son du moulin. Elle est conquise.

Puis ce que je voulais éviter arrive. La bande du Chiquito sort du bâtiment. Stef, Valérie, Jicé, Gino, Claire et Fifou sont là à nous mater, incrédules. Ils restent à distance, ce qui ne m'empêche pas de saisir leurs regards inquisiteurs. Surtout chez Valérie et Claire. Ah, le regard des femmes quand une autre fait mine de leur voler un ami, ou un amant potentiel, va savoir. Le regard des mecs est différent. Chez Gino, je peux déceler une pointe d'admiration, et chez Fifou, pas dupe, un intérêt qui cherche à deviner ce qui est en train de se jouer. Je me désintéresse d'eux pour abattre un atout :

— Je vais dans le même coin que toi, dis-je à Eva. Tu prends la Ducat' ?

Elle rosit de plaisir.

Au moment de démarrer, et sous le poids des regards dans mon dos, je réalise que j'ai honte. Pas de frayer avec la Lupinelli, mais d'être assis sur une japonaise. Si Paulo me voyait, il me vouerait aux flammes de l'enfer, ainsi que ma descendance pour sept générations. Eva, elle, est aux anges. Son petit cul d'Italienne peut enfin se poser sur un symbole du savoir-faire de son pays.

Arrivés sur la promenade des Anglais, je lui propose de boire un verre. Elle décline et me propose de se voir plus tard, à l'apéro. On échange les bécane et le rendez-vous est pris. Je la regarde s'éloigner en laissant naître un fantasme, je me vois déjà obligé de payer de mon corps. Passons.

Je rentre chez moi en espérant que Fred a fini le montage. Dans la

cage d'escalier, une odeur d'herbe vient me chatouiller les narines. Un peu plus haut, ce sont des accords de reggae qui me portent sur les nerfs. Fred n'a pas mis longtemps à s'installer.

Je l'asticote d'emblée :

— Tu sais ce que disent les rastas du reggae, quand il n'ont pas fumé ?

— Nan.

— C'est quoi cette musique de merde.

Il est tellement défoncé qu'il ne pige pas la vanne. Je jette un œil à son portable pour vérifier l'avancée du montage.

— Ah ouais, ton truc, marmonne-t-il. J'aurai le *plug-in* ce soir. Putain, t'entends cette basse, *man* ?

Je baisse le volume et m'enferme dans ma chambre.

Quelle plaie, je ne tiendrai pas trois jours. J'ai du mal avec ces mecs camés en permanence. Je me sers un Talisker bien tassé et l'avale cul-sec. Des boules Quiès enfoncées dans les oreilles, je me laisse flotter dans un demi-sommeil qui accueille de bien jolies danseuses, rien que pour moi. Natacha, Claire, Claudia, Eva, Zelda, Mme Orazini. Mme Orazini ? Je suis assis sur mon lit, en nage. Quoi, Mme Orazini ? Impression fugace de quelque chose d'important. Un fragment qui a explosé dès le réveil, ne laissant que la frustration.

Je prends une douche et constate que Fred dort. Avant de sortir, je lui laisse un mot pour lui rappeler que la finalisation du montage est urgente.

— C'est quoi, cette odeur qui vient de chez vous ? me demande Mme Galluzzio.

— J'héberge un ancien collègue. Deux ou trois jours. Il a fait brûler du papier d'Arménie.

— Qu'il ne mette pas le feu à la maison, hein.

À propos de papier d'Arménie, je m'en veux de délaisser Georges. Mais je n'ai qu'une tête, deux bras, deux jambes et un flingue. « N'oublie pas le lance-pierre », susurre la part de moi qui vient de voir passer la Z3 de mes amis Bœuf en gelée et Bœuf carottes.

Je suis subitement pris de vertige à l'évocation du nombre de lièvres que je suis en train de courir. Je tente de mettre un peu d'ordre. À défaut de pouvoir privilégier les priorités, établissons au moins une chronologie. Un, je me sers d'Eva Lupinelli pour savoir ce que fait Natacha avec

Orazini. J'ai mon idée sur la méthode. Deux, je balance le skud de la photo truquée aux Bronski. Trois, en attendant le résultat de deux, j'enquête sur le Bronski Marko Branevic.

Ensuite, il reste les options en suspens. La filière Mme Orazini (mais c'était quoi, ce truc avec Mme Orazini ?) est mise entre parenthèses et je ne veux pas retourner à Aspremont tant que je ne sais pas ce qui se tricote entre Natacha et Orazini. Idem pour Georges à l'hôpital, surveillé par les Bronski. J'attends de les voir réagir à ma bombe.

J'ai l'impression d'oublier quelque chose. Les grosses fesses d'une dame fellinienne qui marche devant moi se chargent de me rafraîchir la mémoire. Le réseau *Satyricon*. On en est pas encore là, me dis-je sans trop y croire.

J'ai rendez-vous avec Eva Lupinelli à la brasserie la Coupole, près de la place Masséna. Un peu en avance, je parcours Nice-Matin. Les inévitables manchettes du style « Le pédophile s'enfuit à la nage » ou « Le mystère des poissons mordeurs » font sourire sans parvenir à faire oublier la situation consternante de ce pays : arrogance des hommes politiques, indécence de leurs potes manitous de la finance, détresse dans la rue et dans les centres de rétention. Le carnaval de la République. Les fais divers relatent les exploits d'un pyromane à Lyon. Je pense à mon père, non, à vrai dire, à mon frère. Je vais quand même essayer de l'appeler un de ces jours.

Eva arrive dans une tenue qui me fait avaler de travers. La peur d'être vu cet après-midi sur une moto japonaise n'était rien par rapport à celle qui me tenaille maintenant. Si les potes me voient avec une nana attifée comme ça, ils vont dire : « Ça y est, le pauvre DelMonte a craqué, il se fait des putes ». Je fais un gros effort et joue le jeu. On discute d'abord moto, comme il se doit. Puis boulot. J'invente le projet d'une boîte de production, avec recherche de financements européens, en insistant sur les marchés en plein essor. Eva est tout ouïe, elle pose de bonnes questions et fait des remarques judicieuses. Moi qui la prenais pour une arriviste doublée d'une hystérique, je découvre qu'elle est compétente et posée. À moins qu'elle ne soit en train de me rouler dans la farine. Cette réflexion m'aide à continuer dans la voie que je me suis tracé. On décide de rester au bar pour dîner.

Deux heures et deux bouteilles de chianti plus tard, je réalise que je n'avais pas besoin de tout ce cirque pour arriver à mes fins. J'ai l'esprit trop tordu. Au digestif, je me lance pour la séquence émotion. Je lui parle

de ma petite amie qui me trompe avec un des pontes de FITV. Elle compatit un instant, mais le malaise s'installe très vite.

Elle finit par demander :

— Qui ?

Place au *climax*.

— Alban Orazini. Tu le connais ?

Ses yeux rougissent et s'emplissent de haine, les veines de sa gorge et de ses tempes gonflent, ses mâchoires se crispent. J'ai l'impression d'assister à la fameuse scène de transformation du *Loup-Garou de Londres* de John Landis. Elle prend son couteau et le serre si fort que les jointures de sa main blanchissent.

— Ça ne va pas ? dis-je d'une voix mal assurée.

Et là elle fait une chose incroyable. D'un geste parfait, elle lance violemment le couteau sur sa gauche. La lame va se ficher dans une poutre et Eva se lève en renversant sa chaise. Elle se plante devant le couteau parfaitement perpendiculaire à la poutre et se met à l'insulter avec une véhémence inouïe. En italien. J'ai quelques notions de cette langue qui, à ce moment précis, évoque des hordes de barbares sanguinaires au moment de l'assaut. C'est un très grand moment. Terrible et beau.

Tout comme moi, les autres clients et le serveur sont figés. Nous sentons tous qu'il n'y a rien à faire. Eva éructe sauvagement. C'est un flot puissant que rien ne semble pouvoir arrêter. Tigresse jalouse, mon œil, elle ferait passer Vlad l'Empaleur pour un enfant de chœur.

Longtemps après se produit un autre phénomène invraisemblable. Eva termine sa coulée de lave avec un crachat et vient s'asseoir. Et là, toute l'activité du bar reprend comme si cette scène n'avait pas existé. Le serveur se remet en marche et les conversations reprennent, une parcelle de temps a été effacé des mémoires.

Je regarde Eva intensément, cette fille a de la ressource. Je m'attends à une fin de soirée immédiate et sans explication, mais pas du tout. Elle me regarde droit dans les yeux et me dit calmement :

— Commandons à boire.

Sage décision. Quand on ne sait pas ce qui va venir, autant boire un coup en attendant. J'acquiesce et hèle le serveur. À défaut de pur malt, je

reste au rouge. Eva commande une grande bière. Elle passe aux confidences, froidement, sans pathos. Le pétage de plombs que pressentait Valérie vient d'avoir lieu. Eva est passée de l'autre côté.

J'apprends qu'elle était enceinte d'Orazini, et que cette ordure l'a forcée à avorter, il y a quinze jours. « C'est trop tôt, a-t-il dit, je dois préparer mon divorce, c'est compliqué, il y a beaucoup d'intérêts en jeu, mais bientôt, je te le promets, je quitterai ma femme, on s'installera ensemble, et alors, oui bien sûr, alors, on pourra te faire un *bambino*. » Eva raconte calmement, mais sa haine est palpable.

Un peu effrayé par la métamorphose à laquelle je viens d'assister, je dis que je ne suis pas sûr de la nature des relations de ma petite amie avec Orazini. Je les ai vus ensemble et ma chérie me boude depuis. Je jure que je ne dis pas ça pour...

— Pas de salades, me coupe Eva. Je t'aiderai et tu m'aideras.

Elle finit par promettre de ne pas énucléer sa rivale. Pour Orazini, elle ne jure de rien.

Nous concluons un pacte. Enfin une alliée, je commençais à me sentir seul avec Némésis.



n tambourine à la porte. Je prends le temps de m'étirer en douceur. Pour une fois, la nuit a été plutôt bonne.

C'est Mme Galluzzio qui vient me remettre une enveloppe identique à celle de la veille. Déjà ? Ils ne perdent pas de temps. La masse informe de Fred sur le canapé n'a pas l'air de plaire à ma concierge, mais elle ne dit rien.

Dans l'enveloppe, même petit carton blanc sur lequel je lis : *À midi au Musée Chagall*. Allons bon, après la botanique, la peinture. Eriksen le Serpent est un rapide. Je ne l'attendais pas de sitôt.

Je n'arrive plus à l'appeler Sting. Après avoir quitté Eva hier soir, j'ai écouté *Broadway The Hardway* de Zappa, album sur lequel figure *Murder by numbers*, en version *live*. Au début du morceau, Zappa raconte qu'il a rencontré un mec vachement sympa le matin même dans l'ascenseur de l'hôtel, et qu'il l'a invité à venir chanter sur scène avec lui. Là, on entend monter une clameur dans le public qui reconnaît Sting en personne. Soutenu par les musiciens virtuoses de Zappa, le chanteur balance ses tripes, avant un magnifique solo de guitare du maître. Grand. Conséquence directe de ce plaisir : hors de question de gratifier Eriksen d'une telle référence.

Sur le portable de Fred, je ne vois aucune différence dans le montage. Je sélectionne le fichier et tape *pomme-i*. La date de dernière modification m'apprend qu'il n'a pas avancé.

Je fais bruyamment du café pour le réveiller. Il émerge lentement.

— Hello, *man*, articule-t-il.

— Et ma photo ?

— Pas pu télécharger le *plug-in* hier soir, vais le faire.

— J'en ai besoin aujourd'hui.

— *No souci.*

Quel boulet. M'étonne pas que sa nana l'ait viré. J'hésite entre fuir son lever laborieux et rester pour lui mettre la pression. La toux grasse et les râles qui l'ébranlent me font opter pour la première solution.

J'ai la matinée devant moi et Zelda est peut-être rentrée. Une bonne surprise m'attend dans la cour de l'immeuble des WebSisters : Wilson Pickett vient vers moi en miaulant la Traviata. On a plein de papouilles en retard, ce qui prend un moment. Zelda apparaît sur le pas de la porte. J'ai un choc. L'espace d'une seconde, je l'ai prise pour Natacha. Elles ont souvent joué de cette ressemblance, jetant le trouble parmi de nombreux soupirants.

— Ah, c'est toi, s'écrie-t-elle. Je me disais aussi, en entendant Wilson Pickett.

On s'embrasse et elle m'invite à entrer.

Son séjour à Marseille a été agréable, hormis les éternels reproches de sa mère au sujet de Tom, son fils. Zelda a eu quelques démêlés avec la justice, une histoire de *coke*. Un jugement lui a retiré la garde de Tom, et comme le père est inconnu, c'est la grand-mère qui a hérité du bambin.

— Il grandit, c'est fou, dit-elle. Il entre au cours élémentaire en septembre. Et il prend l'accent de Marseille !

— Natacha est de retour, dis-je en caressant le chat.

— Je ne l'ai pas vue, mais je pense qu'elle est passée. Tu as l'air inquiet.

Mentir à quelqu'un qu'on ne connaît pas est une chose, mentir à une femme qu'on apprécie en est une autre. Mes tentatives de noyer le poisson n'échappent pas à Zelda qui n'insiste pas. Elle me raconte les projets des WebSisters et remet un vieux désir sur le tapis : elle voudrait que je vienne jouer quelques morceaux avec elles sur scène.

— Pourquoi pas, un de ces jours, dis-je l'esprit ailleurs.

Un appel de Mme Orazini nous interrompt. Elle demande à me voir, dans la matinée si possible.

Zelda m'embrasse et me pousse vers la sortie :

— Allez, Nestor Burma, au boulot. Une riche veuve, au moins ?

— Pas loin.

Je retrouve Mme Orazini au même endroit que lors de notre première rencontre. Je vois immédiatement qu'elle est passée de l'abattement à l'action. Les gestes sont précis et le ton autoritaire :

— En l'absence d'avancée de votre part, j'ai pris des initiatives.

D'un geste bref, elle évacue mes éventuelles tentatives d'explication.

— Cela ne remet pas notre arrangement en cause. Il s'agit simplement d'une redistribution des tâches. J'ai écrit le scénario et vous allez y jouer votre rôle.

Mais où est donc passée cette émouvante tristesse ? Dans la famille Orazini, je demande la femme de tête. À bien la regarder, c'est vrai que ça cadre mieux. Elle m'expose comment ça va se passer :

— J'ai enquêté de mon côté et je connais maintenant une des maîtresses de mon mari. J'ai certains détails concernant leurs entrevues.

Ce dernier mot vient de buter sur le son d'une bouche particulièrement sèche. Elle boit de l'eau et reprend :

— Une rencontre doit avoir lieu demain. Je veux que vous y assistiez.

Le ton n'appelle aucun commentaire. Je me tais et la laisse continuer :

— En coulisse, évidemment. Vous les photographierez et j'aurai ce qu'il me faut.

Penaud, j'acquiesce. Elle est en train de m'apprendre ce qui est censé être mon métier. À sa place, j'aurai déjà viré l'incapable qui n'a pas été foutu de lui apporter la moindre preuve en une semaine. J'ai du mal à comprendre son indulgence à mon égard. Ça réveille une démangeaison dont je ne connais toujours pas l'origine, cette fulgurance qui m'a traversé hier à son sujet. Je la fixe bêtement, espérant déceler un indice.

— Je vous donnerai très bientôt les détails du rendez-vous, dit-elle. Soyez prêt.

Aussi simple que ça. Je devrais lui demander de venir remplacer Georges pendant sa convalescence, on ferait des affaires du tonnerre.

Elle prend congé et me laisse là avec mes interrogations. De deux choses l'une, soit j'ai le chic pour m'entourer de femmes dont la spécialité est la volte-face, soit je ne sais pas me mettre à la bonne place pour les voir en entier. Une Natacha douce, légère et fantasque qui fraye subitement avec une immonde crapule et de surcroît, mon ennemi personnel. Une brunette sexy qui se métamorphose en redoutable lanceuse de couteau. Et maintenant une faible femme triste et bafouée qui devient une Mme Thatcher. J'espère que ma concierge ne va pas se métamorphoser en Catherine de Médicis.

J'en suis là de mes méditations quand je constate que l'heure du Serpent a sonné. Le musée Chagall est à deux pas, j'ai juste le temps. Le jardin du musée est planté d'oliviers. Eriksen m'attend sous l'un d'eux. Pas de jeu de piste cette fois-ci, je me demande pourquoi.

— Vous avez un rendez-vous à 14 heures, dit-il sans préambule.

Il me tend un plan sur lequel figure une adresse.

— Apprenez ça par cœur et détruisez le plan. On vous y donnera tout ce qu'il vous faut : matériel vidéo, armes, détails et planning. Et une voiture, vos véhicules sont trop voyants. À 21 heures, vous serez à San Fortunato, près de Rimini. Angelo, votre contact, vous attendra.

En une heure à peine, c'est la deuxième fois qu'on me dit ce que j'ai à faire sans me demander mon avis. Ça commence à me brouter le steak. Alors pour la forme, je proteste :

— Ah oui, mais ce soir j'ai de la famille à la maison. Demain ?

Sans que je ne voie aucun déplacement du bras, la main droite d'Eriksen m'enserme subitement la nuque. Ça fait atrocement mal. La pression s'accroît et la douleur suit un tracé descendant le long de la colonne vertébrale. Ce salaud me sourit amicalement, comme le ferait un ami qui a un geste fraternel. Il serre encore un peu et dit :

— Je vous verrai après-demain à midi au Musée de Paléontologie Humaine de Terra Amata.

Il me lâche et s'en va nonchalamment.

J'essaie de bouger, mais je suis comme paralysé. La panique commence à monter quand mes membres répondent enfin. Je me palpe et effectue quelques mouvements des épaules et des hanches sous les yeux amusés de visiteurs qui doivent me prendre pour un *breakdancer*. Pute borgne, quelle décharge. Interpol sait former ses soldats. Le plus

impressionnant a été la fulgurance du geste, je ne l'ai tout simplement pas vu. Eriksen le Cobra.

Je me mets en route d'une démarche mal assurée, espérant qu'il n'a rien amoché. Un souvenir d'enfance vient m'envahir. Un gros costaud d'une bêtise crasse semait la terreur à l'école. Il m'a demandé un jour d'aller piquer une liasse de copies dans la salles des maîtres. Je lui ai répondu une connerie du genre : « Pourquoi, t'as plus de PQ chez toi ? » Le châtiment n'a pas tardé. Une semaine de vacances forcées. À l'époque déjà, je faisais passer l'art de la réplique avant l'instinct de conservation. J'étais persuadé que ça plaisait aux filles. Bernique, à mon retour de convalescence, le gros costaud sortait avec la mignonne que je baratinais depuis des semaines.

Revenons aux serpents. Je ne sais pas dans quel panier je vais me fourrer, c'est complètement dingue. Eriksen est censé faire partie des *good guys*. Après son subtil toucher sur ma nuque, j'imagine très bien de quoi sont capable les *bad guys*. Le plus difficile sera sans doute de garder ma langue dans ma poche.

Il est 12 heures 30. Je vais relancer Fred avant d'aller m'équiper pour *Eyes wide shut*, à moins que ce ne soit pour *Salò ou les 120 journées de Sodome*. Fred décroche au bout du troisième appel. Derrière lui j'entends du reggae à fond les ballons.

— La photo est terminée, Fred ?

— Photo ?

— Putain, Fred, c'est DelMonte ! Si elle n'est pas finie aujourd'hui, je te fous dehors, t'as pigé ?

— Cool, *man*.

Cool, *man*. Je vais lui arracher la barbe, la rouler en pétard et lui faire fumer jusqu'à suffocation. Je n'aurai pas le temps de récupérer l'image aujourd'hui, il y a cinq heures de route pour Rimini. Si elle n'est pas prête à mon retour, je l'utilise telle quelle et je mets Fred dehors, *manu militari*.

Je lis l'adresse du premier rendez-vous. C'est à une dizaine de minutes, près de La Trinité. J'ai le temps d'avaler un sandwich.

Le bus me dépose devant la gare. Je traverse le Paillon pour accéder au chemin qui mène à l'entreprise de peinture en bâtiment Bassini Frères. Un type râblé et antipathique me mène à une pièce située tout au fond de l'immense hangar. Là, je suis pris en charge par un grand mec à peine

plus accueillant qui me demande de lui remettre ma carte d'identité pour que son collègue puisse repiquer la photo. Il me détaille la liste de mes nouveaux joujoux. Une caméra HD de qualité avec ses accessoires, un plan du site à Rimini, un mobile bloqué qui ne permet que la réception et un Sig Sauer 9 mm avec chargeur de quinze cartouches, une arme de guerre. Le mec m'explique le maniement de mes jolis cadeaux et me laisse me familiariser avec.

Une demi-heure plus tard, le râblé est de retour avec mes nouveaux papiers. Je m'appelle Michel Vauthier, caméraman indépendant. Ils m'ont un peu rajeuni, les flatteurs. On me donne les papiers et les clés d'une Alfa Mito presque neuve qui m'attend sur le parking.

— Une mytho ? dis-je au grand mec.

— Un problème ?

C'est le moment d'une réplique, je le sens :

— Tout aventurier est né d'un mythomane.

Je ne m'attends pas à ce que le mec me demande si c'est de moi, alors j'enchaîne :

— André Malraux. Vous êtes trop prosaïque pour connaître.

Le regard vide, il pointe un cercle rouge sur la carte :

— Le lieu du rendez-vous avec Angelo. À 21 heures.

— Et ma carte d'identité, la vraie ?

— Au retour, demain matin.

— Je mange du fromage sur croissant au petit déjeuner, dis-je en m'installant au volant de l'Alfa.

Le Sig Sauer atterrit dans la boîte à gants. Je préfère garder le Glock sur moi, non qu'il soit devenu mon arme de prédilection, mais il a fini par épouser la forme de mon creux de reins.

Je vérifie la présence du lance-pierre dans mon sac et je rejoins l'autoroute. Comme toujours lors de longs trajets en voiture, j'évoque des scènes de poursuites au cinéma, *Bullit*, *Duel*, *French Connection* et bien sûr, *Mad Max*.



an Fortunato est un bled au sud de Rimini. Le dénommé Angelo m'attend devant l'église. Il me demande de le suivre. Sa Fiat file devant moi à travers la cambrousse.

Après dix minutes de routes de plus en plus étroites, on arrive à une villa où il me donne les dernières informations nécessaires. Il me présentera à un des gardes du corps qui m'indiquera où et à quel moment je dois tourner les images. Je n'aurai plus qu'à remballer quand on me le dira. Ils garderont les cassettes et me feront signe ultérieurement pour le montage.

Angelo est un peu plus cordial que les frères Bassini, mais je ne pense pas m'en faire un ami pour autant. On sent qu'il peut tuer de sang froid.

— Et surtout, quand tu seras là-bas, ferme ta gueule, me dit-il en posant deux bières sur la table.

Je n'aime pas la bière mais un geste diplomatique me paraît requis. En cas de pépin, Angelo est mon seul allié. Quoique. À voir ce regard noir, je me dis qu'il n'est l'allié de personne. Il a des chefs et des ordres, mais sûrement pas d'états d'âme.

— Tu as faim ? me demande-t-il.

Je décline. Angelo devine mes interrogations :

— Tu vas filmer du *soft*. Enfin, *soft* pour eux. C'est comme une mise à l'essai. Si ça se passe bien, tu avanceras dans les différents cercles.

Je songe aux neuf cercles concentriques de l'Enfer de Dante.

— On y va, dit Angelo.

J'aurais pourtant préféré rester là à me refaire toute la Divine

Comédie, même à la bière.

La nuit commence à tomber. Je suis la Fiat jusqu'à un carrefour où nous attend une Buick noire. Je pense instantanément à *La mort aux trousses* de Hitchcock et à sa description de la scène du rendez-vous de Cary Grant avec l'agent Kaplan, en rase campagne : « *Have a look at the black limousine...* ». Je scrute le ciel en m'attendant à voir apparaître un petit avion avec des hommes armés de mitraillettes.

Reviens sur terre, DelMonte, c'est pas un film. Angelo me salue d'un geste et fait demi-tour. Je suis la Buick sur environ deux kilomètres. Après avoir traversé un immense parc, on arrive à un parking en terre battue.

Un géant sort de la Buick et vient vers moi.

— Je suis Roga, dit-il en ouvrant la portière de l'Alfa.

— Vauthier, dis-je en lui tendant la main qu'il écrase virilement.

On prend un chemin qui nous mène à une immense maison de maître. Dans l'aile droite se trouve ce qui devait être les anciennes cuisines. Roga me demande de poser mes affaires pour procéder à une fouille. Il met de côté tout ce qui ne me sera pas utile, ce qui veut dire tout ce qui pourrait faire mal. Je pensais pourtant que c'était le but du jeu, ici. Il vérifie la caméra sous toutes les coutures, comme si j'avais pu la transformer en lance-flammes. Il paraît satisfait :

— Tu attends là. Sois prêt, je viendrai te chercher.

Ouais. Te presse pas surtout. Il disparaît. Je regrette déjà mon lance-pierre qui a fait ses preuves contre les géants. Puis c'est l'attente, environ une heure.

Contrairement à ce que je redoutais, je suis calme. J'imagine être dans un film, ça doit être ce qui me sauve. Tout à coup Roga est là. Un geste bref m'intime de le suivre. Il m'emmène dans une petite pièce borgne. La caméra est sur pied, face à une ouverture rectangulaire pratiquée dans un mur. En la montrant du doigt, Roga dit :

— Règle.

Je prends une profonde inspiration en regardant l'écran sur le côté de la caméra. Je suis soulagé de voir que pour le moment, ce sont des domestiques qui vont et viennent dans la pièce à côté. Les derniers préparatifs avant la danse macabre. J'effectue les réglages d'usage et constate que l'ouverture dans le mur est assez large pour balayer toute la

pièce.

Derrière moi, la voix de Roga ordonne :

— Tu filmes quand je te dis. Plan large. Et après tu zoomes quand je te dis.

On a vu plus compliqué, comme indications de réalisateur. La pièce à côté se vide et Roga s'assied sur une chaise, face au moniteur, dans un coin derrière moi. À ce moment précis, si ma mère n'était pas déjà six pieds sous terre, je la vendrais pour un whisky. Même pour un J&B.

Je n'ai pas le temps d'aller plus loin dans la baisse de mes prétentions, Roga donne le top :

— Filme. Plan large.

Ça tourne. Je colle mon œil au viseur. Un personnage élancé vient se placer au milieu de la pièce. Impossible de dire si c'est un homme ou une femme. Il est habillé d'une grande robe rouge qui le couvre de la tête aux pieds. Une capuche et un masque garni d'une voilette empêchent de voir le moindre détail du visage. Une sorte de canne à pommeau dans la main droite, le personnage lève la main gauche comme pour annoncer un début de cérémonie.

Entrent alors des jeunes femmes qui ne portent que des chaussures à talons hauts et une fine chaînette autour de la taille. Au nombre de dix, elles viennent former un cercle autour de celui ou celle que je viens de surnommer Master. Le cercle reste ouvert du côté de la caméra. Je commence à transpirer. Ces filles sont absolument sublimes, plus belles les unes que les autres.

Un horrible petit bonhomme fait son entrée. Il porte des vêtements noirs et amples et ressemble à Peter Lorre dans *M le Maudit*. Suivi par ce qui semble être un domestique ou un accessoiriste qui lui tend des chapeaux, Peter Lorre coiffe certaines filles qui se mettent à genoux. Cinq sur les dix. Les chapeaux sont tous différents, ça va du *schtreimel* des juifs hassidiques au chapeau de bourgeoises françaises du XIXe siècle.

Puis un petit groupe de personnes masquées et vêtues d'une cape noire vient se placer au fond de la pièce. Le public.

Plus rien ne bouge pendant un moment.

Peter Lorre se met en mouvement et se jette aux pieds d'une des filles restées debout. Il lui lèche les pieds. Je mets un moment à comprendre

que la fille a pissé. Ses jambes luisent d'urine, et le nabot continue de lécher.

Master désigne une autre fille debout qui écarte légèrement les jambes. Peter Lorre se jette là, allongé sur le dos, et ouvre grand la bouche. Putain, un whisky par pitié. L'accessoiriste tend une cravache à l'assoiffé qui, comme de bien entendu, punit les pisseuses. Le cuir claque sur leurs fesses de rêve.

Je ne sais pas qui a écrit le scénario, mais il n'ira pas à Cannes cette année.

Le nabot vient à côté de Master. Il est de profil par rapport à moi.

— Gros plan sur la queue, dit Roga.

Effectivement, Peter Lorre bande comme un taureau. Son sexe tend la toile noire du pantalon. Master brandit sa canne et frappe la queue du nabot, une bonne dizaine de fois. Le public psalmodie un truc incompréhensible alors que le supplicié rit ou pleure, on ne sait pas très bien.

Roga continue de me diriger avec inventivité :

— Plan large, maintenant.

Une des filles à chapeau vient caresser la tête de Peter Lorre qui est maintenant couché au sol. Elle lui dénude le torse. Master extrait une longue lame de sa canne qu'il pointe vers le ventre du nabot. Soupir d'aise du nabot. Une autre fille à chapeau est venue s'asseoir à côté de lui.

— Plan moyen sur le mec au sol avec les filles à côté.

La lame taillade en dessinant des courbes. Au fur et à mesure, une des filles lèche le sang. On devine que le mouvement de la lame forme des lettres. C'est long. Les filles doivent littéralement boire le flot ininterrompu de sang pour que Master puisse voir ce qu'il grave dans la chair du supplicié. Le mot prend forme : *porc*. Le réalisateur de *Millénium* n'a plus qu'à leur intenter un procès pour plagiat. Les bouches des filles sont maculées, je devine la suite. Bingo, elles se roulent une pelle. Les autres, avec ou sans chapeau, viennent les rejoindre pour former un amas de chair au pied de Master. Elles se caressent.

Peter Lorre disparaît sous les corps emmêlés. Master baisse la tête et regarde ses créatures en leur caressant délicatement la tête. D'un ample mouvement de la lame, il signifie la fin de la cérémonie. Le public applaudit.

— Plan américain sur le personnage central.

Roga a fait l'IDHEC, pas moins. La profondeur de champ est suffisante pour distinguer quelques spectateurs derrière Master. J'ai un choc en croyant voir Orazini. Puis je me souviens de la description que Natacha m'a faite d'Aamon, même corpulence, mêmes gestes. Et un masque de loup. C'est lui. Les applaudissements prennent fin.

— Coupe.

Sacré Roga, un vrai plaisir de travailler avec ce mec. Il me conduit aux anciennes cuisines et me demande d'attendre. « Du *soft* », a dit Angelo. « Du *soft*, pour eux, » a-t-il ajouté. La version *hard* se fera sans moi, j'en fais le serment.

Je m'allume une clope et me mets à la recherche d'un truc à boire. Roga est de retour avec mes affaires. J'attrape nerveusement mon sac qui contient, entre autres, ma fiole de whisky. Roga ne fait aucun commentaire, me remet la caméra délestée de la cassette et me raccompagne au parking. Fin de la collaboration.

Je reste un moment appuyé contre l'Alfa. Le fonctionnement du cerveau est étrange. J'ai vu ce que j'ai vu, mais grâce à un processus qui m'échappe, ça s'archive sans passer par la case émotion. Il y a fort à parier qu'il n'en aurait pas été de même si les filles avaient dégusté. Les coups de fouet n'étaient pas trop méchants. Ah ouais, DelMonte ? Tu le mets où, le seuil de la méchanceté ? Quand ça commence à saigner ? Et plus précisément quand une fille saigne ? Parce qu'un nabot qui ressemble à Peter Lorre, hein. Et puis il aime ça, je l'ai vu.

Je m'ébroue pour quitter ces zones troubles, je n'ai plus rien à faire ici.

Au moment de m'enfoncer au ralenti dans le parc qui entoure la maison, je vois un truc briller entre les arbres, comme un reflet. Tiens, tiens, on espionne ?

Je roule jusqu'à la sortie du parc et me gare en lisière, hors de vue du chemin. Je ne sais pas ce qui me prend de jouer les Sioux, mais me voilà en train de revenir en arrière à pied, m'enfonçant dans les feuillages. Je suis quelque part entre une scène de film, comme c'est étonnant, et la reproduction d'un jeu d'enfant. Complètement inconscient. Faudra quand même que je me penche un jour sur ma façon de fonctionner, au moins pour comprendre, à défaut de changer.

Un bruissement devant moi, à environ quinze mètres. Je m'approche encore un peu. Un mec avec un sac à dos et un dispositif de visée à

infrarouges fixé sur la tête. On est assez loin de la maison, mais un coup de feu déclencherait une charge de nervis. Je serre mon lance-pierre dans la main.

L'espion à l'air d'être sur le départ. Il se lève, ajuste son sac et vient dans ma direction. Je rejoue la scène du buisson avec lance-pierre tendu à l'extrême. Le mec bifurque sur la droite et s'éloigne en silence. J'attends un peu et le suit. Gamin, j'étais toujours sioux, jamais visage pâle. On arrive en bordure du parc, pas loin de ma voiture. L'espion a planqué la sienne sous des feuillages qu'il écarte en surveillant les alentours.

Une fois que sa voiture est prête à démarrer, il s'installe au volant et baisse les vitres. Je ne vois pas son visage, il est de trois-quart dos, mais j'entends des bribes de ce qu'il murmure dans un téléphone :

— Une partie... pas ce soir... non... pas vu. D'accord.... Hovanavor... quitté l'hôpital. Oui... À demain.

Un accent très proche de celui d'Eriksen, les intonations anglosaxonnes en moins.

L'espion scrute encore un peu les environs et démarre.

Je patiente un peu et fais de même. Une fois sur l'autoroute, je me concentre sur ce que j'ai entendu. Les interprétations se bousculent pour la première partie, le mec s'attendait sans doute à voir là quelqu'un qui n'est pas venu. C'est maigre. La deuxième partie est plus fournie, quelqu'un a quitté un hôpital, et il y a ce mot, ou ce nom : *hovanavor*. Ça ne m'évoque rien. Pour éviter de repenser à ce que j'ai fait ce soir, je cherche les anagrammes.



e suis arrivé à La Trinité à 5 heures du matin. Bassini le grand a récupéré son matériel, moi ma carte d'identité. Ni croissants, ni fromage. Pour couronner le tout, trop tôt pour attraper un bus.

Après une heure de marche et la fin du parcours avec un jeune mec encore bourré qui m'a pris en stop, j'ai retrouvé mes pénates. Trop cuit pour allumer le portable de Fred qui ronflait comme un cosaque. Je n'ai pas tardé à faire de même.

Dès le réveil, je secoue cet abruti qui pue l'herbe et la bière et le pousse vers la douche.

J'ouvre les fenêtres en grand, pose une tasse de café bien noir à côté du portable et ordonne à mon rasta de finir le boulot.

— Dur, *man*, grince-t-il.

Je lui ferais bien le coup de l'étau à la nuque, faudra qu'Eriksen m'apprenne. Le *plug-in* manquant est téléchargé en trente secondes et Fred s'attèle enfin à sa tâche. Je reste à côté de lui jusqu'à la fin de l'opération.

L'imprimante crache un tirage, absolument bluffant. Exactement ce qu'il me fallait. On voit Georges qui complote avec un Orazini aux anges. Fred me concocte également une version traitée comme si la photo avait été prise avec un mobile. Je la charge sur la carte mémoire du mien qui se met aussitôt à sonner.

C'est Pétin :

— Je t'attends en bas de chez toi, arrive.

— Le temps de prendre un café.

— Tout de suite.

Je fourre la photo sous enveloppe dans mon sac et descends.

— Les mecs qui ont fouillé chez toi et tabassé ton patron cherchent quelque chose, dit-il sans préambule. Tu n'as pas une idée ?

— Le Faucon maltais ? Une mallette d'uranium ?

— Te fous pas de ma gueule, je ne suis pas d'humeur.

— Sérieux, chef. Si je le savais, vous seriez le premier informé.

— Ça m'étonnerait. Je sais que tu roules pour toi. Qu'est-ce que tu fous avec Mme Orazini ?

— C'est une cliente. Infidélité du mari. Pourquoi ça vous intéresse ?

— Tout m'intéresse. Tu en es où ?

— J'aurai bientôt un flag, avec la maîtresse.

— Bien. Si Orazini fait un truc louche, tu me préviens.

— D'accord.

Je réfléchis un moment. Il vient de me lâcher une info. Les flics enquêtent sur Orazini, mais ne peuvent pas aller trop loin, vu les amitiés politiques du bonhomme.

Je joue la collaboration :

— Je suppose que vous êtes au courant des petites sauteries avec cuir et fouet.

— Oui. Je te déconseille d'aller par là.

Je repense à mon Cyclope. Si ça se trouve, la police a la liste exacte des disciples de l'Eglise des Adventistes du Septième Fouet, mais les mains liées par l'influence des personnalités. *Same old story*. Alors on laisse faire un petit privé sans importance, et on voit ce qui se passe.

Pétin soupire et me vire de sa voiture. Je vais prendre la Bonneville à mon garage. En remettant l'huile à niveau, je constate que mes outils ont été déplacés. Il y a eu de la visite. Rien ne manque. J'installerai une alarme, un de ces jours.

En jetant un coup d'œil à la photo, je réfléchis à la manière de balancer ce skud aux Bronski. Ces mecs-là ne doivent pas figurer dans l'annuaire. À ma connaissance, ils fréquentent le Prince Club, ma rue et les abords de l'hôpital l'Archet.

Pour parer à toute éventualité, je décide d'emprunter à nouveau la Ducat', moins visible que la Bonneville qui est assez connue dans le coin. Persuadé que je suis en train de virer de bord, Paulo est enchanté.

La moto bondit en direction de l'hôpital l'Archet. Je repère la Volvo grise en arrivant. L'infirmière à laquelle j'ai laissé imaginer mes penchants sexuels est dans le hall. Elle me voit et esquisse une mimique entre amusement et inquiétude.

Je l'aborde avec mon sourire le plus amical :

— J'aimerais vous demander un petit service.

— Dites-moi.

— Vous voyez cet homme dans la rue ?

— Encore !

— S'il vous plaît, vous avez l'air si gentille. Je vous en serai éternellement reconnaissant.

À son sourire, je vois que c'est gagné. À coup sûr, elle a papoté avec les copines et elles sont tombées d'accord sur le fait que les homos sont tout compte fait assez mignons.

— Rien d'inconvenant, j'espère, dit-elle malicieusement.

— Au contraire, très romantique. Je voudrais que vous attiriez son attention loin de sa voiture, la Volvo grise, le temps que j'y glisse un petit cadeau.

— Bon. Pour cette fois-ci. Mais vous me raconterez, hein.

Coquine, va. L'infirmière sort par la gauche et fait signe au Bronski qui vient la rejoindre. J'ai juste le temps de sortir du côté droit sans qu'il puisse me voir.

Arrivé à la Volvo, je jette un coup d'œil à ma complice qui occupe le Bronski, et hop, l'enveloppe avec la photo atterrit sur le siège passager. J'enfourche la Ducat' et vais me garer un peu plus loin. La suite ne tarde pas. Le Bronski sort, traîne un peu autour de sa voiture, palpe ses poches et ouvre la portière. Il tend la main et prend l'enveloppe.

Je mets le contact. Je me demande si l'infirmière observe la scène. Le Bronski manque se faire écraser en se précipitant du côté conducteur. Il démarre en trombe et je lui colle au train. Une filature avec une machine comme la Ducat' est assez facile. Je peux garder une bonne distance de sécurité et me rapprocher très vite, si nécessaire. La Volvo prend la

direction de l'ouest de la ville. Arrivée à Saint-Isidore, elle ralentit dans une zone d'hôtels située entre le Var et l'autoroute. Un peu plus loin se trouve un vieil hôtel désaffecté. Le Bronski se gare et fonce à l'intérieur. L'endroit est à découvert, je ne peux pas m'arrêter.

La nervosité de la moto donne de la vitesse à mes réflexions. Connaître leur repaire est utile, mais rester là à les surveiller est idiot. Ils ne vont pas forcément agir tout de suite, ça peut prendre du temps. C'est Orazini qu'il faut ne pas lâcher. Je contourne la zone et monte sur l'autoroute à plein gaz. Au bout de quelques kilomètres, un flash. Ben oui, à 170 km à l'heure, ça réagit forcément, ces pièges à cons qui bordent les routes.

Je quitte la Provençale et me gare après le péage. J'appelle fébrilement Valérie pour lui demander si Orazini est à FITV en ce moment-même. On est samedi, me dit-elle. Elle me chambre un peu au sujet de mes nouvelles fréquentations à moto jaune et me raconte qu'Eva a pété les plombs et passé un savon à Orazini qui s'est empressé de la virer. Intéressant. Je vais avoir besoin d'une partenaire, une guerrière, de préférence. Eva maîtrise le lancer de couteau et l'invective, et surtout, elle a un moteur de premier choix : la haine.

Je l'appelle et lui donne rendez-vous à la Coupole, il faut faire vite. Une demi-heure plus tard, elle entre dans la brasserie comme une furie. Elle est gonflée à bloc et prête à tout. Ça tombe bien. Je n'ai pas le temps de mesurer ce que je peux lui lâcher et ce qu'il vaut mieux taire, elle me bombarde de questions et obtient pas mal de réponses. L'image d'Orazini en salaud est l'argument qui porte le plus. Alors je lui raconte ce qui est arrivé à Claudia et lui confie ma motivation première, la vengeance. À laquelle vient s'ajouter l'intérêt du salaud pour ma copine Natacha. En passant sous silence la photo truquée, je lui explique qu'Orazini trempe dans des affaires plus graves que quelques soirées déviantes.

Elle hausse un sourcil et me presse de continuer.

— Une bande d'affreux ne va pas tarder à lui tomber dessus et ça risque de faire mal, lui dis-je.

— Vraiment mal ?

Je décris l'état dans lequel les malfrats ont mis mon patron. Elle apprécie les détails et approuve d'un air satisfait, comme si j'étais en train de lui expliquer les performances de sa nouvelle machine à laver. Je n'aimerais pas qu'elle soit mon ennemie. Je continue :

— Les affreux cherchent quelque chose. J'ai besoin de savoir quoi. Depuis le tabassage de mon patron, j'en fais une affaire personnelle. Quand les Bronski - c'est comme ça que je les appelle – vont se ruer sur Orazini, je veux être là.

— Moi aussi.

— Ça peut être dangereux.

Elle se met à jouer avec le couteau du couvert.

Je lui retourne son sourire :

— Où as-tu appris à manier les couteaux ?

— Ma famille vient du cirque. Mon grand-père a travaillé toute sa vie au *Circo Nazionale Togni*. Il m'a appris beaucoup de choses.

Je lui parle de mon lance-pierre. On fait la paire. Je lui demande si elle se sent capable de filer Orazini sans lui tomber dessus pour lui arracher les yeux.

Sa réponse est claire :

— Si tes Bronski sont bien les artistes que tu décris, oui, je peux attendre pour prendre une place en première loge.

— Bien. Je m'occupe d'eux et on reste en contact étroit, ça peut arriver à tout moment.

Elle m'embrasse et repart sur sa Suzuki.

J'ai ma partenaire. Eva Lupinelli, qui l'eût cru. Les ragots de mes potes sur elle sont loin de la vérité. Cette façon hâtive de cataloguer les gens, surtout quand il s'agit d'histoires de cul, est quand même un peu courte. Je réalise que je leur en veux. Passons. Comme un bon petit soldat, je vais me préparer à la suite. Plein d'essence, équipement commando avec whisky et lance-pierre, courage avec un soupçon d'inconséquence.

Je reprends la route de Saint-Isidore. Un petit hôtel pour voyageurs de commerce désargentés donne sur l'ancien parking de l'hôtel désaffecté, sur lequel stationnent trois voitures, la Volvo et deux Merco.

Je demande une chambre au rez-de-chaussée et paie d'avance. La faction commence. Un Bronski sort de l'hôtel avec des gros sacs et en balance un dans chaque bagnole. Je prends quelques photos. Ça sent le départ. Je suis prêt à lever le camp. Mais plus rien ne bouge pendant presque quatre heures. J'en profite pour m'équiper du kit avec oreillettes qui permet de téléphoner en conduisant la moto. Le mobile sonne en

affichant un numéro inconnu. Je reconnais tout de suite la voix :

— C'est Marie, votre infirmière entremetteuse. Vous m'aviez laissé votre numéro, au sujet de M. Kassapian. Je me permets de vous appeler... Ne croyez pas que...

— Oui, je vous écoute, dis-je, impatient.

— Votre patron n'est plus là.

— On l'a transféré où ?

— Il est parti.

— Parti ? Comment ça, parti ? Il était incapable de marcher.

— Des amis à lui sont venus le chercher peu après votre venue. Il y avait une ambulance privée et des soignants. M. Kassapian a signé une décharge.

Quitté l'hôpital. *Hovanavor*. Je la presse de questions et elle m'explique que tout s'est passé normalement. Georges paraissait en confiance et même satisfait que ces gens-là le prennent en charge. On ne sait évidemment pas où ils sont allés. Des amis. *Hovanavor*. Georges n'a pas d'amis ici, où alors il les a bien cachés. Qu'est-ce que c'est que ce boxon ? Mme Galluzzio a fricoté un temps avec Georges. Peut-être lui connaît-elle des relations.

Je raccroche, appelle ma concierge et l'interroge au sujet d'éventuelles connaissances de Georges dans la région. Elle ne sait rien. À Nice, me dit-elle, Georges était seul au monde. Un effort de réflexion fait battre mes tempes. Les Bronski relâche la surveillance de Georges, et il s'éclipse aussitôt. Qu'est-ce que ça veut dire ? S'il est parti de son plein gré avec des gens qui lui veulent du bien, ça veut dire qu'il était au courant de la surveillance et du danger qu'il encourait. Auquel cas, est-il bien en possession de ce que cherchent ses tourmenteurs ? Et s'il a été emmené contre son gré, ça signifie qu'il y a une autre force en présence qui a profité de ce que la voie était libre.

Le mystère s'épaissit, j'en ai mal à la tête. Subitement, tout se passe exactement comme dans un film, la rapidité des événements m'empêche d'en chercher le titre.

Les Bronski sortent de l'hôtel désaffecté et se dirigent vers les voitures. De longs étuis noirs viennent rejoindre les sacs dans les coffres. À mon avis, ils ne s'agit pas de guitares électriques. Une des Merco prend la tête du cortège.

J'attends qu'ils soient hors de ma vue pour sortir de la chambre par la fenêtre et enfourcher la Ducat'. Ça roule bien sur la Provençale, je peux garder mes distances.

J'appelle Eva :

— Ça bouge. Je suis sur l'autoroute, collé au cul des méchants. Il se dirige vers le centre. Et toi ?

— Pas loin d'Orazini. Il est sur la terrasse du Prince Club, avec une très jolie rousse.

Natacha. Merde. Si les Bronski attaquent maintenant, ça craint pour elle.

— Tu tiens le coup, Eva ?

— Ça va.

— OK, à plus tard.

Je coupe la communication. Le mobile a bipé pendant la conversation. Je le saisis de la main gauche et constate que Mme Orazini a essayé de m'appeler. La rencontre de son mari avec Natacha dont elle a eu vent a lieu en ce moment même. Il risque d'y avoir pas mal de monde sur la photo, aujourd'hui. Et la scène ne sera peut-être pas tout à fait celle d'un simple flagrant délit de liaison extra-conjugale.

Après avoir quitté l'autoroute, les Bronski prennent la direction de Cimiez. Je comprends où ils vont et je me permets de changer de direction, contournant l'ensemble de villas dans lequel ils s'avancent. En remontant à faible allure la rue où habite Orazini, j'aperçois les Bronski de loin, ils sonnent chez lui. Je mets le pied à terre.

Quelques minutes plus tard, la Volvo et une des Merco font demi-tour. La troisième bagnole reste sur place. J'hésite. Je sais où est Orazini, les Bronski ne le savent pas. Mais si ceux qui viennent de partir le trouvent avant que je ne rejoigne Eva, Natacha est en danger.

Une intuition me fait attendre et je suis récompensé deux minutes plus tard. La Touareg rouge des Orazini apparaît dans mon rétro, madame est au volant. Je la laisse me dépasser, elle va se garer devant sa maison. Le Bronski en faction l'interpelle au moment où elle va rentrer chez elle. Je devine qu'il lui demande où est son mari, en prétextant une quelconque urgence. L'échange dure environ une minute, puis Mme Orazini ouvre la grille de son jardin et le Bronski prend son téléphone. Rappel des troupes.

Je démarre sur les chapeaux de roue. Avec la circulation d'un samedi en début de soirée, je peux être au Prince Club bien avant lui, mais peut-être pas avant les deux autres.

Appel à Eva :

— Où es-tu exactement ?

— Garée devant le Sporting. Un poste d'observation parfait. Une Golf bleue.

— Parfait, j'arrive.

Remontée de files de voitures sur la voie de gauche, passage sur trottoir, slaloms risqués, cinq minutes montre en main. Je déboule devant le Prince Club. Un coup d'œil rapide m'apprend qu'Orazini est en plein numéro de charme. Natacha a suivi la Ducat' des yeux. Elle connaît le blouson que je porte. Je vais garer la moto plus loin et rejoins Eva qui fait des efforts pour ne pas laisser éclater son excitation. On observe la scène en silence, à l'abri dans la Golf dont les vitres sont teintées. À cette heure-ci, ça grouille de monde. Au bout d'un moment, Natacha quitte la table pour aller aux toilettes.

À partir de là, tout s'enchaîne très vite. Une Merco blanche s'arrête en double file, moteur allumé. Bronski 1 et 2 vont droit sur Orazini et le prennent par les bras. Il se débat. Le serveur qui tente d'intervenir est assommé d'un coup de crosse sur la bouche. La vue du flingue et du sang panique les autres clients qui se mettent à hurler et à courir dans tous les sens, renversant tables et chaises. Un deuxième serveur sort du bar avec un nerf de bœuf. Bronski 1 lui tire un pruneau dans le genou pendant que Bronski 2 maîtrise Orazini selon une technique dont je me souviens très bien, pour en avoir été la victime il y a peu : la main droite en étau sur la nuque. Les passants hurlent et zigzaguent comme des poulets terrifiés.

Alors que Bronski 1 est déjà au volant de la Merco, Bronski 2 a du mal à atteindre la voiture tout en maintenant Orazini. Les chaises jonchent le sol, ils trébuchent. C'est le moment que choisit Natacha pour sortir du bar.

Juste avant de me ruer hors de la Golf pour la protéger, je découvre Bronski 3 légèrement à l'écart qui regarde dans une autre direction, opposée à l'échauffourée. Il se tourne vers le Prince Club et fixe Natacha. Puis il a un bref mouvement d'acquiescement de la tête dans l'autre direction. Et il fond sur Natacha pour la ceinturer et la traîner jusqu'à la Merco. Ils s'y engouffrent en même temps que Bronski 2 et Orazini.

Démarrage en trombe. Eva fait hurler le moteur de la Golf. Elle évite de justesse un gamin en vélo et entame la poursuite.

Je regarde en direction de la mer, là où regardait Bronski 3. Entre les palmiers, mêlée aux promeneurs du samedi soir, se tient une longue silhouette aux cheveux décolorés.

DEUXIÈME PARTIE



Depuis combien de temps sommes-nous là ? Dix jours, quinze jours, plus, je ne sais pas.

L'absence de lumière du jour nous a fait perdre tout repère. Au début, j'étais seul, puis au bout d'un temps, Eva est venue. Nous sommes dans un état épouvantable, sales et mal nourris. Des plaques rougeâtres sont apparues sur ma peau. Je calme les démangeaisons en y appliquant ma salive. Eva dort mal, les paillasses à même le sol sont rêches et inconfortables. Quand elle gémit dans un sommeil agité, je lui caresse les cheveux pour la calmer. Je suis content qu'elle soit là, sa présence m'empêche de faire naufrage.

Dans la solitude des premiers jours, j'imaginais le pire. Eva pouvait très bien avoir été tuée, violée ou expédiée dans un réseau de prostitution. Je me rejouais inlassablement le film des trois jours qui ont précédé notre incarcération ici.

Lorsque nous nous sommes lancés à la poursuite des Bronski, l'excitation et l'aiguillon de la vengeance ont fait de nous des êtres dénués de raison. Nous avons éludé le doute et les questions pour foncer tête baissée. La poursuite se passait bien, trop bien. Nice, Gênes, Turin. Pas loin de Venise, nous avons pensé être repérés. Nous avons changé de voiture, celle d'Eva est restée sur le parking d'un loueur, au bord de l'autoroute. Pas un seul instant nous ne nous sommes demandés comment nous pouvions prendre le temps de changer de voiture ou d'acheter de la nourriture sans perdre la Mercedes.

La réalité est qu'ils nous attendaient. Pour nous amener ici. Ils étaient conscients d'être poursuivis depuis le début.

Après la côte croate et Dubrovnic, j'ai eu l'impression que nous étions

nous-mêmes suivis. Au Montenegro, je voyais des Bronski partout, devant, derrière et même dans la direction opposée. Eva me calmait en me racontant des histoires d'enfance.

Puis nous sommes arrivés en territoire albanais. Après avoir longé le lac Shkodër, la Mercedes a bifurqué vers les montagnes, à l'est. C'était au petit matin, Eva conduisait. Nous sommes arrivés à un col. Un panneau indiquait 1978 mètres d'altitude. Eva a ri, c'est son année de naissance.

Croyant un instant avoir perdu la Mercedes, nous avons ralenti. Surgie de nulle part, une camionnette s'est mise en travers de la route alors qu'un puissant *pick-up* empêchait la marche arrière. Tout est allé très vite. Les hommes étaient masqués et très bien organisés. Je n'ai même pas eu le temps de saisir mon arme.

On nous a précipités dans la camionnette et j'ai senti la piqûre d'une aiguille dans mon bras. Depuis, je n'ai rien vu d'autre que cette cave. La nourriture immonde est passée par une ouverture dans la porte, à une fréquence que j'estime à environ deux fois par jour.

Quand Eva est venue me rejoindre dans ce trou à rats, elle pleurait beaucoup. J'ai eu du mal à savoir si elle avait été violentée. Peu à peu, elle a repris le dessus et m'a appris qu'elle avait été séquestrée dans une cave identique à celle-ci. Pas d'interrogatoire, aucun contact avec qui que ce soit.

Nous tentons d'instaurer des rituels censés nous protéger de la folie. Une fois par jour, mais qu'est-ce qu'un jour ici, Eva pratique le *tai-chi* et je fais des pompes, des abdos ou des étirements. Nous laissons ensuite passer ce qui nous semble être une heure et nous jouons à activer notre mémoire, en nous posant mutuellement toutes sortes de questions sur l'histoire, la géographie ou n'importe quel sujet de culture générale. Il y a aussi le temps beaucoup plus long que nous passons à échafauder des interprétations plausibles quant à ce qui nous arrive.

Eva sait tout maintenant. Les grandes zones d'ombre qui nous empêchent de concevoir des liens entre les événements laissent tout de même apparaître un nom qui revient sans cesse : Eriksen. Ce que j'ai vu au moment de l'enlèvement ne laisse planer aucun doute. Eriksen est le lien entre Georges, Orazini, le réseau *Satyricon* et les Bronski. « Et toi », a ajouté Eva.

Je ne parviens pas à savoir si je suis une pièce réelle dans le jeu, ou simplement un témoin gênant. Je me demande parfois si Pétin est à ma recherche. Ça me rassurerait de savoir qu'il se démène pour moi. « Tu

rêves », a dit Eva. C'est vrai, je vois mal un simple inspecteur niçois faire près de deux mille kilomètres pour sauver un mec comme moi dans les montagnes albanaises.

Parler de Pétin nous a amenés à Interpol. « Foutaise », a encore craché Eva. Elle m'a convaincu. Si Eriksen est d'Interpol, moi je suis *yakusa*.

Penser à Georges est le plus troublant. Dans la liste des protagonistes, c'est le seul qui n'a pas un statut d'ordure. « Qui ne l'a pas d'emblée », a précisé Eva. J'ai rejeté ce commentaire. Même si je ne sais rien du fameux MacGuffin qui a visiblement été en sa possession, je ne l'imagine pas du côté des méchants. Je m'accroche à l'idée que tout comme moi, il a vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir. Et peut-être a-t-il essayé de tirer profit de la situation.

Nous fonctionnons souvent de cette manière. J'avance les hypothèses et Eva les commente, les complète ou les contre. Après le flots de larmes du début, elle est devenue très courageuse, plus que moi. Je sombre parfois dans un abattement qui menace de m'entraîner dans un grand trou noir. Alors Eva me raconte des histoires, son enfance en Italie, ses grands-parents, ses amours de fillettes et les chiens qui ont accompagné ses peines de cœur.

Nous avons beaucoup parlé de Natacha. Eva a essayé de me faire dire que je suis amoureux d'elle. Je ne lui ai pourtant rien caché du lien qui m'unit à Natacha, mais Eva n'en démordait pas. « Une femme voit ces choses-là » a-t-elle dit. Sans l'enlèvement de Natacha, je n'aurais peut-être pas suivi Orazini et les Bronski jusqu'ici. C'est bien pour elle que je suis là. Chaque fois que nos échanges se focalisaient sur elle, une angoisse terrible m'étreignait les heures suivantes. Où est-elle ? Est-elle en vie ? Pourquoi cet ordre d'Eriksen, au dernier moment, d'enlever également Natacha ? Pour éliminer un témoin gênant ? Pour me faire venir, moi ? Maintenant, Eva évite le sujet, elle me laisse la liberté d'en parler ou non.

Nous entendons parfois du bruit derrière la lourde porte en bois. Nous avons tenté de communiquer avec la personne qui glisse nos gamelles dans l'ouverture au ras du sol. En plusieurs langues. La réaction n'a pas tardé. À la deuxième tentative, la main qui est apparue dans l'ouverture n'a pas pris le seau qui contient notre merde. La sanction a porté ses fruits, nous ne posons plus de questions.

Parfois, nous nous endormons enlacés. C'est la première fois de ma vie qu'un contact physique très proche avec une femme ne m'évoque rien

de sexuel. Et plus étonnant encore, cet état de fait ne provoque même pas une de mes vannes débiles. Mon humour ne s'est pas envolé pour autant, disons qu'il est un peu anémié. Eva a du mal à le comprendre, mais c'est ce qui l'amuse. Elle sourit de ne pas trouver drôle ce qui l'est pour moi.

Nous nous demandons qui s'inquiète de notre disparition. Eva a peu d'amis en France et ne donne pas assez souvent de nouvelles en Italie pour qu'un silence prolongé inquiète qui que ce soit. Quant à moi, il y a bien sûr Mme Galluzzio et la bande du Chiquito. Un sentiment de malaise m'envahit quand je pense à ce qu'ils sont immanquablement en train de se dire. Eva et moi, disparus au même moment, sacré DelMonte. Qu'ils s'imaginent une aventure entre Eva et moi ne me gêne pas, mais la mauvaise image qu'ils ont d'elle ne manquera pas d'éveiller la malveillance. De la part d'amis, c'est douloureux. Je chasse ces pensées toxiques en pensant à mon vieux pote Sacha que je ne vois pas souvent. Si je laisse passer plus d'un an sans l'appeler, il s'inquiète. On ne doit pas en être loin.

Eva me rappelle que c'est l'heure de nos échanges d'hypothèses. Elle soulève un point important. L'effet de ma photo truquée a été rapide et spectaculaire. Ça veut dire que le scénario qui met en scène Georges complotant avec Orazini est complètement plausible aux yeux des Bronski et de leur chef. Qui, à n'en pas douter, est Eriksen. J'en suis convaincu maintenant. Si cette coalition avait été jugée invraisemblable ou simplement surprenante, il y aurait eu d'abord une enquête, des recherches, des filatures. C'est dingue de constater qu'une idée née de l'imagination fertile de trois amis qui s'amusent à écrire des scénarios puisse être aussi proche d'une réalité probable. Georges et Orazini jouent donc bien la même partie qu'Eriksen.

Nous n'arrivons pas plus loin. Nos regards se croisent, puis se fixent. J'ai souvent été agité par des pulsions de mort que je parvenais à dominer grâce à l'humour. En ce moment même, nos regards immobiles réveillent une de mes pensées noires favorites : la représentation de la dernière minute de vie, alors que l'avion est en train de plonger à la verticale vers l'océan. Ce dernier moment où, plutôt que de hurler ma peur, je choisis de plonger mon regard dans celui d'une femme que j'aime, pour un dernier cadeau. Eva me sent vaciller et prend ma main. Nous restons comme ça longtemps et l'avion reprend son vol. C'est terrible de ne pas avoir de destination. Dans les moments les plus durs, Eva me rappelle que nos ravisseurs étaient masqués, ce qui tendrait à prouver qu'ils ne veulent pas nous tuer. « Pour l'instant », dis-je.

L'infâme brouet qui nous sert de nourriture vient d'être jeté par l'ouverture. Eva prend les gamelles pendant que je cherche le seau de merde. Cet échange a quelque chose de dérangeant. Il nous rappelle que nous ne sommes que des tubes avec une entrée et une sortie, dotés de la capacité à transformer la bouffe en merde. Quand Eva est arrivée ici, j'avais d'énormes difficultés à pisser. Je fais partie de ces hommes qui n'y arrivent pas en présence d'une autre personne. Eva a tout essayé, elle s'est caché sous sa paillasse, elle a parlé en italien au mur comme si je n'étais pas là, elle a même proposé que nous pissions ensemble, pour provoquer un déclic. Ma vessie me faisait atrocement souffrir. C'est finalement un cauchemar qui a déclenché la résolution du problème. J'ai rêvé du film *La Route*, d'après le roman de Cormac McCarthy. Après un cataclysme, le monde est dévasté. Les rares survivants se terrent comme des bêtes ou tuent et pratiquent le cannibalisme. On suit le cheminement d'un homme et de son fils dans les décombres d'une civilisation qui se résume pour eux à un chariot de supermarché contenant leurs maigres possessions. Le film suinte la peur. Les deux personnages visitent une maison isolée qui semble habitée. Dans la cave, ils découvrent des humains hagards qui sont enfermés là, nus et déments. Subitement, une horde d'hommes armés revient de la chasse. Le père et son fils sont obligés de fuir vite. Au moment de quitter la cave, ils entendent une voix brisée derrière eux qui implore : « Aidez-nous, ils vont nous emmener au fumoir ». J'ai longtemps été perturbé par l'évocation de cette scène. L'idée de manger de la chair humaine est une chose. Le fait d'entamer un processus de conservation comme pour n'importe quel aliment en est une autre. Au sortir de ce cauchemar, ma vessie s'est vidée entièrement, le flot paraissait ne jamais vouloir s'arrêter. Je suis précisément en train de pisser quand la porte de la cellule s'ouvre brutalement.

Une voix ordonne en italien :

— La femme. Dehors.



nviron une heure passe. Je lutte contre l'angoisse. Si je savais à quel dieu me vouer, je pourrais presque prier pour qu'il n'arrive rien à Eva. Comme une évidence, la haine vient me donner la force de tenir. Elle déferle en moi, son flot puissant alimente des fantasmes de vengeance.

L'enchaînement des événements est parfois surprenant. Je me suis souvent demandé si nous n'avions pas une sorte de sixième sens, très rationnel, qui nous permet de laisser s'installer un état approprié avant qu'un événement donné n'arrive. Un faisceau de signes est enregistré à notre insu. Ce sixième sens le repère et provoque une humeur susceptible de conduire ce qui va suivre.

Le venin circule en moi quand la porte s'ouvre à nouveau. Un corps est violemment précipité au sol. C'est un homme assez gros. Il est allongé sur le ventre. L'origine des taches sur l'arrière de son pantalon ne fait aucun doute : il a chié de peur. Pour une raison inexplicable, je ne bouge pas. Il finit par faire un mouvement et tente de se déplacer. Là où la haine aurait dû laisser la place à l'inquiétude, la compassion ou au moins la curiosité, elle reste immobile et intacte. Je découvre qu'elle n'a rien à voir avec la colère. Je me fais l'effet d'un bloc sans aspérité ni relief, mais au pouvoir destructeur.

L'homme se traîne jusqu'à un mur contre lequel il appuie son dos. Il palpe longuement sa tête et son visage, puis il lève les yeux.

Mon regard plonge dans celui d'Alban Orazini.

Il ne semble pas comprendre ce qu'il voit. Je pense immédiatement à Natacha mais ne dit rien. Je le laisse me dévisager encore.

Quand il fait mine de vouloir changer de position pour s'allonger, je

lui lance :

— Némésis, ça te dit quelque chose ?

Il me regarde sans comprendre, avec l'air d'un homme qui a flirté avec la folie et la mort, un homme qui n'est pas surpris d'en voir un autre qui a basculé dans la démence.

— Némésis, fille de Nyx, est la déesse de la vengeance, dis-je encore.

Il détourne les yeux pour chercher une position supportable par son corps meurtri.

Je me lève et l'oblige à se redresser d'un coup de pied. Il gémit aussitôt, ce qui m'arrache un sourire, accompagné d'un sentiment de satisfaction que je croyais réservé aux salauds. Il est essentiel pour moi qu'il ne me prenne ni pour un fou ni pour un autre tortionnaire du même bord que les précédents, alors je commence :

— Je vais te raconter l'histoire de Claudia.

Je prends mon temps, faisant de longues pauses pour trouver les mots justes. Chaque fois qu'Orazini veut changer de position ou qu'il ferme les yeux, les coups de pied le rappellent à l'ordre. Jamais très fort, je n'en suis pas encore là. J'ai noté que la plante de ses pieds est particulièrement sensible. Chaque coup assené là le fait crier de douleur. Je songe aux brûlures de cigarettes qu'on a infligées à Georges.

Je parle pendant ce qui me semble être des heures. Tout y passe, les détails de la vie de Claudia, sa maladie, ses dettes, le chantage abject dont elle a fait l'objet, puis le mépris et les humiliations dont nous avons tous été victimes à FITV. Je réalise que c'est un acte d'accusation. À aucun moment je ne me pose la question de ma légitimité. Je passe rapidement sur la personnalité de l'accusé, ses pratiques sexuelles, le malheur de sa femme et les probables affaires criminelles auxquelles il est mêlé, je ne suis pas là pour ça. À ce moment-là, je fais une pause, me souvenant justement pourquoi je suis là. Pas encore, me dis-je. Dévoiler mon inquiétude quant à Natacha lui donnerait une arme pour me tourmenter à son tour.

Orazini veut boire, il rampe jusqu'à la cruche d'eau et quand il tend la main, je l'en empêche. Il me regarde de façon implorante, mais ne dit rien. Je retourne m'asseoir face à lui. Il est allongé dans une position inconfortable, appuyé sur un coude. Dans un effort qui a l'air de lui coûter, il cherche l'appui du deuxième coude. Je me lève et le pousse des pieds vers le mur du fond qui ruisselle d'une eau glaciale. Le banc des

accusés.

— Parle-moi de Claudia, dis-je. Ce qu'elle a été pour toi, ce que tu as ressenti en sa présence. Je veux tout savoir.

Un râle de douleur lui échappe. Il veut déplier une jambe, je l'en empêche, toujours avec un coup de pied. Il ne comprend pas que son silence aggrave son cas, alors les coups deviennent plus appuyés. Comme tu voudras, moi, je peux continuer comme ça jusqu'à la nuit des temps.

Des voix se font entendre derrière la porte. Je me lève pour y coller l'oreille. Orazini en profite pour tenter de prendre la cruche d'eau. Avec deux enjambées d'élan, mon pied s'écrase sur sa tempe. Il s'effondre, inanimé. Les voix se sont tues. Je retourne m'asseoir dans mon coin, sans prendre la peine de vérifier si Orazini respire encore. La haine me signale qu'elle me laisse un répit. Je m'endors.

Je suis réveillé par le bruit de l'ouverture dans la porte et des gamelles de bouffe. Orazini a légèrement bougé. Je me désintéresse de lui, dépose le seau de merde devant l'ouverture et m'assieds pour manger. J'ai besoin de savoir ce qui est arrivé à Natacha, mais il y a fort à parier qu'il n'en sait rien.

Une idée me vient quant aux va-et-vient dans cette cellule. Qu'Eva en soit sortie peut signifier un interrogatoire. Mais pourquoi y jeter Orazini, si ce n'est pour que moi, j'en obtienne quelque chose ? Je connais à peine Eriksen, mais je l'imagine assez bien pratiquer ce genre de coups tordus. En quoi serais-je capable de faire parler Orazini de ce qui intéresse Eriksen ? Je sens que je laisse filer un élément important. Le temps passé ici a altéré la mémoire des derniers jours avant l'emprisonnement.

Orazini ouvre les yeux et me regarde. C'est ce regard qui déclenche la révélation, parce que je plisse les yeux comme Charles Bronson dans *Il était une fois dans l'Ouest*, parce que j'entends l'air d'harmonica, et parce que mon mobile joue cet air quand il sonne. La photo truquée de Georges et Orazini est sur mon téléphone. Nos geôliers pensent donc que j'en sais assez sur l'objet de la transaction pour vouloir faire parler Orazini. Avoir été proche d'eux au point de les photographier prouve mon intérêt pour ce qui s'est tramé, ce qui fait de moi un élément important de cette histoire.

Après la brève satisfaction de constater que je fais complètement partie du jeu, le doute s'immisce. Il y a une autre possibilité : Orazini n'a aucun secret à livrer et cette cellule est celle des condamnés à mort.

Je pose ma gamelle vide près de la porte et prends la cruche d'eau. Je

tends un gobelet à moitié rempli à Orazini. Il y a juste assez d'eau pour qu'il puisse laver son visage du sang séché occasionné par mon dernier coup de pied. Il peut aussi boire. Mais il n'y a pas assez d'eau pour se laver et boire. Il prend le gobelet et comprend. Son regard a quelque chose d'admiratif, comme s'il reconnaissait en moi un ennemi à la hauteur de son intelligence. Ce mec doit être l'auteur des plus belles saloperies, pour être capable d'apprécier la cruauté en tant que telle. Ça me va. Le voilà prévenu de ce qui l'attend.

— Parle-moi de Claudia, dis-je en souriant à l'évocation de la répétition des questions dans les innombrables scènes d'interrogatoire que contiennent les polars. Ce qu'elle a été pour toi, ce que tu as ressenti en sa présence. Je veux tout savoir.

La réaction d'Orazini me déstabilise un court instant. Sans me quitter des yeux, il verse le contenu du gobelet dans le seau à merde.

Il ne me laisse pas le choix. Je sais qu'il est à bout de force et que mes mauvais traitements le plongeront tôt ou tard dans une inconscience dont il ne sortira peut-être pas. Mais je n'ai pas d'autre scénario. Je veux l'entendre parler de Claudia. Peut-être ne comprend-il pas que je n'attends aucun repentir. Dans son cas, la contrition n'apportera pas l'absolution, et de toute façon je m'en fous. Ce mec est une merde, point. Je veux qu'il me raconte par le détail ce qu'il a dit à Claudia, ce qu'il lui a fait, comment elle a réagi, ce qu'elle a dit, comment elle l'a dit. Je veux qu'il me décrive très précisément ce qu'il voyait sur le visage de Claudia quand il l'a corrompue. Et ce que lui ressentait à ce moment-là. Je suis conscient qu'il y a là une part de masochisme, et je n'oublie pas qu'Orazini est un sadique. Le risque que je pète réellement les plombs n'est pas négligeable. Je sais tout ça. Mais j'ai besoin de ce rapport détaillé, peut-être pour compléter mon souvenir de Claudia, orphelin de ce qui a été la dernière partie de sa vie. Pauvre petite chose.

Je prends le seau à merde et en reverse le contenu dans le gobelet d'Orazini en sifflotant *Play With Fire* des Stones, face B du 45 tours *The Last Time*. Le ton est donné. Nous commençons la descente aux enfers.

Ça dure quelques jours. Une activité régulière, fût-elle celle d'un tortionnaire, m'a redonné la conscience du temps. Je suis devenu ma part d'ombre. Plus rien ne compte que mes exactions. Je m'occupe méthodiquement de ma victime. Je maîtrise parfaitement son maintien en vie, ne lui autorisant que le strict minimum d'eau et de nourriture. Il n'a jamais rien tenté contre moi, mais je ne dirais pas qu'il est résigné.

Quelque chose dans son regard me dit qu'il attend son heure. Pas pour m'agresser, du moins pas ici, il est bien trop faible. Je sens qu'il fait partie de ces hommes qui survivent grâce à la perspective d'une vengeance. Si on sort de ce trou, le match retour risque de valoir le déplacement.

Mais là n'est pas la question. Ça va être l'heure des câlins. J'ai retrouvé mon humour. Orazini n'est pas très bon public, alors je lui explique quand et pourquoi c'est drôle. Je lui prodigue une vraie formation individuelle au bout de laquelle il sera mon meilleur fan. L'application qu'il met à se taire et à encaisser est assez admirable. Je le lui ai dit, en précisant que nous ne deviendrons pas amis pour autant. « Tu restes mon ennemi personnel », lui ai-je confié.

Parfois je le laisse s'endormir pour le réveiller brutalement au plus profond de son sommeil. Il vient de passer de ronflements sonores à une agitation propre aux rêves. Il bredouille des bouts de phrases incompréhensibles, puis un mot revient en boucle : *pute*. Ben voyons. À long terme, le huis-clos et la pratique exclusive d'une seule activité provoquent la nécessité de l'inventivité. Je tente un nouveau truc. Je serre les couilles d'Orazini dans ma main en disant :

— Quelle pute ?

Il se réveille en hurlant. Je serre encore :

— Quelle pute ?

Je serre de plus en plus fort en assenant inlassablement la même question. Il finit par craquer et fond en larmes. On avance.



va est de retour. Elle n'est pas surprise de ce qu'elle voit et ne me pose aucune question.

Orazini est devenu une loque. Je ne crois plus pouvoir obtenir quoi que ce soit de lui. J'ai déclenché quelque chose qui l'a anéanti. À moins que le naufrage n'ait eu lieu dans son rêve. Je continue pourtant à être méchant. Je sens qu'Eva n'approuve pas, mais elle laisse faire.

Elle a longuement observé Orazini, dont l'état de délabrement semble être une punition qui la satisfait. Je sens qu'elle en a fini avec lui. Durant ces quelques jours, elle a séjourné dans la première cellule, sans interrogatoire. Ça confirme qu'on a jeté Orazini ici pour que je m'occupe de lui, ou pour provoquer un nouvel événement. Je ne suis pas sûr que nos geôliers apprécieront que j'aie transformé en épave mutique celui qui doit parler. Qu'est-ce qui va bien pouvoir se passer maintenant ?

Lors de son transfert dans l'autre cellule, Eva a été agressée par un des geôliers qui a voulu la violer. Un autre mec s'est interposé, et a passé un savon au premier. Eva a été poussée dans sa cellule et l'engueulade qui a suivi s'est déroulée alors que la porte était ouverte. Les mecs parlaient en italien et faisaient allusion à une première tentative de viol de l'autre nana, une semaine auparavant. Natacha. Eva a entendu aussi qu'elle avait été transférée ailleurs. En me rappelant où nous sommes, quelque part dans les montagnes albanaises, je me demande si un transfert ailleurs est une bonne ou une mauvaise nouvelle. Je me lève et fais les cent pas. Penser à Natacha réveille la colère.

En passant à côté d'Orazini, je lui balance un méchant coup de pied dans les côtes. Il se roule en boule et murmure :

— Tu me paieras ça.

Oh oh, la bête respire encore. Où est-il allé cherché la force de me provoquer ? Impressionnant.

Eva me lance un regard inquiet. Malgré toute la haine que lui a inspiré Orazini, je vois bien qu'elle n'est pas prête à assister à un passage à tabac. J'en ai marre de lui taper dessus. Je m'agenouille à côté de lui et lui caresse la tête, doucement, longuement, sans un mot. Après l'effet de surprise, je vois la peur dans ses yeux. Elle se répand en lui comme un fleuve en crue. Je continue mes caresses. Il est au bord de la panique. On dirait qu'il va étouffer et subitement, il éclate en sanglots. Eva est mal à l'aise et détourne le regard. Orazini pleure toutes les larmes de son corps, ça dure une éternité.

Je vais m'asseoir et me masse les pieds.

Plus tard, lorsque le silence est revenu, Eva vient vers moi et me dit : « Et maintenant ? » Je passe mon bras autour de son épaule, elle se blottit contre moi. Et maintenant. Tant que j'étais seul avec Orazini, je ne me posais pas la question du lendemain. Tourmenter ce salaud en lui laissant ce qu'il faut de vie pour recommencer, encore et toujours, était satisfaisant. Et suffisant. Ça paraît dingue, mais c'était comme ça. Aujourd'hui que le regard d'Eva s'est posé sur cet état des choses, c'est différent. Je n'éprouve pas la moindre culpabilité, alors que je viens de gravir un échelon dans la cruauté. Le changement est ailleurs. Je n'ai pas non plus le sentiment d'avoir consommé ma vengeance. Alors quoi ? Peut-être que le lien qui m'unissait à Orazini ne peut pas souffrir un regard extérieur. Un lien exclusif. Sadomaso.

Je réalise que cette crevure a réussi à m'entraîner sur son terrain. C'est extrêmement perturbant. Eva choisit ce moment de mon questionnement pour me dire :

— Tu as changé. En si peu de temps.

Je la serre plus fort et tente de trouver une réponse à sa question : et maintenant ? Sa respiration se fait lente et elle s'endort.

La torpeur me gagne et des images de films commencent à danser devant mes yeux. Une prison, des hommes, de la violence. Willem Dafoe, Mickey Rourke en travelo, et le jeune, comment s'appelait-il. *Animal Factory* de Steve Buscemi. Les coups et les cris sont assourdissants, c'est une lutte, un coup de feu, puis une rafale. Un court silence, un ordre lancé et ça recommence.

Je me réveille en sursaut. Ce n'est pas un rêve, ça canarde derrière la porte. Je vais y coller l'oreille en demandant le silence à Eva qui vient de se réveiller. Orazini gémit et tente de s'asseoir. J'entends des hommes qui courent et crient. Un long silence s'installe. Puis c'est l'assaut. À la Kalachnikov, ou je ne m'y connais pas. L'odeur de poudre et de sang pénètre dans la cellule. Ça se calme, il y a des vainqueurs et des vaincus.

Le regard d'Eva est chargé d'inquiétude. Je lis tout autre chose dans celui d'Orazini qui a réussi à se redresser en position assise. Un infime sourire se dessine sur son visage sale et tuméfié. Il est persuadé que la cavalerie est venue le sauver. Effectivement, si c'est le cas, il a de quoi sourire. Et moi, de quoi flipper.

Je n'ai pas le temps de penser à la manière de lui faire avaler son sourire. La porte s'ouvre en grand. Deux hommes armés entrent dans la cellule. En voyant notre état miteux, ils baissent les armes et font un signe derrière eux.

Entre alors un homme que je n'ai jamais été aussi content de voir. La bedaine en avant et les sourcils en broussailles, il ne lui manque que les *beureks*. Kévork Kassapian. Mon Georges. Pour l'instant, je ne peux pas lui témoigner ma reconnaissance, tout occupé qu'il est à plonger son regard dans celui d'Orazini. Celui-ci se décompose un très bref instant avant de se ressaisir. Intéressant.

Georges se tourne enfin vers moi :

— Mon associé ! mugit-il en me donnant l'accolade. Jusqu'où te mène l'affaire Roussel, c'est incroyable ! Parce que tu es bien en train de travailler pour moi, en ce moment, non ?

Je souris maladroitement, sentant qu'il y a là comme une mise en garde.

Georges se tourne vers Eva et lui prend les mains.

— Mademoiselle, je suis désolé. Je ferai tout pour vous faire oublier ce cauchemar.

Les deux hommes en armes vont pour lever Orazini. Georges les arrête en ordonnant :

— Il est bien là pour le moment. Sortons d'ici. Venez mes amis.

En pensant au sourire d'Orazini au moment de la pétarade, je ne résiste pas à la petite réplique et lui lance :

— *Caramba*, encore raté.

On ne se refait pas, c'est bien connu.

Dans le couloir, nous enjambons les cadavres. Tiens, un Bronski. Et là, son petit frère. Ils sont parfaits en macchabées, je n'aurais pas fait mieux. Pas trace d'Eriksen.

Je soutiens Eva qui est très faible. La libération a sur elle l'effet d'une énorme décompression. J'ai peur qu'elle craque. Moi, au contraire, je me sens en pleine forme. Enfin, c'est une façon de parler, disons que le retour de l'humour me rappelle qui je suis, ce qui, par les temps qui courent, n'est déjà pas si mal.

On nous emmène dans une chambre assez spartiate qui nous apparaît comme luxueuse après ce que nous avons connu. Une vieille baignoire abîmée retient toute notre attention. Je laisse Eva en profiter tout de suite. Elle se déshabille sans prendre la peine de me demander de me tourner.

Je passe un long moment à regarder par la fenêtre. Le paysage est magnifique. Je m'allonge sur le lit et m'étire longuement. Georges nous laisse quelques heures de repos. Il me parlera ensuite. Le voir ici, qui plus est à la tête d'un escadron, est certes une surprise, mais ça rentre dans le cadre de plusieurs de nos nombreuses hypothèses. Ce bon vieux Georges.

Je fais appel à ce qui me reste de capacité à réfléchir pour arriver au chiffre trois. Eriksen, Georges et Orazini. Les deux premiers sont organisés en bandes, pour le troisième, c'est flou. Est-ce l'individu qui intéresse les autres ou ce qui est derrière lui ? Le coup de la photo truquée a été un coup de génie. Je pensais bien déclencher quelque chose, mais pas à ce point. Il y a un endroit où je me perds : Eriksen cherchait quelque chose chez Georges, et accessoirement chez moi. La photo lui indique que cette chose est passée à Orazini. Pas de problème, il change de cible. Arrive Georges qui liquide la faction qui lui cherchait des noises. Jusque là, je suis. Mais Georges garde Orazini prisonnier. Pourquoi ? L'échange de regards entre ces deux-là dans la cellule a été bref mais intense. Orazini a eu peur, Georges a eu l'air particulièrement satisfait de le trouver là.

Eva vient s'allonger à côté de moi, nue et ruisselante. Une érection à laquelle je ne m'attendais pas tend mon pantalon. Elle sourit faiblement et ferme les yeux. Nous restons comme ça, sans bouger.

Deux heures plus tard, on vient me chercher. Je me lave rapidement et

passer les vêtements propres qu'on a laissés là pour nous. Eva est priée de rester dans la chambre.

Georges m'attend dans la cuisine. Il est assis à une robuste table en bois, devant quelques bouteilles. Je prends le temps de l'observer. Son visage porte encore les traces du tabassage et le pouce de sa main gauche est maintenu par une petite attèle. Il suit mon regard et s'esclaffe :

— Georges en a vu d'autres ! Pas de whisky ici, vin ou bière. Tu as vu les montagnes ? Chez moi, en Arménie, c'est plus beau. Tu iras un jour.

Je ne sais pas comment je dois prendre cette dernière remarque. J'ai le sentiment que, tout en gardant la bonhomie que je lui connais, Georges m'instille des avertissements. Voyons la suite.

— Comment va la fille ? demande-t-il.

— Faiblement, mais ça va aller.

— Qu'est-ce qu'elle fait là ?

Je reste sur le versant de l'enquête commanditée par Mme Orazini quant à l'infidélité de son mari.

— Eva a été la maîtresse d'Orazini. Elle pouvait m'être utile pour l'enquête. Je cherchais un flag. Il y avait une autre fille aussi, ils l'ont transférée ailleurs.

Georges me fait signe de ne pas changer de sujet. Ce n'est plus du tout le gros bonhomme aux *beureks* et au brandy, c'est un homme impressionnant au regard intense. Je jette un œil aux deux individus assis dans un coin de la cuisine. Des mercenaires efficaces et obéissants. Georges est un homme de pouvoir, habitué à se faire respecter. Je vais devoir lâcher un certain nombre d'informations.

Je continue :

— Les mecs que vous avez flingués ont enlevé Orazini sous nos yeux, au moment où j'allais avoir mon flag.

— Et tu les as suivis jusqu'ici ?

— Oui

Je sens que ça ne lui suffit pas.

— La vérité, Georges, c'est que j'étais très inquiet pour toi. J'ai su que les mecs qui t'ont tabassé et qui surveillaient l'hôpital étaient les mêmes qui ont enlevé Orazini. Et puis tu avais quitté l'hosto dans des

circonstances qui me semblaient louches, ça m'a alarmé. Alors j'ai foncé. Jusqu'ici.

Georges réfléchit. Son regard m'apprend qu'il sait que je sais qu'on joue au chat et à la souris. Mais il semble me croire. Il se tourne vers ses hommes et dit :

— Vous voyez ? Ça, c'est un bon associé. On peut compter sur lui. Allez DelMonte, raconte-moi les détails.

Je fais mon récit en évitant soigneusement tout ce qui concerne Eriksen. Je suis trop fatigué pour juger de la crédibilité de cette version qui occulte mon enlèvement après le meurtre du Cyclope à Aspremont, les rendez-vous avec Eriksen et la mission à Rimini.

Un des hommes de Georges m'apporte à manger, du pain et du fromage. Je mastique lentement, me délectant de la moindre bouchée, et un rayon de soleil vient tracer une ligne lumineuse sur la table, exactement entre Georges et moi. Il remarque le phénomène et sourit. Alors que je vois ce trait de lumière comme la limite de nos territoires et la certitude que nous ne sommes pas du même bord, il dit :

— Tu vois ce trait ? C'est le chemin de la lumière. Nous allons le parcourir ensemble. Toi et moi.

Je frissonne.

— Tu as froid ? reprend-il

— Ça va, c'est la fatigue.

— On part d'ici. Préviens la fille et préparez-vous. Il y a des affaires à toi, là-bas. J'aime beaucoup le lance-pierre, très bonne arme.

Il quitte la cuisine, suivi par un des deux hommes.

Je fouille dans mon sac que me rend l'autre homme. Je suis rassuré de constater que mon mobile n'y est plus. J'aurais eu beaucoup de mal à inventer une histoire plausible pour la photo truquée.

Par la fenêtre, je vois des hommes qui transportent des cadavres. Je questionne l'homme de main :

— Vous les avez tous eus ?

Il hausse les épaules me signifiant qu'il ne comprend pas.

La voix de Georges me parvient de la pièce à côté :

— Presque. On aura les autres. Tous.

Je prie le dieu des musiciens-devenus-réalisateurs-puis-privés-puis-encore-bras-armé-de-Némésis pour que les fuyards aient pris mon mobile.

Au moment de monter dans les voitures, j'ai un mouvement d'inquiétude pour Eva qu'on a installée dans un véhicule en tête de cortège. Son regard darde des flammes qui excitent pas mal de mecs. Georges me rassure. Je monte avec lui dans une grosse Mercedes.

Au bout de quelques kilomètres, je tente de retrouver le ton simple et direct qui était le nôtre avant toute cette histoire :

— Mais toi, Georges, qu'est-ce que tu fais ici, avec ces hommes armés ? Et pourquoi on t'a battu ?

Il part d'un rire tonitruant qui me met en confiance, peut-être à tort.

— Les affaires, fils, les affaires. Je peux bien te le dire puisque tu es mon associé : l'ARPI est une petite couverture, j'ai pas mal d'autres business. À l'est, dans les Balkans et ailleurs.

— Import-export, dis-je.

Son rire redouble.

— Exactement, fils. Import export. La bande de salopards qui t'ont séquestré en veulent à mon entreprise.

Il se met à jurer en arménien et crache par la fenêtre.

— Ils veulent me prendre quelque chose que j'ai eu du mal à obtenir, reprend-il.

Le MacGuffin. Je m'entends poser la question qui me brûle les lèvres :

— Et Orazini ?

— Ah, celui-là, c'est moi qui en veux à son entreprise.

— Tu veux faire de la télé ?

— Sacré DelMonte. Non, pas de télé. C'est pas bien que tu saches tout. Tu es mon associé, alors je te protège. Laisse-moi faire.

Il passe son bras autour de mes épaules et rit encore. Ce contact ne me rassure pas. L'homme qui conduit la Mercedes se retourne et dit quelque chose en arménien. Je reconnais un mot.

— *Hovanavor* ? dis-je.

— Chef, me répond Georges en gonflant sa poitrine.

Hovanavor. Quitté l'hôpital. Le mec qui épiait la maison de Rimini pendant que j'y tournais mon petit bijou d'art et d'essai sous la direction de Roga était donc un homme de Georges. Il apprenait la sortie de Georges de l'hôpital. *Hovanavor*. Moi, j'étais là-bas pour le compte d'Eriksen. Ce qui s'y passe intéresse du monde, ça doit être ce que Georges appelle l'entreprise d'Orazini. Vu ce que je tais, je ne vois pas comment en apprendre plus.

Georges me propose de travailler pour lui. Il n'est pas très précis sur les modalités ni sur la fonction.

— Tu gagneras mieux, dit-il. On gardera le bureau de Nice, pour les petites affaires courantes. Quand j'aurai réglé deux ou trois problèmes, tu seras le chef de Nice. *Hovanavor*. Maintenant, fais comme moi, dors. La route est longue.

L'homme qui conduit nous réveille en pleine nuit. Nous sommes sur la côte croate, après Dubrovnic.

Georges s'éloigne de la voiture pour répondre à un appel. Il revient m'apporter une bonne nouvelle :

— On a libéré l'autre fille qui était avec Orazini. Ils la gardaient dans une ferme pas loin de la maison des montagnes. On la ramène à Nice. Sacré DelMonte, toujours après des filles, hein ?

Georges me serre dans ses bras en me promettant un bel avenir. Il va en Serbie pour affaire, moi je retourne en France.

Je change de voiture et rejoins Eva dans une BMW au volant de laquelle se trouve un mec qui parle italien. Nous voyons Georges remonter dans la grosse Mercedes, avec Orazini entouré par deux costauds. Eva ne sait pas si notre chauffeur comprend le français, alors je me tais. Nous portons tous les deux les mêmes vêtements, des pantalons de treillis kakis et des T-shirts noirs. De parfaits petits soldats. Eva se blottit contre moi. Les fenêtres de la voiture sont ouvertes, il fait chaud et la lune est claire. Je prends subitement conscience du temps qui s'était arrêté et me demande quel jour on est. Eva interroge le chauffeur qui nous apprend que nous sommes le matin du 6 juin, un vendredi. Nous avons été emprisonnés un peu plus de deux semaines. Incroyable. J'aurais dit deux mois. Eva semble faire le même constat, nous sommes un peu sonnés.

La durée du trajet et la chaleur accablante achèvent de nous transformer en zombies.



e retour à Nice en fin d'après-midi, je quitte Eva qui me fait promettre de l'appeler très vite. La séparation a quelque chose de surréaliste, nos regards sont accrochés, nous ne parvenons pas à briser ce qu'ils contiennent. C'est finalement l'arrivée du bus qu'attend Eva qui rompt notre immobilité.

Je retrouve une Mme Galluzzio dans tous ses états, gesticulante et morte d'inquiétude. Je suis trop fourbu pour lui expliquer mon absence. J'ai juste le temps de comprendre qu'elle a mis Fred dehors. Trop de reggae, trop de fumée d'herbe et surtout, pas le moindre intérêt pour elle. Je jure de passer un moment avec elle dès que je serai retapé.

Je monte chez moi et m'accorde un Talisker particulièrement bien tassé. Il passe bien mieux que la cigarette que je ne parviens pas à finir. Un coup d'œil dans ma boîte mail m'apprend que ce sont surtout les vendeurs de Viagra et les casinos virtuels qui se sont inquiétés de mon absence. Tiens, un mot de mon vieux pote Sacha, quand même. Je vais l'appeler un de ces jours. Un message de Claire et Fifou, aussi. Rien de Valérie. Ni de Natacha.

J'enfile des fringues moins *bad boy* et je file chez elle. Zelda m'apprend que Natacha l'a appelée il y a quelques heures pour lui dire qu'elle ne rentrait pas, qu'elle serait absente longtemps.

— Longtemps ? C'est tout ?

— C'est tout, me répond-elle. Qu'est-ce qui se passe ? Elle avait une drôle de voix.

Il y a de quoi. Si elle est restée seule tout le temps de l'emprisonnement, elle a dû vraiment flipper. Mentir à Zelda me pèse.

— Je ne sais pas. Où est-elle allée ?

— Elle n'a rien dit de plus. Elle m'appellera de temps en temps. Où étiez-vous passés ?

— C'est une longue histoire. Pas maintenant, Zelda.

Je tente de m'accrocher à l'idée que Natacha a eu besoin de se mettre au vert, en espérant que Georges ne m'a pas menti.

J'emprunte son téléphone à Zelda pour vérifier que le Mobistore est encore ouvert, j'ai besoin d'un mobile. Kunal, le patron, m'invite à passer tout de suite. Je quitte Zelda en lui faisant promettre de me tenir au courant.

Le Mobistore est la caverne d'Ali Baba de la téléphonie. On y trouve absolument tout pour communiquer. Même des flics. Au moment où je fais part de mon choix à Kunal, entre Pétin. Je l'avais oublié, celui-là. Ce n'est visiblement pas réciproque :

— Ce cher DelMonte. Ça fait quinze jours que je te cherche. Paie ce que tu dois et arrive.

Kunal est clairement soulagé que Pétin ait trouvé un autre centre d'intérêt que son arrière-boutique dont il tire rapidement le rideau.

Je prends mon mobile. Kunal me demande de payer une autre fois, il veut fermer. Je suis mon flic.

— Une fois n'est pas coutume, je te paie l'apéro, reprend-il. Au Chiquito, d'ac ?

L'enfoiré. Ce bar, c'est mon repaire, je n'aime pas mélanger. Mais je sens bien qu'il ne me laissera pas le choix. En marchant, Pétin déblatère sur des affaires de politiques locales dont personne n'a rien à foutre. Ça me met la pression de l'entendre tourner autour du pot.

— Bon, dit-il une fois que nous sommes attablés. Tu étais où ? Escapade amoureuse ? Vacances en solitaire ? Enquête au-delà de la frontière ?

— La première proposition.

— DelMonte, tu me casses les couilles. Je ne sais pas ce qui me retient de te coffrer, et ne me demande pas pour quel motif, je peux le faire quand je veux. Le 17 mai dernier, en début de soirée, a eu lieu une escarmouche au Prince Club.

— La Côte d'Azur, c'est chaud.

— Ta gueule. On a enlevé un personnage important, accompagné.

En ne nommant pas Orazini, il me laisse un peu de champ. J'apprécie.

— On t'a vu te jeter à la poursuite des ravisseurs dans une Golf bleue. Qui a été retrouvée près de Venise.

— M'enfin, chef, arrêtez de voir des intrigues partout. Je suis parti en vacances à Venise avec ma nouvelle nana, c'est tout. On avait rendez-vous devant le Prince Club, on a entendu que ça chauffait et on a filé, rien d'autre. La Golf est tombée en rade à Venise, on vient juste de rentrer, on a pas encore eu le temps de s'en occuper.

Tout homme a ses limites. Je viens de franchir celles que Pétin avait tracées pour moi. Il me saisit violemment au col de ma chemise et attire mon visage tout près du sien. Je ne l'ai jamais vu comme ça. Et c'est évidemment le moment que choisissent mes potes pour entrer au Chiquito. J'aurais pu écrire le scénario.

— Quelques jours après l'enlèvement, on a eu un message anonyme nous signalant la présence d'un cadavre dans un terrain vague, crache-t-il. Devine ce qu'on a trouvé.

— Un cadavre dans un terrain vague.

— Un mec refroidi avec un gros caillou à la place de l'œil droit. Et dans sa poche, une jolie photo de toi sur ta bécane, avec ton nom et ton adresse au dos. Alors, connard, tu vas m'expliquer ?

— Monsieur Connard.

— OK, je te coffre pour meurtre.

Il relâche la prise et s'appuie sur le dossier de la chaise. Je sens les regards des potes. Pétin ne plaisante pas. Je joue quand même encore un peu :

— Il était comment, le Cyclope ? Grand ? Bronzé ? Des cheveux noirs ?

Il prend son téléphone pour appeler ses collègues. C'est le moment de collaborer.

— Comme vous le savez, j'ai été embauché par Mme Orazini pour enquêter sur les infidélités de son mari. Ça m'a mené à Aspremont, je suppose que vous connaissez. Je pense avoir été repéré la première fois. J'y suis retourné quand même. Je suppose que les mecs qui protégeaient le site se sont rencardés sur moi, ce qui explique la photo. Pour l'œil du

tigre, je ne vois pas.

— Continue.

— Je ne vais quand même pas vous dire que je l'ai tué !

— Personne ne regrettera ce mec.

— Je n'ai pas pratiqué le lance-pierre depuis les années 70.

— Je te tiens, DelMonte. Donne-moi autre chose et ce macchab rejoindra peut-être les affaires classées.

Je croise le regard de Valérie. Difficile d'analyser ce qu'il contient. Des reproches, sûrement, des doutes aussi, et un peu de compassion, peut-être. Je regarde à nouveau Pétin et tente une improvisation acrobatique :

— Eriksen, ça vous dit quelque chose ?

— Le milieu de terrain de l'Ajax Amsterdam ?

— Non, un mec qui se fait passer pour un flic d'Interpol.

— Eh ben voilà ! Je savais bien qu'il suffisait de te secouer un peu. Parle-moi de ce footballeur.

Il fait signe à Pedro et commande une autre tournée. Je ne prends pas un grand risque à balancer Eriksen, et je ne vois pas ce que j'ai à gagner à ne pas le faire. Plus il y aura de flics au cul de ce mec, plus je serai en sécurité. Alors je balance. Les hommes d'Eriksen m'ont vu à Aspremont. Sous le couvert d'une enquête d'Interpol, on m'a demandé de faire la taupe dans un réseau qui ne se limite pas aux pratiques sexuelles déviantes. À la question « Pourquoi moi ? », on a mis en avant mon style très personnel et la nouveauté de mon visage.

Pétin me demande quelle était la contrepartie.

— Des preuves pour mes affaires en cours, quelques facilités pour mes affaires à venir et une petite enveloppe. Je n'ai pas pu résister. Ensuite, Eriksen devait me recontacter pour les détails. Ça a traîné, je me suis dit qu'il me trouverait bien le moment venu, même en vacances avec ma nana.

— Tu n'avais pas d'autre raison pour accepter ?

— Non.

— Le Cyclope, c'était un des leurs ?

— Je ne sais pas. C'est vrai.

— Ouais. Admettons.

Il se lève, peut-être pas comblé, mais avec assez de biscuits pour me foutre la paix pour l'instant.

— C'est toi qui règles, dit-il. La prochaine fois tu me raconteras tes vacances. Une dernière chose : qu'est-ce qui te fait dire que cet Eriksen n'était pas d'Interpol ?

— Une intuition, dis-je en esquissant une mimique complice.

Pétin quitte le bar sous les regards de mes potes.

Je prends un temps pour réfléchir avant de changer de table. Cet enfoiré d'Eriksen avait protégé ses arrières. Le coup du cadavre avec ma photo, c'est pas gentil, ça.

Je rejoins les autres en traînant des pieds et m'installe entre ceux qui me feront sans doute le moins de reproches, Claire et Jicé. Les vibrations sont diverses. Valérie est tendue, la bise est distante, le ton un peu acerbe. Jicé et Gino sont curieux. Fifou m'observe et attend patiemment les révélations. Stef s'en fout. C'est Jicé qui attaque :

— Raconte, ma grande. On veut tout savoir.

J'ai le choix entre le mutisme et le mensonge. Dans la catégorie mensonge, je peux confirmer leurs soupçons d'une idylle avec Eva ou inventer autre chose. Je sens que je ne vais pas y arriver. La pression que me met Jicé détourne un moment l'attention. On lui demande de se calmer, de me laisser arriver. Puis ça dérape sur autre chose, le secret en général, les secrets de famille et le mensonge.

Fifou ne m'a pas quitté des yeux. Il rompt la digression :

— Il te voulait quoi, ce mec ? C'est un flic, non ?

Je leur explique que c'est une vieille tradition entre flics et privés. Un coup on collabore, un autre on se cherche des poux.

Jicé remet le couvert :

— T'es pas chic, DelMonte. Tu as bien quelques trucs croustillants, non ? Si tu veux, je commence, je te raconte mon dernier petit blondinet, miam, un petit cul à pleurer, et après c'est à toi.

— Ta gueule, Jicé, lance Valérie. Laisse-le.

Je sens qu'on est sur la mauvaise pente. Je dois dire quelque chose.

Prenant mon courage à deux mains, je choisis la sincérité :

— J'ai un problème, là, tout de suite. Je ne peux pas vous dire ce qui m'est arrivé ces deux dernières semaines. Trop risqué, et pas seulement pour moi. Et je ne peux pas vous mentir, vous êtes mes potes.

— Juste un détail cochon, allez, insiste Jicé.

Le regard que Valérie lui jette fait froid dans le dos. Un court instant, nous sommes à nouveaux dans la zone à risques.

Fifou trouve la parade :

— Dire le secret d'autrui est une trahison, dire le sien est une sottise.

— C'est joli, dis Jicé. C'est de qui ?

— Voltaire. Trop hétéro pour que tu connaisses, s'esclaffe Claire.

Ça y est, on a changé de zone.

— Tournée générale, dis-je en retrouvant un peu de chaleur.

On crie, gesticule et rit. Jusqu'à la fermeture. Même Valérie est détendue, maintenant. Je suis de retour chez moi.



amais gueule de bois n'a été plus douce. Le sentiment d'aise qui m'envahit dès le réveil parvient à dominer le mal aux cheveux bien mérité. J'en oublierais presque celui que j'étais il y a peu, là-bas, dans les montagnes albanaises.

Zappa au réveil, *Joe's Garage*, pas moins, et copieux petit déjeuner chez Mme Galluzzio qui a un nouveau chéri en vue, sujet qui remplit l'essentiel de la conversation. Un samedi matin parfait. Je prends des nouvelles d'Eva qui ne va pas trop mal, on décide de se voir vite. Ma concierge me dit que je dois rapidement contacter Mme Orazini. N'obtenant aucune réponse à ses appels sur mon mobile, elle est passée ici. Du coup, je pense au mari, en Serbie avec Georges. À mon avis, ils ne doivent pas être en train de jouer aux cartes. Mme Orazini peut me voir tout de suite, chez elle. Allez, en piste, l'entracte est fini. Ma Bonneville m'attend, le plaisir des retrouvailles est partagé. Je note dans un coin de contacter Paulo. Il n'a pas dû apprécier que je laisse la Ducat' en plan sur la promenade des Anglais.

J'arrive à Cimiez en un rien de temps et me gare devant chez Mme Orazini. Je me souviens de la première fois que je suis venu ici. Comme dans les films de Tati, une scène absurde se répète : un Chippendale en short rose fuchsia surgit de nulle part vient vers moi et avant qu'il ait le temps d'ouvrir la bouche je lui fais un clin d'œil en disant :

— Je prends l'apéro chez Madame et ensuite je viens chez vous pour le barbecue. Saignantes, les brochettes.

Mme Orazini m'attend sur le pas de la porte. Dans mon dos, je sens flotter le short rose. L'intérieur est luxueux, mais pas tape-à-l'œil. Quelque chose me dit que c'est madame qui meuble et décore. La terrasse à l'arrière qui donne sur un immense jardin frise la perfection, tout y est

équilibre et harmonie. Pour un peu, je demanderais à Mme Orazini de ne parler que de choses douces et paisibles. Elle n'est pas du même avis.

— Où est mon mari ? Que s'est-il passé ? commence-t-elle.

Je lui sers une version raccourcie et édulcorée. Le jour de l'enlèvement, j'avais bien compris qu'elle cherchait à me joindre pour m'indiquer le lieu et l'heure du rendez-vous de son mari avec une maîtresse. Natacha, en l'occurrence. À partir de là, tout s'est bousculé. Sans rentrer dans les détails, je lui explique que son mari est impliqué dans des affaires dont je n'ai pas le droit de parler. Qu'il a été emmené contre son gré, mais qu'il va bien. Je me dis que si c'est le cas, ce n'est pas grâce à moi.

Mme Orazini n'est pas étonnée des conséquences des activités louches de son mari. Elle prend ça avec fatalisme, mais je décèle aussi un mélange de satisfaction méchante et d'inquiétude. Elle me raconte qu'après la disparition, elle a été contactée par un proche dont elle ne peut révéler l'identité, qui lui a intimé de faire savoir à la police que son mari allait bien. Qu'il était simplement en déplacement professionnel et qu'il ne souhaitait pas qu'on cherche à le contacter. Ce qu'elle a fait.

— Ce proche, je ne vous demande pas son nom, a-t-il été en contact direct avec votre mari ?

— Je ne crois pas. Je pense qu'il a lui même été informé.

Ça sent Eriksen. Il ne pouvait laisser disparaître un poisson de la taille d'Orazini sans rien faire.

Après un temps de réflexion, je reprends :

— La police vous a-t-elle interrogée ?

— Non. Je pense qu'il y a eu des pressions pour qu'ils n'entament aucune recherche.

Les serpents, les loups, les crabes et les scorpions ont décidément un langage commun. Je choisis de rester dans ma position de privé au service de Madame :

— Suis-je toujours embauché pour prouver l'infidélité de votre mari ?

— Oui, mais je tiens à divorcer, pas à être veuve. À ce propos, je vous dois une explication. Au sujet de la jeune femme qui était avec mon mari, le jour de sa disparition.

Je comprends tout à coup ce qui me chiffonnait au sujet de Mme

Orazini, à partir du moment où j'ai appris qu'une grosse voiture rouge était venue chercher Natacha avec sa valise, quelques jours avant l'enlèvement. Depuis les vannes d'une partie du personnel de FITV au sujet de la Touareg cabossée, Orazini la laissait à sa femme, lui préférant une voiture de la chaîne, avec chauffeur. La suite vient me donner raison :

— Je connais Natacha depuis longtemps, dit-elle. Nous avons été en fac ensemble, partageant pas mal de choses. Nos chemins se sont séparés. J'ai bien essayé de renouer le contact, mais elle détestait ma façon de vivre, elle ne comprenait pas qu'on puisse sacrifier la liberté pour le confort. Je savais qu'elle se sentait redevable à mon égard, suite à une histoire de femmes. D'homme, plutôt. Nous nous sommes revues et je lui ai raconté ma vie, mon couple et votre embauche, pour confondre mon mari. Elle avait déjà participé à une de ces soirées déviantes auxquelles s'adonne mon mari. Elle estimait que ça pouvait devenir dangereux. Sachant que vous enquêtiez par là pour des raisons qu'elle ne m'a pas livrées, elle a eu peur pour vous. Alors elle a proposé de jouer le rôle de la maîtresse pour les besoins du flagrant délit. Vous deviez faire les photos et ça s'arrêtait là.

J'essaie de mettre de l'ordre dans ma mémoire.

— C'est vous qui êtes allée la chercher chez elle, dis-je. Pourquoi avait-elle une valise ?

— Mon mari est très friand de nouveautés, mais il est également très prudent. Il fallait que Natacha gagne sa confiance en s'installant dans une de ses garçonnères.

Le dégoût le dispute à l'admiration. Incroyable Natacha. C'est complètement dingue, mais ça lui ressemble. Tout en réglant sa dette à Mme Orazini, elle jouait le rôle que je lui avais demandé de jouer. Peut-être aussi s'amusait-elle au passage.

Je réalise que cette dernière pensée me permet de voir les choses sous un angle qui occulte une partie de ce qu'on vient de me raconter. Mme Orazini percevait mon trouble :

— Elle voulait réellement vous protéger. Elle dit que vous êtes instinctif et déraisonnable.

Déraisonnable, moi ? Elle en a de bonnes. Elle est quoi, elle ?

— Elle est amoureuse de vous, reprend-elle. Vous devriez lui courir après, c'est une fille formidable et...

— Stop.

Non mais, je rêve. Madame qui joue à la mère maquerelle, je ne lui ai rien demandé, moi. Laissez les femmes entre elles et vous aurez toutes les raisons de partir en courant avant qu'elles ne vous rattrapent avec des projets qui ne sont pas les vôtres. Mme Orazini sent qu'il vaut mieux ne pas insister :

— Pardonnez-moi, ça ne me regarde pas. Savez-vous où elle est ? Je ne parviens pas à la joindre.

— Partie se mettre au vert.

— Pouvez-vous en savoir plus au sujet de mon mari ?

— Difficile pour le moment, mais je vous promets d'essayer.

Un silence s'installe. Je lui demande où sont les toilettes. Elle en profite pour préparer des boissons fraîches.

À côté des toilettes, une porte entrouverte laisse apparaître une affiche de FITV. Je jette un œil à l'intérieur de la pièce. Les diplômes, prix et trophées qui ornent les murs m'apprennent que c'est le bureau d'Orazini. Depuis la cuisine me parviennent des bruits d'eau et de machine à glaçons. J'en profite pour ouvrir quelques tiroirs. Des objets divers, des coupures de presse, quelques cartes postales et sous une pile de paperasses, une photo. Devant une maison qui pourrait très bien être celle d'Aspremont se tiennent deux hommes. On reconnaît Orazini à côté d'un mec qui lui ressemble comme un frère jumeau. Orazini est hilare, l'autre affiche un sourire niais. J'entends que les boissons sont prêtes, la photo disparaît dans ma poche.

De retour sur la terrasse, je sens le besoin d'un coup de fouet :

— Puis-je vous demander un whisky ?

— Bien sûr, excusez-moi, où avais-je la tête.

La liste des whiskies qu'elle me propose est digne d'un palmarès du festival de Cannes. Que du top niveau. J'opte pour un Dalwhinnie de 1973. Une claque. Je m'accorderais bien un moment de poésie, mais une chose me tarabuste :

— Votre mari a un frère jumeau ?

— Non, pourquoi ?

— Une idée, comme ça. J'ai rencontré un homme qui lui ressemble beaucoup.

— Oh, je vois. C'est un sosie. Il travaille pour mon mari, de temps à autre.

— À FITV ?

— Non. Pour ses affaires privées. Je n'en sais pas plus et c'est très bien ainsi.

Un ange passe.

— Mon mari s'extasiait du fait d'avoir un sosie, et si différent de lui, disait-il.

Je bois une gorgée du divin breuvage et demande :

— Vous avez l'adresse de ce sosie si différent ?

Elle réfléchit un moment et se lève.

À son retour, je vois qu'elle me fait confiance. Elle me donne l'information sans poser de question. Je finis mon verre et prends congé rapidement. Au moment de la poignée de main, je retrouve sur son visage cette merveilleuse tristesse qui m'avait fasciné lors de notre première rencontre.

En enfourchant la Bonneville, je vois le Chippendale qui interrompt la préparation de son barbecue pour regarder dans ma direction. S'il fait un seul pas vers moi, je lui fais manger son short. Sans mayonnaise. Il sent la menace et baisse les yeux. Je lève le camp.

Le sosie d'Orazini s'appelle Francis Dalbera. Il habite dans la vieille ville, pas loin de chez moi. Je vais aller voir à quoi ressemble le sosie d'une ordure. J'imagine un monde avec des Orazini partout, un cauchemar. J'ai de la chance, le mec est chez lui. La porte s'entrouvre et je suis estomaqué, la ressemblance est frappante.

— Je suis un ami de M. Orazini, dis-je. J'aimerais vous parler.

Il repousse la porte, pas assez vite pour empêcher mon pied de s'intercaler. D'un coup d'épaule, je suis dans la place. Dalbera ouvre la bouche pour protester, je l'arrête aussi sec :

— Calmez-vous. Je ne vous veux aucun mal et tout va bien se passer. J'ai juste quelques questions à vous poser.

La peur suinte par tous les pores de sa peau. Je ne pense pas avoir besoin d'une arme. Ça tombe bien, je n'en ai plus.

— Asseyez-vous, lui dis-je.

— Ma mère est dans la pièce à côté. Je vous en prie, elle est malade.

Ce qu'il y a de bien avec les avortons de cette espèce, c'est qu'ils vous indiquent tout de suite où taper, pas besoin de chercher. Je monte un peu le volume de la radio qui diffuse de la musique country.

— Justement, dis-je. Ne la dérangeons pas. Répondez à mes questions et je m'en irai.

— S'il vous plaît, partez maintenant.

Je ne sais pas si c'est sa ressemblance avec mon ennemi personnel, sa façon de geindre ou encore un nouveau penchant pour les mauvais traitements, mais j'ai une envie irrépressible de lui taper dessus. Il doit le sentir et s'assied bien sagement. Sa main glisse lentement sous la table. La mienne profite de cet affront pour s'écraser sur sa figure. Un aller appelle un retour, je ne m'en prive pas. Ma bague lui abîme la joue.

Une voix nous parvient de la pièce à côté :

— Francis, qu'est-ce que tu fais ?

Dalbera me regarde d'un air implorant. Je lui fais signe de répondre en prenant le flingue planqué sous la table. Il ne bronche pas. Un autre aller-retour tombe. Cette fois-ci, il obéit :

— C'est rien, maman. Fais ta sieste.

Je ferme la porte qui donne dans le couloir d'où venait la voix.

— Va chercher ton masque, dis-je d'une voix rauque.

Là, le Dalbera se décompose. Il ne sait pas ce que je veux et il en pisse de trouille. Il secoue la tête, la bouche ouverte.

— Si tu ne fais pas ce que je dis, je vais chercher maman et je t'encule devant elle, avec ça, dis-je en brandissant le flingue.

Je ne sais pas où je vais chercher tout ça, ce petit côté *Délivrance*, sur un air de banjo. Les révélations sur les sentiments de Natacha ont dû me mettre de mauvais poil.

Je repense à ce que disait Orazini de son sosie, si différent de lui. Effectivement, dans l'adversité, il n'y a pas photo, la copie ne tient pas la route. Dalbera commence à sangloter. J'en profite :

— Alors, ce masque ? J'ai besoin d'accessoires pour être excité.

— Il n'est pas ici, articule-t-il faiblement. On laisse tout là-bas.

Aussi simple que ça. Quatre baffes et on te raconte l'histoire que tu veux entendre. Bon, avec aussi une menace de sodomie sous le regard maternel, c'est vrai. Pour éviter que Dalbera n'omette des détails importants, je le gratifie de ma dernière trouvaille en termes de supplice, celle qui a fait craquer l'original. Je m'assieds près de lui en lui caressant doucement la tête.

— Raconte-moi l'histoire d'Aamon, dis-je dans un souffle.

Original et copie ont des points communs. Dalbera craque de la même manière qu'Orazini en son temps. Je laisse couler ce qu'il faut de larmes et raffermis la prise sur sa nuque.

D'une voix à peine audible, Dalbera me livre ce qu'il sait. Orazini et lui se sont rencontrés par hasard. En prétextant le miracle de leur ressemblance, Orazini l'a flatté, lui a fait des cadeaux, a promis de l'aider pour soigner sa mère. Puis il l'a initié aux soirées sadomaso. Le sosie y a pris goût. Faut comprendre, à cinquante piges avec maman dont il faut changer les couches, la vie sexuelle, c'était pas ça.

Au bout d'un moment, Orazini a créé le personnage masqué d'Aamon, censé être le grand maître des cérémonies d'Aspremont dans lesquelles il se montrait lui-même à visage découvert. Mais Aamon n'était qu'un avatar. La ressemblance aidant, le subterfuge permettait à Orazini d'être présent ailleurs, sous le masque d'Aamon, en faisant croire qu'il s'agissait de Dalbera.

Je lui pointe le flingue sur l'entrejambe pour lui demander où se trouve cet ailleurs. Il ne sait pas. Moi, je sais. Du côté de chez Fellini, à Rimini. *Satyricon*.

La vieille appelle à nouveau.

— Maman a besoin de toi, dis-je méchamment. Si tu veux continuer à vivre des jours heureux avec elle, pas un mot de ce qui vient de se passer ne sortira de ta bouche en cul de poule, c'est compris ?

Il acquiesce mollement. Le canon du flingue s'enfonce dans son entrejambe.

— J'ai rien entendu.

— D'accord, Monsieur.



Il y a foule sur la plage. Un samedi après-midi ensoleillé avant l'arrivée des touristes. Une jolie brochette d'adolescentes s'ébattent dans l'eau. Quelques couples de retraités n'osent pas encore enlever leur lainage. Des pères de famille déplient des parasols pendant que des mères engueulent des gamins.

Depuis un moment j'observe un chien qui ramène inlassablement la balle de tennis que lui envoie son maître. Il est sur les rotules, sa langue pend jusque par terre, mais il y retourne à chaque fois.

Je me demande pourquoi je continue. Et qu'est-ce que je continue, d'ailleurs.

Avec l'aide d'Eriksen, et probablement aujourd'hui celle de Georges, j'ai mis Orazini dans un état qui aurait dû étancher ma soif de vengeance. Est-ce que je considère que le châtimement n'est pas encore à la hauteur du crime ? Qu'est-ce qui me fait avancer ?

En suivant la balle de tennis des yeux, je pense aux cours de philo de Sacha, mon ancien prof devenu camarade de beuverie. Il parlait souvent de la nécessité de l'action, de la pensée qui ne serait destinée qu'à l'action. Mais quand l'action prend la forme d'un cheval fou qui s'emballe, où est la pensée ?

Le chien faiblit, mais continue. Obéit-il à son maître où à autre chose qui lui appartient ? Il sort péniblement de l'eau et vacille. La balle tombe de ses mâchoires qui n'ont plus de force. Il la regarde stupidement. Un coup d'œil à son maître et il s'effondre. Des enfants s'agitent autour de lui en piaillant. Le maître s'approche et constate que le chien est mort. Il le soulève et quitte la plage d'un pas lourd. Les enfants s'égayent, laissant là

la balle de tennis encore chaude de la bave du chien. Une fillette tend la main pour la saisir. Sa maman l'en empêche et la petite pique une crise. Qu'est-ce qui a tué le chien, l'action ou l'absence de libre arbitre ?

Mon questionnement est troublé par la vue d'une femme qui ressemble vaguement à Natacha. J'aimerais savoir comment elle va.

Le vibreur de mon téléphone m'extirpe de ma torpeur. Je ne connais pas le numéro qui s'affiche. La voix est familière, c'est mon frère.

— J'ai eu ton nouveau numéro par ta copine Valérie. Tu devines pourquoi je t'appelle ?

— Le Vieux.

— Il a mis le feu à sa cellule. Il est brûlé au troisième degré, un autre détenu est mort. Cette fois il est cuit, si tu me passes l'expression.

— Tu veux qu'on y aille ensemble ?

— Je suis en Australie. Je rentre le mois prochain.

— Bon. Je vais voir. Je peux t'appeler à ce numéro ?

— Non, c'est moi qui t'appellerai. Salut.

— Salut.

Y a pas à dire, la famille, c'est chouette. Je me surprends à souhaiter que mon père meure, qu'on passe à autre chose. Il n'a jamais rien fait pour nous et tout ce qu'il a fait par ailleurs n'a été que source d'emmerdements.

Avec mon frère, ça a toujours été ni amis ni ennemis. On a bricolé nos systèmes de protection, chacun de son côté, jamais ensemble. Le fait qu'on vivait la même chose a forcément créé une sorte de solidarité passive, mais pas l'entraide.

Je me lève en m'ébrouant. Putain, qu'es-ce que c'est que cette journée ? Après un lever joyeux, me voilà dans un cloaque avec chien mort, père mourant et frère étranger. Merde. Du whisky, de la musique, des femmes. Et de l'action. Si elle ne vient pas à toi, provoque-la.

Je me demande si je suis capable de refaire un coup aussi payant que celui de la photo truquée. Je ne vais quand même pas passer mon temps à regarder mourir les chiens. Il y a moins de joueurs dans la partie, ces temps-ci, à Nice. Deux pièces maîtresses en Serbie, une autre en fuite quelque part à l'est, des Bronski en moins, il me reste quoi ? Des femmes entraînées malgré elles dans des turpitudes dont elles se seraient bien

passées, un flic gêné par les limites de sa fonction et une lopette à sa maman qui ne doit pas en savoir beaucoup plus que ce qu'il m'a appris, c'est pas folichon.

À défaut de pouvoir provoquer l'action, faute de combattants, allons activer la pensée qui prélude à l'action. Ça doit faire un an que je n'ai pas vu Sacha. La nature même de nos rapports fait qu'à chaque rencontre, c'est comme si nous nous étions quittés la veille. La présence de Sacha, c'est un autre chez moi. Tout y est naturel et évident. C'est un père, un frère et un ami. Et un sacré soiffard, malgré les avertissements répétés des médecins. Ce mec a essuyé toutes les tempêtes. Son corps a subi tous les outrages. Il est toujours là, debout, le verbe haut et le verre à la main. Je ne sais pas pourquoi on se voit si peu. Quand on se quitte, les promesses de se revoir vite sont un rituel immuable. Et à chaque fois, le temps passe. Environ un an. Alors l'un ou l'autre fait un signe, on passe une nuit à refaire le monde et à boire, on se sépare, et le cycle recommence. À la fac de philo, j'avais un statut particulier. J'allais au cours avec deux potes sans être inscrit. Je les ai perdus de vue. Sacha Weisz, prof de philo atypique et adulé par les élèves, nous accueillait volontiers. Il nous appelait les Desperados. « Ces olibrius sont nécessaires, disait-il en nous montrant du doigt. Ils percent le cercle et permettent des trouées d'air. » Entre lui et moi, l'amour du whisky est venu irriguer celui de la philo, et quand j'ai appris son passé de hippie grand amateur de la contre-culture des années 60, nous sommes rapidement devenus amis. De presque vingt ans mon aîné, il a vécu ces années dingues qui m'ont toujours manqué.

Cette fois-ci, j'ai besoin de lui. Je suis étonné de ne pas avoir pensé plus tôt à lui demander conseil. Sacha est une fine lame. Sa puissance de raisonnement et son questionnement sans relâche sont tels qu'il ne manque jamais de pointer des détails qui échappent à la plupart. On a du pain sur la planche.

À Saint-Laurent-du-Var, je débarque chez Sacha sans prévenir. La grande maison qu'il occupe avec ses nombreux chats est entourée d'un jardin sans clôture qu'il laisse à l'état sauvage. Je le trouve dans son hamac, en short et chapeau de paille.

— DelMonte ! Tu arrives à point nommé ! Regarde ce que j'ai là.

Il me tend une vieille édition du *Gai savoir* de Nietzsche.

— Annoté par Gide, tu réalises ? Ça m'a coûté une petite fortune.

Il s'extirpe de son hamac et me serre dans ses bras.

— Si tu es là, ça doit être l'heure de l'apéro, reprend-il. Viens, on va se mettre au frais.

Mes yeux mettent un bon moment à s'habituer à l'obscurité de la maison. Sacha est en train de préparer des glaçons. Je découvre une grande nouveauté : un peu partout dans la pièce principale trônent une demi-douzaine d'écrans d'ordinateurs.

— Oh, Sacha, t'es devenu *hacker* ou quoi ?

— Exactement, dit-il en me rejoignant. C'est passionnant, je ne fais que ça depuis bientôt un an. Ça a commencé par des échanges avec des intellectuels du monde entier, puis j'ai approfondi la question, tu me connais.

Je ne doute pas une seconde de l'acharnement avec lequel il a dû s'intéresser à l'informatique. Sacha est une bête de travail. Il doit être sacrément bon, aujourd'hui. Il me montre ses différents blogs et les réseaux avec lesquels il communique, animé par une joie enfantine. Il ne se sert pratiquement pas de la souris, il connaît tous les raccourcis clavier et ça va très vite. Impressionnant.

— J'ai même retrouvé des ex, lance-t-il, goguenard. Et j'ai des futures en vue, aussi.

— Sacré Sacha.

— Et toi, raconte, dit-il en enfilant un T-shirt sur lequel on lit : *Like a Rolling Stone*.

On s'installe dans le coin salon avec le pastaga et le grand échange commence. On a des montagnes de choses à se dire.

Des heures plus tard, la nuit est tombée et nous sommes passés du pastis au vin, un Coteaux du Languedoc frais pas piqué des hannetons. Je ne sais pas comment fait Sacha, il a une descente spectaculaire, aucun signe d'ivresse ne vient altérer la palabre.

— J'ai besoin de manger quelque chose, vieux frère, dis-je en débouchant la troisième bouteille.

— Ne bouge pas.

Il s'affaire dans la cuisine et revient avec un plateau de saucisson et de fromage et une grosse miche de pain. Le premier *Soft Machine* est introduit dans le lecteur de CD et Sacha se campe face à moi.

— Mange. Après tu me diras ce qui te préoccupe.

Je n'ai pas dit un traître mot de ce qui m'arrive depuis un mois, mais ce diable de Sacha a vu. Alors je mange, et après je parle. Longuement.

Je raconte tout, dans les moindres détails. Sacha est un modèle de concentration. Toute son attention est tendue vers moi. Seul le geste de porter son verre à la bouche vient régulièrement rompre une immobilité parfaite. Je sais qu'il enregistre tout, j'entends presque les rouages de sa pensée. Quand j'ai fini, un silence s'installe. J'en profite pour le regarder. Il n'a pas vraiment changé depuis la fac. Un peu plus rond, des cheveux un peu plus en broussaille, une barbe un peu plus folle, un regard un peu plus perçant. Il doit avoir entre soixante et soixante-cinq ans.

Il se lève en disant :

— Je réfléchis.

Ça, ça veut dire qu'il va passer au whisky. Il amène une bouteille de Glenlivet et deux verres.

— On va monter une cellule de crise, dit-il en remplissant les verres. La demoiselle Lupinelli pourrait nous être utile, tu peux l'appeler ?

— Maintenant ?

— Pourquoi pas ?

— Il est presque quatre heures du mat', Sacha.

— Ah, mais il n'y a pas d'heure pour les braves. Bon, on la verra demain. Mais il faudra lui rappeler ceci : celui qui excelle à vaincre ses ennemis triomphe avant que les menaces de ceux-ci ne se concrétisent.

— Sun Tzu.

— Tout juste. Avant de te faire part de mes réflexions, j'ai besoin d'effectuer quelques recherches sur le net. Je m'y mettrai plus tard, quand tu tomberas de fatigue. Tu peux dormir dans la petite pièce du fond, si tu veux.

J'accepte l'invitation. Mon grand déballage m'a rompu. Sacha me pose encore des questions, il veut connaître tous les détails. Il ne me livre rien pour l'instant, il collecte, trie et assemble. Les protagonistes le fascinent, particulièrement Georges. Je brûle de connaître ses premières impressions, mais je sais que l'heure n'est pas venue.

— *Hovanavor*, dit-il, rêveur. J'aime le son de ce mot.

Je tente quand même ma chance :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Du bien ! Beaucoup de bien !

Il sourit à ma grimace d'incompréhension et continue :

— Tu vis ta vie dans le présent, c'est bien ! Le présent est le mode de toute vie.

Je n'ai plus la force de philosopher. Sacha me propose un autre verre que je refuse, tout arrive.

— Je vais me coucher, dis-je en baillant, et tu devrais en faire autant. On peut s'y remettre demain matin.

— Va, mon fils. Je n'ai pas sommeil et le whisky active la réflexion. Je vais plonger dans le réseau et à ton lever, je te livrerai le fond de ma pensée.

— J'ai hâte. Bonne nuit.

Sacha s'installe devant ses écrans en allumant un gros cigare.

Je fais comme chez moi et vais me pieuter au milieu des chats qui squattent le lit des invités. Je laisse un message à Eva sous l'œil nonchalant d'un gros matou. Il approuve d'un bref miaulement et se rendort.



e suis réveillé au son de *Heroin* du Velvet. Le gros matou fait sa toilette dans l'encadrement de la fenêtre restée ouverte, les autres ont filé.

En arrière plan de la voix de Lou Reed me parvient une discussion animée. Sacha. Eva.

Je m'étire longuement. On frappe à la porte.

— Debout ! Réunion dans dix minutes.

Je prends une douche rapide et rejoins la cellule de crise dans le jardin. Il y a de la séduction dans l'air. Sacha pétille comme une coupe de champagne et Eva semble conquise. Elle m'embrase avec chaleur et me sert un bol de café.

— Mes félins t'ont laissé tranquille ? demande Sacha, goguenard.

— J'ai dormi comme une masse. Comment s'appelle le gros matou qui te ressemble ?

— Aristote. C'est le plus vieux. Son plus jeune rejeton, Arshak, lui mène la vie dure.

— Arshak, dit Eva, pensive. C'est le nom d'un roi d'Arménie, non ?

— Tu sais ça, toi ? dis-je entre deux gorgées de café.

— J'ai fait une thèse sur la Perse et sur les Achéménides, rétorque-t-elle un peu piquée. Et ne demande pas qui était leur bassiste.

Et vlan, dans les dents. Je l'ai mérité. Je suis amusé de voir que mon humour a déteint sur elle.

— J'ai quelque chose pour vous, lance Sacha. Écoutez ça : « Les

lances et les flèches raides comme l'éclair de la formidable armée du grand roi Arshak faisaient même pâlir la gloire du soleil ».

— Ah, c'est matinée poésie, alors, dis-je en baillant.

Bien plus vive que moi, Eva suit la voie ouverte par Sacha :

— Qui est l'auteur ?

— Un jeune Arménien assassiné dans des conditions atroces, lors du génocide : Roupén Sevag.

Je les regarde stupidement et reprends du café. J'ai l'impression qu'ils en sont aux balles d'échauffement avant le premier set, alors que je suis encore au vestiaire.

— Ce nom me dit quelque chose, reprend Eva. Et ça ne date pas de mes études, c'est récent.

Sacha m'observe intensément, avec ce regard que j'appelle le regard Maïa. Mon ancien prof de philo est un adepte de la maïeutique. De questions pertinentes en petites remarques d'apparence anodine, il m'a souvent amené à l'accouchement de conclusions dont je croyais être l'auteur. Mais là, je ne suis pas bien réveillé, je ne vois pas du tout où il veut en venir.

Eva est plus rapide que moi, elle s'écrie :

— Je sais ! Lors de mon transfert dans l'autre cellule, dans les montagnes albanaises, j'ai été agressée. Un type s'est interposé et on m'a poussée dans la cellule dont la porte est restée ouverte. Puis il y a eu une engueulade. Ils parlaient en italien. L'un d'entre eux s'appelait Sévag. J'en suis sûre.

Sacha sourit en attendant la suite. Je commence à me dire qu'il est temps de quitter le vestiaire.

— Et toi ? me dit-il.

— C'est un nom ainsi qu'un prénom courants en Arménie. Je ne crois pas que ça puisse avoir le moindre intérêt, mais le neveu de mon patron à qui il destinait son agence de détective s'appelle Sévag.

— Je vais vous lire la suite du poème, reprend Sacha. « Si le roi Arshak levait la tête aujourd'hui, il verrait des Arméniens sans terre, sans chef. »

— *Hovanavor*, dis-je sans réfléchir.

— Quitté l'hôpital, continue Eva.

Quelque chose me tarabuste. Je fais un effort surhumain pour mettre le doigt dessus.

Sacha s'en aperçoit et m'encourage :

— Oui ?

— Je ne sais pas, c'est vague.

Cette vanne à la con déclenche un coup de jus qui me propulse enfin sur le court :

— À l'hôpital ! Quand je suis retourné voir Georges, avant que les Bronski n'entrent dans sa chambre, je me suis penché sur lui, il a murmuré : ... vag. Il voulait dire Sévag !

Triomphant, Sacha se lève d'un bond et ordonne :

— Suivez-moi.

Dans la pièce principale de la maison, la grande table en bois est jonchée de cartes, photos et coupures de presse.

Sacha se dirige vers le plus gros écran et ouvre une image. Il s'écarte et prend une pose théâtrale en disant :

— Mes chéris, je vous présente Sévag Kassapian.

Sur l'écran, une photo d'Eriksen.

— Pute borgne, dis-je dans un souffle.

Un silence s'installe. Eva et Sacha se tournent vers moi. Je n'ai carrément pas eu de nez, ce nez énorme de Georges que je vois maintenant au milieu de la figure de Sévag/Eriksen. Comment ai-je pu rater ça ?

Sacha n'est pas peu fier. Ses mimiques sont autant d'appel aux compliments. J'inspire un grand coup et lui demande :

— Tu n'y es quand même pas arrivé par la poésie ?

— La digression, fils ! Analyser, digresser, flâner, revenir. Rien ne se perd.

Je suis impressionné. Et complètement dans la partie, maintenant.

— Voici où j'en suis, reprend Sacha. Ton patron, Kévork Kassapian, que tu appelles tendrement Georges, est un très gros poisson. C'est le

grand chef du trust des Balkans. Il est à la tête des mafias serbes, monténégrines et albanaises. Son réseau réceptionne des tonnes de cocaïne en provenance d'Argentine, du Paraguay et de l'Uruguay où il est très bien implanté. Son neveu, Sévag Kassapian, qui est à la tête d'une vraie petite armée, veut devenir calife à la place du calife. Il mène une guerre sans merci pour renverser son oncle. Il y a quelques semaines, plus de deux tonnes de cocaïne ont été saisies au large des côtes de l'Uruguay. Je pense que ça a pu se faire suite à une dénonciation de la part de Sévag qui ne recule devant rien pour affaiblir son oncle.

— Sacré vieux Georges, dis-je, pensif. Enfoiré d'Eriksen.

Eva est admirative. Elle veut en savoir plus :

— Dites-moi, Sacha, comment avez-vous fait ? J'imagine qu'on ne doit pas obtenir grand chose en tapant « dangereux trafiquant des Balkans » dans Google...

— J'ai mes sources, ma chère enfant. À propos, savez-vous ce que signifie Sévag ?

Silence dans les rangs.

— Œil noir.

Sacré Sacha. Pour lui, tout fait sens.

Nous nous installons à la grande table et Sacha nous demande de reprendre toute l'histoire à la lumière de cette nouvelle information, en nous concentrant sur les Kassapian et en laissant la question Orazini de côté pour le moment. Il y reviendra plus tard. Des pans entiers s'éclairent, surtout pour moi qui ai été en contact plusieurs fois avec Eriksen. Putain, quand je repense à ce pif, quelle truffe je fais. La partie avance, les échanges sont vifs, le jeu riche et inventif.

— Passons maintenant à la suite, dit Sacha. Le cas Orazini est un peu différent. Il me manque des informations qui devraient me parvenir d'un moment à l'autre. Mais je peux d'ores et déjà vous assurer qu'il est mouillé jusqu'au cou dans un réseau de gros trafic dont l'axe principal est Afrique-Europe occidentale. D'énormes quantités de drogue cachées dans des containers circulent par voie maritime depuis le Ghana, le Togo et le Burkina Faso, territoires qui sont devenus les destinations de prédilection des trafiquants *latinos*. Ce réseau-là transite par la région de Bari, en Italie. Puis c'est l'arrosage de l'Europe occidentale.

Je monte au filet :

— Si je devais faire ce trajet là, je longerais la côte adriatique et passerais par Rimini.

— Jolie balade. Je ferais exactement pareil. On parle bien de la même chose. Attendez la suite. Le passé d'Orazini est très instructif. Au milieu des années 90, il vivait au Japon. Un emploi plus ou moins fictif dans une grosse boîte de communication lui a laissé beaucoup de temps pour les loisirs. Il a ouvert des galeries d'art spécialisées dans le fétichisme. Puis on l'a introduit dans un réseau de pratiques sadomaso. Il est devenu gourmand et a commencé à se mêler de trafics plus importants. Ça n'a pas plu aux *yakuzas*. Ces gens-là ne donnent pas d'avertissement. Orazini a du quitter le Japon. Tout me pousse à croire qu'il a reproduit le processus ici.

— C'est dingue, murmure Eva. Dieu sait à quoi j'ai échappé...

— Dieu ne sait rien du tout, coupe Sacha. La connaissance appartient aux humains. DelMonte va nous faire une démonstration. Réfléchis et fais nous part de tes découvertes.

J'observe les tracés fléchés au feutre sur les cartes étalées devant nous. Je suis une ligne du doigt. Ça me rappelle le rai de lumière sur la table entre Georges et moi, après notre libération, dans les montagnes albanaises. Je me prépare pour le service :

— Quand nous avons quitté les montagnes, Georges m'a dit : « Les salopards qui vous ont séquestrés veulent me prendre quelque chose que j'ai eu du mal à obtenir ». Je lui ai demandé ce qu'il en était d'Orazini. Il a répondu : « Celui-là, c'est moi qui en veux à son entreprise. » Ça nous donne ceci : Sévag veut renverser Georges et prendre sa place. Il va jusqu'au passage à tabac et à la torture pour récupérer le trésor que son oncle détient. Parallèlement, il cherche à pénétrer le réseau *Satyricon* d'Orazini. Ma photo truquée lui fait croire que le trésor de Georges est passé à Orazini, qu'il enlève. Et torture. Pendant que son neveu agit, Georges se prépare à phagocyter le réseau *Satyricon*. Je pense qu'Orazini était conscient de la menace. J'ai vu la peur dans son regard, quand Georges est entré dans la cellule. Si j'étais le scénariste, je proposerais que le trésor volé par Georges appartenait à Orazini. On en revient au chaînon manquant : le MacGuffin. On appelle Alfred ?

Un chat vient de bondir sur la table. Il nous observe à tour de rôle. Il miaule, on dirait qu'il veut jouer la partie avec nous. Je prends des balles neuves :

— Attendez...

— Pause, me coupe Sacha.

Il se lève en prenant le chat dans ses bras. C'est un des trucs qui m'énervent chez lui. Cette façon de se prendre pour un psy et d'interrompre la séance au moment où vous pensiez pourtant faire une importante découverte.

— Mon enfant, dit-il à Eva, aidez-moi à préparer une pizza aux anchois et une salade.

Eva le suit dans la cuisine sans commentaire.

Je tourne en rond dans la pièce, caressant les chats au passage. Un petit teigneux me gratifie d'un coup de griffe.

Sacha m'interpelle depuis la cuisine :

— Tu mets de la musique ?

Je déloge prudemment le chat qui dort sur le lecteur de CD et regarde les Zappa qui me font de l'œil. Je m'amuse à fermer les yeux pour en prendre un au hasard et le glisser dans le tiroir. Je me réjouis de la surprise. Je ne suis pas déçu : *The Adventures of Greggery Peccary*. Plus de vingt minutes de délire orchestral et vocal, comme la bande son d'un dessin animé halluciné et absurde, narré par Zappa *himself*. C'est l'histoire d'un petit pécari qui porte une cravate et circule dans une Volkswagen rouge. Une déflagration me secoue de la tête aux pieds. Je pousse un grand cri.

Affolée, Eva arrive en trombe :

— DelMonte ? Ça va ?

— Ne bougez pas ! Je fais un aller-retour chez moi ! J'arrive !

Je suis déjà en selle quand j'entends la voix de Sacha derrière moi :

— Qu'est-ce qui se passe ? DelMonte !

— Mon cri se mêle au rugissement de la Bonneville :

— Le trésor !



reggery Peccary. Le commun des mortels doués d'un peu de jugeote penserait à Gregory Peck. Pas moi. J'ai une autre vision des choses.

Georges est un gros malin, il n'est pas *hovanavor* pour rien. J'admire son sens de l'humour. Ce que je viens de comprendre paraît dingue, mais je suis sûr de mon coup.

Dérapiage contrôlé devant chez moi sous le regard inquiet de Mme Galluzzio et montée des marches quatre à quatre. Je me rue sur la discothèque, côté vinyle. Lettre Z, fin du premier tiers, année 78. Le voilà : *Studio Tan* de Frank Zappa, sur la première face duquel figure *The Adventures of Greggery Peccary*.

J'extrais délicatement la galette de sa protection en cellophane, jusqu'ici tout est normal. En palpant la pochette, je sens une petite boursoufflure au coin inférieur gauche. Je plonge ma main à l'intérieur et découvre une très légère excroissance maintenue par un bout de scotch. Je décolle soigneusement l'objet d'à peine un centimètre carré et le pince entre le pouce et l'index : une petite carte mémoire micro SD. Bingo.

J'ai une pensée émue pour Hitchcock. Ce n'est peut-être pas le moment de traîner ici avec ça, mais je m'accorde quand même un Talisker pour fêter ma découverte. Je bois à la santé de la ruse de Georges. Ça ne m'étonne pas qu'on se soit plu dès qu'on s'est vu, quelle vieille fripouille.

Georges est né de père français. Sa mère a voulu honorer sa belle-famille en donnant un deuxième prénom français à son rejeton, celui du grand-père paternel : Grégoire. *Here is Greggery*.

Quand je lui ai raconté mes déboires à FITV, Georges a beaucoup ri

du surnom que je donnais alors à Orazini : Pécari. Ça lui rappelait un ancien amant de sa mère, éleveurs de cochons, qu'il surnommait de la même manière. *Here is Peccary.*

Le côté surréaliste du choix de la cachette est une idée de génie. Sévag et ses Bronski ont bien pensé à venir fouiller ici, mais c'était sûrement par acquit de conscience, un peu au pif. Ils devaient penser que je n'étais qu'un simple collaborateur d'ARPI.

Georges est quand même gonflé d'avoir caché ça chez moi. Ça, mais c'est quoi au juste ? Je n'ai pas de lecteur pour ce type de carte. Sacha doit avoir ce qu'il faut. Je change de sous-vêtements avant de repartir chez lui. Minute, réfléchissons. Georges m'a dit qu'il allait en Serbie, sans préciser pour combien de temps. Il peut débarquer à Nice à tout moment. Si l'envie lui prend de récupérer son trésor et qu'il ne le trouve pas dans sa cachette, je peux dire adieu à mes amis en leur demandant de récupérer les morceaux pour une mise en bière décente. Il faut donc copier le contenu de la carte et la remettre à sa place. Je pense à Kunal du Mobistore et me ravise. Pétin lui rend trop souvent visite et il a l'air d'avoir des moyens de pression pour le faire parler. J'hésite à mettre Eva dans la confidence. Elle s'est déjà fait de nouveaux ennemis à cause de moi, inutile d'y ajouter Georges, qui est peut-être le plus redoutable. Faire venir Sacha ici ? Il ne parle jamais de ses problèmes de santé, mais je sais qu'il ne sort plus de chez lui.

Un deuxième Talisker est censé m'apporter une réponse. Le bon sens me fait opter malgré tout pour Eva. Si tout se passe bien et vite, il ne devrait pas y avoir de risque supplémentaire. Je l'appelle et lui demande de rappliquer dare-dare avec le matériel nécessaire pour la copie. Je suis nerveux, cette petite carte est sans aucun doute une bombe.

Depuis le balcon, je guette l'arrivée d'Eva. Un filet de sueur froide me glace les reins quand je vois deux mecs faire le pied de grue en bas de chez moi. Des Boneheads. Les Bronski avaient l'air sympa, comparés à ces-oiseaux-là. On est plutôt chez les naziskins, genre Légion 88 ou Bunker 84. Merde. La relève ?

Un des mecs lève les yeux vers moi. Battre en retraite maintenant serait un aveu. Je soutiens le regard en tirant sur ma clope. Il finit par reprendre la discussion avec son acolyte. Ils ne sont pas forcément là pour moi, mais je n'oublie pas que Sévag ne figurait pas au nombre des cadavres, après l'assaut des hommes de Georges dans les montagnes.

Je cherche à joindre Eva pour la prévenir d'attendre. Elle doit être en

route et ne répond pas. Je vois ma concierge qui balaie devant sa porte. Elle demande aux Boneheads de se pousser.

La bécane d'Eva est en vue tout au bout de la rue, elle est arrêtée par une voiture qui manœuvre. Au moment où elle redémarre, les crânes rasés se barrent en râlant, le plus petit crache par terre. J'entends Mme Galluzzio lâcher : « Petit con ». Les Boneheads continuent leur chemin sans se retourner. Fausse alerte. Peut-être pas, va savoir. L'épisode a le mérite de me rappeler que je ne suis pas dans un film. Le réel est vraiment fatigant. Un de ces jours, je passerai définitivement de l'autre côté, là où règnent les fantaisies du désir.

Eva déboule comme une furie, elle n'a même pas enlevé son casque. La transpiration fait briller sa peau, un petit filet ruisselle entre ses seins. Focus, DelMonte, c'est pas le moment ! Mais qu'est ce qui me prend ?

Le lecteur de carte est branché sur mon ordinateur, copie sur le bureau et re-copie dans l'autre sens sur une carte vierge. Je remets la carte originale dans le ventre de la pochette qui retrouve sa place. On n'a pas échangé un seul mot, des vrais professionnels qui font froidement ce qu'ils ont à faire.

Eva me regarde intensément, les mains sur les hanches. Des mèches de cheveux lui collent au visage. Elle a un air sauvage qui me tend comme le do7 d'un Model D de chez Steinway & Sons.

— Eva... dis-je, la bouche pâteuse.

En deux pas, la voilà collée à moi. La pelle qu'elle me roule me renverse, littéralement. Étalé de tout mon long, je tente d'argumenter, mais elle a déjà compris et n'insiste pas. Ma voix mal assurée parvient à véhiculer une réplique qui ne restera pas dans les annales des rapports amoureux :

— On devrait peut-être y aller...

Le sourire d'Eva me rassure. Elle accepte mon ellipse sans commentaire. Ouf.

Le trajet vers Saint-Laurent-du-Var ressemble à un jeu, on fait la course comme des gamins. Peut-être pour pallier ce qui n'a pas eu lieu.

Sacha nous attend dans son hamac.

— Ah ! Le trésor des Athéniens ! lance-t-il joyeusement.

Il nous prépare des boissons fraîches, avec le calme de quelqu'un qui

accueille simplement des amis pour le verre de l'amitié.

— On regarde ? dis-je en brandissant la carte mémoire.

Eva est déjà à l'intérieur, près des ordinateurs.

— La patience a beaucoup plus de pouvoir que la force, chantonne Sacha en se servant une bière.

— Sauf ton respect, Sacha, je te dirais bien d'aller te faire voir chez les Grecs.

— Ah, la jeunesse. Bon, allons-y. Vous n'avez pas été suivis ?

À aucun moment je n'ai regardé dans mon rétro, c'est malin. Je marmonne un truc incompréhensible et rejoins Eva qui trépigne d'impatience.

— Honneur au Maître, dit-elle en s'écartant.

Sacha apprécie le titre et s'assied devant l'écran. Avant d'ouvrir les pièces contenues dans la carte, il les analyse avec plusieurs antivirus. Et enfin, la commande *pomme-O* nous plonge en apnée.

Une liste interminable de noms s'étale sous nos yeux. De personnes et de lieux. Beaucoup de chiffres aussi. « *Numbers, names...* » comme disait Brad Pitt dans *Burn after reading* des frères Coen. Je reconnais quelques noms dans la rubrique Rimini : Roga, Angelo, les frères Bassini.

— Mmm, fait Sacha.

— Ce qui veut dire ? tente Eva.

— Ça se recoupe avec mes recherches de la nuit dernière, répond Sacha. Mes enfants, il me semble que nous avons là l'organigramme complet des membres du réseau Afrique-Europe, ainsi qu'un rapport d'activité très précis. Les chiffres correspondent soit aux quantités de drogue, soit aux montants, vraisemblablement en dollars. Ces autres chiffres sont des localisations pour des routes maritimes ou terrestres. J'analyserai tout ça en détail. C'est une bombe.

— Et Orazini ? demande Eva.

Sacha pointe un nom.

— *Aku* ? dis-je.

— Un mot japonais qui signifie : mal.

— Charmant. En dehors de ses travers sadomaso, qu'est-ce qui te fait

dire que c'est lui ?

— La position dans les listes, regardez.

Il pointe le nom *Aku* à plusieurs endroits et continue :

— Et aussi le fait que c'était l'enseigne de ses galeries d'art fétichiste à Tokyo.

Eva expire bruyamment. Ce n'est plus du tout la jeune femme rompue que j'ai vue fatiguée par l'esprit de vengeance, quand je tourmentais Orazini dans la cellule. Un air de reviens-y s'est posé sur son visage. Elle confirme mon impression :

— Le salaud. Sacha, je peux prendre une douche ?

— Tout ce que tu voudras, ma petite.

Je profite de l'absence d'Eva :

— Dis-moi, vieux frère, comment tu as fait pour obtenir toutes ces infos ? Tu as des contacts à Interpol ?

— Tu ne crois pas si bien dire. J'échange avec un vieux monsieur qui occupe sa retraite avec la philo. Il est assez bon, je dois dire.

— Et il travaillait pour Interpol...

Sacha esquisse une mimique qui signifie tu-as-deviné-mais-je-ne-peux-pas-t'en-dire-plus. Je n'insiste pas.

— Il y a aussi ce petit jeune, en Californie, reprend-il. Appelons-le Bobby. C'est un *hacker* surdoué de la dernière génération. Je lui rends des services pour ses examens et en échange, il s'introduit pour moi dans des réseaux réputés inviolables.

— C'est pas dangereux ?

— C'est surtout très amusant !

Amusant. Je l'imagine parfaitement rire aux éclats là où des gouvernants et des financiers envisageraient sérieusement le suicide.

— Buvons ! tonne Sacha.

— Et un MacGuffin, un !

Nous trinquons. Je porte un toast spécial à la mémoire de Zappa. Sur le pas de la porte, nous observons les chats en silence. Le fougueux Arshak harcèle Aristote qui cherche à se mettre hors d'atteinte. Le vieux matou grimpe sur le cerisier pour un court moment de tranquillité.

Arshak le rejoint et tente une nouvelle approche. Aristote semble se désintéresser de son rejeton qui ne voit pas venir le coup en traître. D'un coup de patte, il expédie son rival au pied de l'arbre. Arshak pousse un miaulement de vexation et file au fond du jardin.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? me demande Sacha.

Surpris un instant par le choix du pronom, je réalise que Sacha remet les choses à leur place. Si je lui demande de continuer l'aventure avec moi, il acceptera sans conditions, quelle que soit la nature de ma demande. Mais aujourd'hui, à l'endroit où nous sommes, c'est à moi de prendre les décisions.

Nous sentons la présence d'Eva derrière nous. Son regard nous apprend qu'elle se pose la même question.

— Je ne sais pas, dis-je enfin. Je n'ai pas appris à manier les explosifs.

— *Corruptio optimi pessima*, murmure Sacha.

— Tu penses que je dois laisser tomber.

— Qu'est-ce ça veut dire ? intervient Eva.

— La corruption de ce qu'il y a de meilleur est la pire.

— Ouais, dis-je. Je ne pense pas être dans la catégorie du meilleur. Non, sans déconner. Je ne sais pas. Où sont Georges et Orazini ? Sévag est-il en vie ? La disparition d'Orazini n'a fait aucun remous, pas de presse, rien. Qu'est-ce que ça veut dire ? Se plie-t-il aux volontés de Georges pour contrer Sévag ? Qu'est-ce qui se prépare ?

Sacha vient de s'affaler dans son hamac. Il a un sourire amusé. Une fois de plus, il a compris avant moi. C'est en le regardant que je sais où j'en suis.

Si je m'arrête là, je le regretterai éternellement. Trop de questions se bousculent pour que je puisse tranquillement retourner au whisky et au blues. Je sais qu'il y a un monde entre mon désir de venger Claudia et ce qui m'anime aujourd'hui. C'est comme une machine qui s'est emballée. Je ne peux tout simplement pas m'arrêter sur le bord de la route et la regarder passer.

Arshak est de retour au pied du cerisier, plus décidé que jamais.

— Eva, mon enfant, lance Sacha, pouvez-vous m'apprendre à lancer les couteaux ?



e longe le Var à faible allure. Le ciel est chargé de plomb.

J'ai abandonné mes compères à leur nouveau jeu, j'ai besoin d'être seul. Sacha m'a promis d'analyser les listes en détail et de me faire très vite un compte-rendu. J'hésite quant à la marche à suivre. Que faire d'une telle bombe ? La presse ? Les flics ? Avec un tel cadeau, Pétin me déplierait le tapis rouge. Quoique, c'est peut-être trop gros pour lui.

Je dépasse Saint-Martin-du-Var pour prendre par les Gorges de la Vésubie et redescendre par Levens. À l'approche de Cimiez, je ne sais toujours pas quelle conduite adopter. Une pluie fine commence à tomber. Pourvu qu'elle me rafraîchisse les idées.

Arrivé dans ma rue, je me prépare à tourner dans l'impasse où se trouve mon garage. Je lève le nez vers les nuages menaçants et je capte un détail qui prend vite la forme d'une menace : il y a quelqu'un sur mon balcon.

Je gare la moto dans l'impasse et rase les murs vers un poste d'observation discret. Planqué derrière une camionnette, je risque un œil. C'est un choc : massif et immobile, Georges scrute l'horizon en fumant pensivement un cigare. Merde. Je réalise instantanément mon erreur : j'ai oublié d'effacer la copie de la carte mémoire de mon ordinateur. Qui est resté allumé. Je n'utilise ni mise en veille ni économiseur d'écran. Il a dû voir le dossier sur le bureau à peine entré.

Mon cœur fait un solo de batterie. Je regarde à nouveau. À n'en pas douter, Georges est en train d'imaginer ce qu'il va me faire, dans les moindres détails.

Quel con, mais quel con ! Si ma position ne m'en empêchait, je me

donnerais des baffes.

Je rebrousse chemin pour enfourcher la Bonneville et repartir d'où je suis venu, en sens interdit. Lentement, pour éviter de provoquer des coups de klaxons qui attireraient le regard de Georges.

Je fonce chez Sacha. Il est en train de s'entraîner à lancer des couteaux sur une planche en bois. Eva vient de partir. Il accueille la nouvelle avec inquiétude :

— Il faut que tu te fasses oublier. Pars, loin. Change de continent. On restera en contact. Je m'occupe d'Eva. S'il y a le moindre danger pour elle, je m'en charge.

Inutile d'argumenter. Il a raison et je comprends que je n'ai pas le choix.

— Je te donne dix minutes pour choisir ta destination, reprend-il. On prend un billet par Internet et tu files. Je te prépare un nécessaire de survie.

La pensée qui prélude à l'action, dans sa version express.

Le choix est rapide, j'ai un vieux fantasme : la Patagonie. J'aurais préféré y aller dans d'autres conditions, mais voilà. Les grands espaces sous des cieux tourmentés, les chevaux ivres de liberté, la migration des baleines. Ont-ils du whisky pur malt, là-bas ?

Sacha fait des recherches, il n'y a plus de vol ce soir. Il trouve un Nice-Barcelone pour le lendemain matin, puis un Barcelone-Santiago du Chili. À partir de là, je prendrai un vol pour Punta Arenas.

La soirée est consacrée aux préparatifs. La question de la surveillance éventuelle de l'aéroport par les hommes de Georges nous inquiète. Sacha trouve la solution : il y a quelques années, il mettait en scène une troupe de théâtre amateur, il a conservé plein de costumes et accessoires dans la grange, au fond du jardin. Par chance, il ne montait pas du Molière, mais des pièces contemporaines.

Après plusieurs essayages, j'opte pour un petit costume étriqué, genre VRP sans clientèle. Sacha me coupe les cheveux et teint les nombreux fils gris. D'épaisses lunettes de vue et une fausse moustache viennent compléter le tout. Ces accessoires sont facilement amovibles. Il faudra que la transformation soit rapide, pour le passage au contrôle.

Lorsque je me vois dans le miroir, je veux tout laisser tomber et me rendre à la police. Sacha plaisante un peu et finit par me convaincre. Il

prépare un sac avec quelques vêtements de rechange et me tend une liasse de billets de banque. Une tentative de refus le vexerait. Je m'abstiens et prends l'argent sans un mot.

Puis c'est la veillée d'armes. Nos échanges sont légers, nettement moins fournis que d'habitude. Nous ne forçons pas trop sur l'alcool.

Avant d'aller me coucher, je demande à Sacha deux copies de la carte mémoire, complétées avec tous les éléments concernant le trust des Balkans en sa possession. C'est mon assurance vie.

Lever à l'aube, taxi, aéroport. Je me suis mêlé à un groupe de pantins habillés comme moi, personne ne m'a demandé qui j'étais, il y en a même un qui m'a salué. Juste avant le contrôle, j'ai ôté les lunettes et décollé la moustache, pour les remettre juste après. Aucun problème. Pas de présence louche aux alentours.

Arrivé à Barcelone, ça s'est corsé. Une série d'alertes à la bombe a suspendu les vols jusqu'à nouvel ordre. Le groupe de pantins est allé se plaindre, j'ai sagement attendu dans mon coin. Le gus qui m'avait salué à l'aéroport de Nice est venu me dire que le manager a fait réserver des chambres pour nous dans un hôtel à côté. Allons bon. J'ai choisi de jouer le jeu, et me voilà au *Tryp Barcelona Aeropuerto Hotel*, à siroter une mauvaise vodka sur un lit mou. Mon nouveau collègue, Martin Bavile, est venu me dire qu'on nous préviendrait dès la reprise des vols. Son groupe va à Madrid, il a insisté pour qu'on partage notre chambre là-bas, il ne connaît personne d'autre. Bien sûr, mon vieux, pas de problème. Il avait l'air content. Je me suis endormi plusieurs fois, réveillé en sursaut à chaque fois, la peur au ventre. Vivement la Patagonie.

J'appelle l'aéroport, les vols internes ne reprendront que le lendemain matin. Par contre, certaines destinations internationales reprennent ce soir. L'avion pour Santiago du Chili décolle dans deux heures. Embarquement dans une heure.

J'allume la télé et commence un zapping interminable, vu le nombre de chaînes disponibles. Euronews diffuse un reportage sur la mafia chinoise implantée à Paris. Un gros commerçant du XIIIe, Cheng Xiang, est officiellement connu pour être un grand caïd en contact direct avec les Triades chinoises les plus importantes dans le monde. Il est décrit comme un homme puissant et cruel. Se mettre sur son chemin, c'est signer son arrêt de mort. Son empire s'étend de plus en plus, il dévore les réseaux rivaux les uns après les autres. J'en ai ma claque de ces mecs, je zappe

encore. Et là, le choc. On dirait que mon destin est de croiser les ordures de première catégorie. Sur l'écran, outrageusement maquillé pour cacher les conséquences de ses récents déboires, le sourire commercial aux lèvres, Orazini dans toute sa splendeur et en direct. Je monte le son. La voix *off* du commentateur rappelle les rumeurs qui circulaient quant à l'éventuel remplacement d'Orazini à la tête de FITV, qu'on a peu vu ces derniers temps, lui habituellement si présent dans les médias. Et l'enflure de parler au micro :

— Des entretiens au plus haut niveau m'ont accaparé ces dernières semaines. J'en attends beaucoup. Soyez sûrs que FITV se placera dans les tous premiers. Dans la bataille audiovisuelle, mes collaborateurs que je salue au passage, depuis les directeurs jusqu'au postes les plus humbles, ainsi que moi-même...

La mignonnette de vodka s'écrase sur l'écran avec fracas. Putain d'enfoiré de ta race. Alors c'est juste comme ça ? Rien n'est arrivé ? Un peu de maquillage et les feux de la rampe brillent à nouveau ?

Je serre les poings et vois rouge. Mon sang ne fait qu'un tour, et dans le mauvais sens, encore. Attends mon salaud, je te réserve un chien de ma chienne.

Je descends dans le hall de l'hôtel et me précipite au poste Internet. Deux minutes plus tard, j'ai l'adresse commerciale de Cheng Xiang à Paris. J'achète une enveloppe timbrée pour la France et y glisse une de mes copies de la carte mémoire. J'y joins un petit proverbe chinois sur une feuille blanche : *Il ne faut pas attendre la soif pour tirer l'eau du puits*. Je glisse ma missive dans la boîte à lettres de l'hôtel et me dirige vers mon terminal.

L'avion est presque vide. Les hôtesses prennent le temps de plaisanter avec les passagers.

Je commande un double whisky et commence à imaginer le scénario rêvé : Cheng Xiang déclare la guerre aux Orazini, Georges, Sévag et consorts. Ses armées sont cruelles, sanguinaires et parfaitement organisées. Il fait venir le docteur Fu Manchu de Pékin pour l'aider à anéantir ses rivaux. C'est un carnage. Après d'atroces tortures, Orazini est décapité. Je prends un malin plaisir à imaginer les détails, et après un autre double whisky, je suis repu et glisse dans une douce torpeur qui se peuple peu à peu d'images de *The Mask of Fu Manchu*, avec Boris Karloff.

Des turbulences m'arrachent au tombeau de Gengis Khan. Les

hôtesses bouclent leur ceinture. Je fouille dans le sac que m'a préparé Sacha et découvre trois bouquins : *La revanche de la colline* de Hervé Prudhon, un polar, à moins qu'il ne s'agisse d'une tragédie grecque, comme le laisse entendre la note en quatrième de couv'. À la fin du texte, cette phrase : *La mort n'y est pas héroïque, et on peut même se demander s'il y a une vie avant la mort*. Ça a l'air gentil comme tout, cette histoire. Même si je suis curieux de ce que Sacha veut me signifier, je ne me vois pas m'intéresser à d'autres morts que les miens pour le moment. Il y a aussi un recueil de poèmes de René Char, *Le Nu Perdu*. Je l'ouvre au hasard et lis ceci : *Astres et désastres, comiquement, se sont toujours fait face en leur disproportion*. Je ne suis pas fan de poésie, mais là, je sens qu'il y a de quoi faire. Le dernier bouquin est un essai, *Le réel et son double* de Clément Rosset. Ici, le message contenu dans le titre est clair. Promis, vieux frère, j'y réfléchirai.

En attendant, je pense à mes lascars. Leur séjour en Serbie n'aura pas été long. Georges est un filou. Il a sans doute proposé un arrangement à Orazini, pour mieux le poignarder ensuite. Mais Fu Manchu ne lui laissera peut-être pas le temps d'aller au bout de son plan. J'évacue le sujet et lit quelques poèmes.

Un vol de longue durée offre de nombreuses occupations : mal dormir, mal manger, lire difficilement, s'étirer dans un espace confiné, regarder les jambes intouchables des hôtes, imaginer un crash ou un attentat terroriste, interpréter les raisons des demandes de bouclage de ceinture, dormir encore un peu et finalement, commander encore un whisky avant la descente.

À l'aéroport de Santiago, je change de l'argent et prends un bus pour le centre. Il est 9 heures du matin et il fait froid, 10°, pas plus. Je décide de rester quelques jours ici.

Sur la banquette en face de moi, un couple de jeunes Belges consulte une carte pour trouver son hôtel. Nous échangeons quelques banalités et je me joins à eux pour tenter ma chance à l'*Hostal del Barrio*, qu'ils connaissent et qui ne doit pas être plein en cette saison.

Karen et Peter Schyns sont des passionnés de la Cordillère des Andes, c'est leur troisième séjour au Chili. Nous arrivons dans le Barrio Bellavista qui regorge de bars, de clubs de danse et de restaurants. Le patron de l'hôtel me propose une petite chambre assez spartiate pour quelques jours. Ça fait l'affaire.

Je quitte les Belges qui me font promettre de boire un *pisco* avec eux

avant leur départ pour les montagnes. Première urgence : trouver des fringues. On m'indique quelques boutiques où je trouve les basiques, jean, chemise et blouson. Mes Converse me manquent, je prends des baskets pour remplacer les ignobles mocassins de mon déguisement. J'arpente les rues, un peu absent. C'est une ville bigarrée et confuse, quelque part entre Miami et l'ancienne Castille. Moi qui suis sensible à l'architecture, je réagis à peine au contraste. Ça va de vieilles demeures coloniales aux tours *high-tech* en passant par des immeubles Art déco. J'ai beau me dire : « Eh mec, tu es à Santiago du Chili ! », je n'arrive pas à me sentir concerné.

Une imposante berline pile pour éviter une charrette à bras tirée par un vieux qui crache ses poumons. La pollution est étouffante.

J'arrive Plaza de Armas qui a été le théâtre de tous les événements historiques du pays. Je m'approche de la cathédrale, mitraillée par d'inévitables touristes japonais.

Accompagnée par un petit garçon qu'elle tient par la main, une jeune femme contourne un groupe d'Asiatiques. Elle me fait penser à Susan Sarandon dans *Thelma et Louise*, même fichu sur la tête, mêmes lunettes de star hollywoodienne. Elle a des jambes magnifiques. Le petit garçon pointe quelque chose dans ma direction et la femme se retourne. C'est un choc, je crois reconnaître Natacha. Puis Zelda. Wow, j'ai besoin d'un remontant. Je cherche un bar et m'envoie deux bières en quelques minutes. Qu'est-ce que je fais ici ? Un *pisco*, l'eau-de-vie nationale chilienne, ne m'apporte pas de réponse. Je me sens seul, fatigué et inutile. Je retourne à l'hôtel pour une sieste que j'espère longue et sans rêve.

Karen et Peter Schyns sont venus frapper à ma porte. Ils m'ont invité pour un apéro dans un petit bar du Barrio Bellavista. Ils sont mignons comme tout, mais je n'arrive pas à être pleinement avec eux. Karen parle de la Cordillère des Andes qui la fascine. Elle raconte l'épisode d'un accident qui a failli mal tourner. Je feins une attention intéressée, mais mon regard se perd au loin. Je suis assis face à la vitrine et vois tout à coup passer la jeune femme de la cathédrale.

— Excusez-moi, dis-je rapidement. Je viens de voir quelqu'un que je connais.

Je file dans la rue. La jeune femme est seule. J'attends un peu et décide de la suivre. Je ne sais pas pourquoi. Elle s'enfonce dans une ruelle sombre. Au moment où je décide d'accélérer le pas, un mec surgit d'une porte cochère et me tombe dessus. Je ne sais pas me battre, mais si

on m'emmerde, je rends les coups. Le mec sait y faire. Il me plaque au sol, un genou dans mon dos. Mes poches sont lestement vidées et il file comme il est apparu. Je renonce à le poursuivre. Je reste assis là, dans une ruelle sombre de Santiago du Chili, à me demander qui je suis.



rois jours que, tel un fantôme, j'arpente la ville sans but. La Patagonie me résiste. Ce n'est pas le cas des bars et des boissons chiliennes que j'ai toutes essayées. Les bières locales, le *pisco* et sa variante, le *pisco sour*, la *vaina*, apéro à la liqueur de café et la *chicha*, redoutable jus de fruits fermenté et alcoolisé.

Je n'ai pas emmené mon mobile, on aurait pu trouver le numéro par Kunal, et me localiser ensuite. Après avoir créé une nouvelle adresse mail, j'ai contacté Sacha. Rien ne bouge à Nice, Eva n'est pas inquiétée. « Ne reste pas à Santiago, va en Patagonie », m'a conseillé Sacha.

Oui, mais voilà. En flânant devant l'édifice baroque du théâtre municipal, je cherche ce qui me retient ici quand je la vois. Même fichu sur la tête, mêmes lunettes, mêmes jambes superbes. J'inspire profondément en me jurant qu'aucun malfrat ne m'empêchera de l'accoster cette fois-ci.

Je me dirige vers elle et l'interpelle :

— *Señorita* !

Elle se retourne et s'immobilise un instant. Puis elle s'enfuit.

Je cours vers elle. Deux flics observent la scène, c'est bien ma veine. Ils me barrent le passage et me demandent mes papiers. Le plus vieux ressemble à Pinochet, ce qui me fout les jetons. Il prend son téléphone et appelle des collègues véhiculés pour m'embarquer. C'est tellement idiot que j'ai envie de lui dire d'appeler mon plus grand fan qui répondra de moi, un flic français qui s'appelle presque comme le maréchal Pétain. Vous savez bien, Pinochet, Pétain, tout ça. Le flic plus jeune a un air méchant, il me fixe durement. Une voiture de police arrive en faisant

hurler la sirène. Et merde, pour la discrétion, on repassera. Derrière mes cerbères, je vois la femme que j'ai interpellée parlementer avec le flic en voiture qui, évidemment, me rappelle Harvey Keitel, toujours dans *Thelma et Louise*. Et moi, je fais Brad Pitt ou Michael Madsen ? Au bout de deux minutes, le flic fait un signe à ses collègues qui m'encadrent, dans le genre tout va bien. Ils me rendent mon passeport, me saluent sans un mot et s'éloignent.

La femme vient vers moi. Je profite de l'ouverture :

— *Muchas gracias, señorita.*

Elle sourit et enlève ses lunettes.

Natacha.

— J'aurais bien dû me douter que tu ne pouvais pas te passer de me masser les pieds.

Je dois avoir la tête d'un merlan frit. Elle éclate de rire et lance :

— Mais dis quelque chose, abruti !

Aucun son ne sort de ma bouche. Je prends Natacha dans mes bras et je crois bien que je verse une larme.

— Quel grand couillon, dit-elle légèrement.

Mais je vois bien qu'elle est émue. Elle s'accroche à mon bras et m'entraîne.

La pudeur silencieuse qui peut s'installer entre deux grands amis est une chose étrange. On navigue entre une sensation de complicité et de confiance qui peut se passer de la parole et la peur d'un silence qui ferait reculer les confidences dans une zone inaccessible. Il nous faut de l'intimité, une bulle rien qu'à nous. Je comprends que Natacha m'emmène là où nous pourrions nous confier l'un à l'autre. Elle me dit simplement qu'elle occupe l'appartement d'un musicien rencontré lors d'une tournée, Luis, qui est actuellement aux États-Unis.

Le bus nous dépose dans le Barrio Paris-Londres, quartier résidentiel d'architecture très européenne, avec des rues pavées, étroites et sinueuses.

Le petit appartement est bien celui d'un musicien. Il y a un tas d'instruments à cordes qui ne sont visiblement pas là pour la décoration et les murs sont couverts de posters de groupes et de chanteurs.

Natacha prépare du *maté*, une infusion traditionnelle qui m'avait échappé jusqu'ici. La pression commence à monter, j'ai envie de parler,

de poser des questions. Sur le divan, Natacha prend sa pose favorite, qui est aussi celle de l'appel du massage. Je ne me fait pas prier. Les préliminaires sont longs, puis la parole finit par naître. Je suis invité à faire les premiers pas.

Encore une fois, comme avec Eva puis Sacha, je raconte mon histoire. Mais cette fois-ci, le récit n'omet pas les sentiments qui m'ont traversé. Je réalise que c'est la vraie version. Natacha pose quelques questions et je m'épanche sans retenue.

Puis c'est à son tour. Elle n'a pas été maltraitée dans les montagnes albanaises. Grâce à quelques notions de serbe, elle a compris qu'elle était une sorte de joker dont ses geôliers ne savaient pas trop quoi faire. L'absence de menace directe ne l'a pas rassurée pour autant. L'angoisse était insupportable, principalement pour une raison que je découvre avec stupeur. Tom, le petit garçon avec lequel je l'ai vue il y a quelques jours, est son fils. Depuis sa naissance, les WebSisters ont fait croire que c'était le fils de Zelda, pour le protéger.

Mon palpitant fait un bond :

— Le protéger de quoi ?

— De son père, Sévag Kassapian.

Je suis estomaqué, incapable de réagir.

— Je l'ai connu il y a dix ans. Il tournait d'abord autour de Zelda, puis il m'a séduite, et le temps que je tombe enceinte, il a disparu. Il ne sait pas, pour Tom. Quelques jours avant d'être enlevée avec Orazini, je l'ai vu à Nice. J'étais morte de peur. S'il apprenait que Tom est son fils, il l'emmènerait avec lui et je préfère ne pas savoir ce que Tom deviendrait. Je sais que l'enlèvement ne concernait qu'Orazini, mais ça m'a inquiétée au point que j'ai préféré venir me cacher ici. Sévag est fou.

— Natacha, dis-je faiblement.

— Quoi ?

Je viens de réaliser que tout au long de mon histoire, j'ai appelé Sévag Eriksen.

— Les mecs qui vous ont enlevés...

— Mais quoi, bordel ?

Son regard me transperce. Je finis par lâcher le morceau :

— C'était les hommes de Sévag.

Elle se décompose et vient se blottir dans mes bras. La peur après coup est souvent la plus dévastatrice. Nous restons silencieux longtemps.

Après un flottement dédié aux simples sensations, la gamberge revient. Si Georges avait connu l'existence du fils de Sévag, il aurait cherché à l'enlever, pour faire pression sur son neveu. On a échappé au désastre. Cette histoire ferait pâlir de jalousie les scénaristes d'Hollywood. Tout le monde connaissait tout le monde. Mme Orazini connaissait Natacha qui connaissait Sévag qui connaissait Georges qui me connaît. Un court vertige me fait frissonner.

— Où est Tom ?

— Chez un instituteur français qui vit ici, répond-elle. Il le prend deux ou trois heures par jour.

— Êtes-vous en sécurité à Santiago ?

— Je ne sais pas. J'ai peur, mais où n'aurais-je pas peur ?

J'hésite à lui demander pourquoi elle n'a pas fait appel à moi, pour l'aider et la protéger. Je sens que ce n'est pas le moment, elle est fragile. Le silence s'installe à nouveau, et nous nous endormons.

La sonnerie du téléphone nous réveille en sursaut. C'est l'instituteur qui prévient Natacha qu'elle peut venir chercher Tom. Elle lui demande s'il veut bien le garder pour la soirée. Il accepte avec plaisir.

Natacha prend une douche et m'invite à dîner dans un petit restaurant qu'elle adore. Nous avons tant de choses à nous dire.

À la fin du repas de fruits de mer arrosé d'un cabernet sauvignon local, Natacha me prend la main et murmure :

— Pourquoi personne ne t'appelle jamais par ton prénom ?

— Je t'interdis bien de le faire. Je sais que le ridicule ne tue plus depuis longtemps, mais là, c'est un cas de force majeure.

Nous retrouvons un peu de la légèreté qui a été le ferment de notre amitié. L'alcool appelle d'abord les plaisanteries, mais les nuages reviennent. La conversation glisse vers Orazini et l'incroyable situation de Natacha, il y a un mois. Naviguant entre ma demande d'infiltrer le réseau sadomaso d'Aspremont, sa curiosité pour ces pratiques qu'elle confesse sans manières et le rôle de la maîtresse dans le scénario du flagrant délit d'adultère organisé avec Mme Orazini, elle effectuait une danse insensée.

— Et Eva ? me demande-t-elle.

— Quoi, Eva ?

— Me prends pas pour une truffe, DelMonte.

— Ben rien. Je t'ai raconté.

— Tu l'a baisée ?

— Natacha ! C'était vraiment glauque dans cette prison en Albanie et...

Son éclat de rire m'interrompt. Je me sens rougir.

— Touché ! dit-elle avec un sourire d'une beauté à pleurer.

Je suis à deux doigts de faire une connerie. Boire un litre de *pisco* cul sec et vociférer que « Oui, j'ai baisé Eva, mais aussi Zelda et même Mme Orazini », partir immédiatement pour la Patagonie, ou sauter sur Natacha et la violer sur la table. Au choix.

Son sourire m'arrache tout autre chose. En entrant dans le restaurant, j'ai immédiatement vu la petite scène au fond de la salle sur laquelle trônent une chaise et une guitare.

Je me lève sans un mot, prends la guitare et m'assieds. L'intro impose le silence. J'entends ma voix comme si c'était celle d'un autre :

*Retire ta main, je ne t'aime pas,
Car tu l'as voulu, tu n'es qu'une amie.
Pour d'autres sont faits le creux de tes bras
Et ton cher baiser, ta tête endormie.
Ne me parle pas, lorsque c'est le soir,
Trop intimement, à voix basse même,
Ne me donne pas surtout ton mouchoir
Il renferme trop le parfum que j'aime.*

*Dis-moi tes amours, je ne t'aime pas,
Quelle heure te fut la plus enivrante.
Je ne t'aime pas*

*Et s'il t'aimait bien, ou s'il fut ingrat,
En me le disant, ne sois pas charmante,
Je ne t'aime pas...*

*Je n'ai pas pleuré, je n'ai pas souffert,
Ce n'était qu'un rêve et qu'une folie.
Il me suffira que tes yeux soient clairs,
Sans regret du soir, ni mélancolie.
Il me suffira de voir ton bonheur,
Il me suffira de voir ton sourire.
Conte-moi comment il a pris ton coeur,
Et même dis-moi ce qu'on ne peut dire.*

*Non, tais-toi plutôt. Je suis à genoux.
Le feu s'est éteint, la porte est fermée...
Je ne t'aime pas.
Ne demande rien, je pleure, c'est tout.
Je ne t'aime pas,
Je ne t'aime pas, ma bien-aimée.
Retire ta main, je ne t'aime pas.
Je ne t'aime pas...*

À la fin du morceau, tout est immobile, les gens retiennent leur souffle. On dirait qu'ils attendent le verdict de Natacha.

Elle se lève et applaudit, d'abord doucement. Ce n'est que lorsque sa claque prend de la force que les autres clients se joignent à elle. C'est un tonnerre d'applaudissements qui d'abord me gêne, puis me remplit de fierté.

Je vais rejoindre Natacha sous les regards appuyés des gens.

— Merci, dit-elle simplement.

Le patron du restaurant vient m'offrir un verre pour me féliciter, en français. Il me demande la référence de la chanson.

— *Je ne t'aime pas*, de Kurt Weill.

— Ah, c'est beau, dit-il. Mais les paroles, ça veut dire le contraire...

Il m'invite à revenir chanter dans ce style-là quand je veux. On dirait que j'ai trouvé du boulot. Sauf que cette chanson est une exception dans mon répertoire, qui est plutôt dans la veine de *Drunken Hearted Man*.

J'observe Natacha. Dans son *Journal du séducteur*, Kierkegaard dit que la femme est toujours quelque part entre la résistance et l'abandon. Le regard de Natacha me signifie clairement où elle est, ici et maintenant.

Après une fin de soirée entre tendresse et pudeur, j'ai accompagné Natacha chez l'instituteur français. Il a réveillé le petit Tom qui était ravi de traverser la ville en pleine nuit. Très malin pour ses sept ans, il n'a pas manqué de noter ce qui vibrait entre sa mère et moi. Au moment de se quitter, il m'a serré la main comme un petit homme.

En rentrant à l'hôtel, je me suis arrêté dans un bar et j'ai joué avec un groupe de musiciens de différentes origines. J'ai fait glisser leur répertoire *latino* vers quelques blues endiablés. On s'est promis de se revoir. Comme la vie pourrait être simple. Natacha, Tom, de la musique. Mais j'oublie qu'on est vendredi 13.

J'ai glissé dans une merde en sortant de l'hôtel ce matin et mon coccyx me fait souffrir, ce qui n'est rien comparé à ce que Natacha vient de m'apprendre : de retour à Nice, Sévag a localisé Zelda. Elle est terrorisée et veut se cacher chez sa mère à Marseille. Mais elle se sent suivie en permanence et le moindre déplacement l'angoisse.

— Il faut que j'y aille, dis-je.

— Et Georges ?

— Avec un peu de chance, il est occupé avec les Chinois. Avec l'aide de Sacha, je devrais arriver à ramener Zelda ici.

— Tu joues gros. Et si les Chinois se foutent de Georges comme de l'an quarante ?

— Alors ça sera plus difficile. Mais je ne peux pas laisser Zelda aux mains de Sévag. Je fais un mail à Sacha.

Natacha va voir Tom qui lit dans sa chambre.

Je tape fébrilement sur le clavier en espérant que Sacha se lèvera

bientôt, il est cinq heures du matin en France. Je consulte les horaires des vols. En passant par Madrid, un départ en fin d'après-midi me permettrait d'être à Nice demain à 18 heures.

Deux heures plus tard, la réponse de Sacha conforte mon départ dans la journée. Il va se renseigner et préparer mon retour.

Natacha me serre dans ses bras en murmurant :

— Reviens avec elle. Je vous attends.

— T'inquiète, Poupée. C'est comme si c'était fait.

Je fais un clin d'œil au petit Tom qui nous observait en souriant.



ol retour, sans déguisement.

Le taxi me dépose devant chez Sacha qui m'attend dans le jardin. Je comprends immédiatement qu'il y a un problème. Sans un mot, il me tend Nice-Matin. Au-dessus de la photo de Sévag, un titre : *Le cadavre d'un homme retrouvé dans le lac du Parc Phœnix*. Plus bas, une autre manchette : *L'enlèvement d'une jeune femme à Nice en plein jour*. Et un sous-titre : *Les deux affaires sont-elles liées ?* L'inspecteur Pétin enquête, une jeune musicienne apparemment sans histoires, Zelda Massina, mère célibataire d'un petit garçon, etc.

— Georges, dis-je en serrant les poings.

— C'est arrivé hier, répond Sacha sur un ton d'excuse. Je n'ai pas eu le temps...

— Ne te reproche rien. Tout est de ma faute.

Nous nous mettons immédiatement au travail. Ce que la presse ne dit pas et que Sacha a réussi à apprendre par des sources qu'il tait, c'est que les hommes de Georges sont tombés sur Sévag juste après qu'il ait enlevé Zelda. Elle est entre leurs mains, maintenant.

Je regarde Sacha :

— Quel intérêt peut-elle avoir pour Georges ?

— Sévag a déclaré la guerre à un membre de sa propre famille. L'affront est tel qu'il doit être lavé dans le sang, jusqu'à la descendance directe.

J'étais déjà l'ennemi de Georges. Aujourd'hui, il est le mien.

— Sais-tu où je peux trouver des armes ? Je ne pense pas pouvoir me pointer chez Toni le fourgue sans risque.

— Oui, j'ai une adresse sûre.

Sacha ressemble de moins en moins à un prof de philo à la retraite.

— J'ai une autre info intéressante, reprend-il. Une bande de Chinois est arrivée avant-hier soir à la gare de Nice. Ce ne sont visiblement pas des touristes.

— Comment tu l'as su ?

— Je joue aux échecs avec le chef de gare.

Je ne prends pas la peine de l'interroger sur cette explication pour le moins fantaisiste. Pour le moment, toutes les infos sont importantes.

— Va falloir jouer serré, dis-je. Tu as une idée ?

— Zelda peut être détenue n'importe où. Il faut suivre les Chinois qui, eux, trouveront Georges.

— Et s'ils nous mènent à Orazini d'abord ? On s'en fout d'Orazini.

— C'est un risque à courir. Je ne vois pas d'autre moyen.

Je me sers une bière fraîche et informe Natacha de mon arrivée par mail. Je ne dis rien au sujet de Zelda. Sacha fait des recherches dans les hôtels de Nice. Il prétexte l'arrivée d'amis chinois qu'il attend impatiemment. Au bout de quelques coups de téléphone, il a localisé deux hôtels, le Bellevue et le Richelieu dans lesquels sont installés les Chinois. On dirait que les équipes sont déjà formées. En admettant que les Chinois me mènent à Georges, je me vois mal interrompre une bataille rangée en disant : « Hep les gars, arrêtez une minute, j'ai un truc à récupérer, vous reprendrez ensuite ». Ça craint pour Zelda.

Les pages web affichant des listes d'hôtels à Nice sont encore ouvertes sur l'ordinateur. Il y a des pubs pour des locations de vacances. À l'époque où Georges m'a embauché, il projetait d'acheter une petite maison dans l'arrière-pays. Il en avait visitées plusieurs. Je fouille dans ma mémoire. Il parlait d'une ancienne bergerie, près du parc du Mercantour. Je n'ai pas suivi ses recherches et ne sait pas s'il a fait l'affaire, mais ça vaut peut-être le coup de fouiner par là-bas. C'est maigre, mais je n'ai rien d'autre.

L'étude d'un plan de la région me rafraîchit la mémoire. La maison en question se trouve à Saint-Étienne-de-Tinée. J'hésite à aller là-bas, si Fu

Manchu attaque ici, je vais rater tout le film.

Je m'accorde un temps de réflexion pendant lequel je taille un nouveau lance-pierre, ça m'aide à me concentrer. La fourche en bois est complétée par des bandes de caoutchouc prélevées sur une chambre à air. Je ramasse un caillou et vise une bouteille en plastique au pied du hamac. En plein dans le mille. Ma décision est prise.

Je sors la Bonneville de la grange de Sacha. Il me donne un vieux mobile et me demande de le tenir au courant heure par heure. Direction Nice, quai des États-Unis. L'Hôtel Richelieu est plus cosu que le Bellevue, c'est là que je vais.

Dans le hall, un groupe d'une dizaine de Chinois en costumes noirs discutent vivement. L'un d'entre eux est un peu à l'écart. Il porte une écharpe blanche sur sa veste. Je pense instantanément à *The Killer* de John Woo. Un homme plus gros que les autres lève la main pour demander le silence. Je le vois de dos. Je contourne le groupe, me dirige vers la réception et me retourne. C'est Cheng Xiang. On reste chez John Woo, mais là, on joue *Le Syndicat du crime* avec Chow Yun-Fat. The Killer a vu mon manège et me le fait savoir d'un regard appuyé. Allez, DelMonte, c'est le moment, advienne que pourra. Je lui fais signe d'approcher, il me retourne comiquement mon geste. Je vais vers lui à pas lents, mes mains bien en évidence.

Arrivé à sa hauteur, je lui dis :

— *Il ne faut pas attendre la soif pour tirer l'eau du puits.*

The Killer m'observe quelques instants qui me semblent une éternité. Il se dirige vers Cheng et lui parle à l'oreille. Celui-ci lève les yeux vers moi et parle à son tour à l'oreille du Killer qui revient vers moi et me fait signe d'attendre au bar, ce qui me convient parfaitement. J'ai le gosier desséché et une tremblote que seul un single malt peut calmer.

Je palpe le lance-pierre dans ma poche en me disant que j'aurais pu penser à récupérer une arme avant de me jeter dans la gueule du loup. Quoique, ces pékins-là doivent manier la pétoire autrement que moi. Autant créer la surprise avec une arme surprenante.

J'en suis là de mes réflexions stratégiques quand The Killer vient s'appuyer au bar à trois mètres de moi. Une façon de me signifier qu'il n'a pas envie de faire la causette. Je lève mon verre à sa santé et en commande un autre. Il porte la main à son oreillette puis tend la main vers le salon, m'invitant à le devancer. Je n'aime pas avoir ce mec dans

mon dos. Nous nous asseyons dans les fauteuils en cuir, toujours à distance.

Cheng arrive et The Killer me fait signe de me lever. Je ne fais pas le malin et obtempère. Cheng me prie de m'asseoir. Ça va continuer longtemps ce petit jeu à la con ?

— Vous étudiez nos proverbes, commence Cheng.

C'est un homme corpulent, sans signe particulier. Le regard est difficile à capter, tant les yeux sont plissés.

— Connaissez-vous celui ci ? reprend-il. *Qui ne sait par où il est venu, ne saura par où s'en aller.*

Allons bon. On va user de métaphores, d'allégories et de catachrèses, et j'aurai intérêt à comprendre celle qui signifiera ma perte.

Je tente ma chance :

— *Ce n'est qu'avec les yeux des autres qu'on peut bien voir ses défauts.*

Cheng éclate de rire et dit :

— Vous me plaisez ! Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Bon, j'ai passé le premier test. Le regard du Killer me fait craindre les suivants.

Je me lance, prudemment :

— Une femme innocente a été enlevée par des hommes dont les activités vous intéressent. Elle n'a absolument rien à voir avec eux et ne posera aucun problème à personne. Je voudrais qu'elle soit libérée.

Cheng a l'air sensible à l'emploi du conditionnel.

— Des hommes dont les activités m'intéressent, dites-vous.

Putain, j'ai pas envie de jouer au chat et à la souris. Zelda est peut-être déjà mal en point. Je décide de prendre le chemin le plus court :

— C'est moi qui vous ai envoyé la carte mémoire. Je l'ai fait pour des raisons personnelles. Les affaires concernées ne m'intéressent pas, pas plus que les vôtres. Disons que je suis un pion qui n'a pas sa place dans le jeu et qui ne tient pas à l'avoir. Après mon envoi, il n'était pas du tout question que je vous rencontre, mais cette femme a été enlevée et vous pouvez m'aider à la libérer.

— Connaissez-vous le jeu de go ? demande Cheng.

J'y joue mal, mais je connais suffisamment les règles pour savoir qu'une fois qu'une pierre est placée sur le *goban*, elle y reste.

— Je disparaîtrai avec la femme et vous n'entendrez plus jamais parler de moi, dis-je un peu trop vite.

— Je vais réfléchir, répond-il. Vous serez informé.

Il se lève et s'en va sans un mot.

The Killer me regarde avec un sourire amusé. Je fais un effort surhumain pour ne pas lui balancer une vanne et parviens même à le saluer d'un signe de tête avant de retourner au bar. Un autre whisky plus tard, je laisse mon numéro de téléphone à la réception pour Cheng et me dirige vers la sortie.

Devant l'hôtel, je reconnais la voiture de Pétin. J'opère un savant demi-tour sous le regard intéressé de The Killer qui traîne dans le hall. Il me regarde longuement et, d'un mouvement de tête, m'indique une sortie par derrière que j'emprunte sans demander mon reste. Je ne sais pas comment interpréter ce petit coup de main, ça m'étonnerait que ce soit un gage de confiance.

Et maintenant ? J'appelle Sacha et l'informe de la situation. Il pense qu'après avoir pris les renseignements nécessaires concernant Zelda, Cheng est susceptible de la faire libérer, mais pas gratuitement.

— Et la carte mémoire ? dis-je. Ça vaut bien une libération, non ?

— Ces gens-là ne fonctionnent pas du tout comme ça. La carte était un cadeau que tu as jugé utile de leur faire. Il ne peut y avoir de contrepartie. Aujourd'hui, tu lui demandes un service, il t'en demandera un autre en échange. Prends ton mal en patience. Eva vient d'appeler, elle veut te rejoindre.

— Pas question, ça ne la concerne plus.

— Elle y tient.

— Pour que je me retrouve avec un deuxième otage à libérer, non, c'est exclu.

— Je lui ai dit où tu étais.

— Putain, Sacha ! Elle t'as fait quoi pour que tu lâches le morceau ?

— Elle t'apporte une arme.

Il raccroche.

Je fais le tour de l'hôtel et risque un œil à l'avant. Pétin est parti. Je pousse la moto sur le trottoir d'en face et m'assieds sous un palmier. Le temps de palper mes poches pour constater l'absence de clopes, et tout se met en branle.

Les hommes de Cheng dévalent l'escalier de l'hôtel, trois puissantes voitures noires arrivent, un mec se détache du groupe et vient vers moi. Pendant que les autres montent dans les voitures, il m'intime de ne pas bouger, la main sous son veston.

Derrière lui, je vois la Suzuki d'Eva remonter le trottoir vers nous en roulant au pas. Je ne bouge pas. Le mec qui me fait face semble avoir entendu la bécane, mais le régime est tellement faible qu'il pense à une moto qui va se garer et ne se retourne pas.

Arrivée à quelques mètres de nous, Eva donne un coup de gaz et, d'un coup d'épaule, fait tomber le Chinois.

Je me rue sur la Bonneville et nous prenons les hommes de Cheng en chasse. Dans le rétro, je vois le mec se lever et courir vers l'hôtel. Nous maintenons une distance respectable, le cortège prend la direction de l'arrière-pays.

Sur la départementale, près de Clans, une bombe surgit derrière nous, un 4x4 qui se rapproche très rapidement. Le Chinois qui a mordu la poussière. Eva accélère pour laisser du champ entre nous. Le 4x4 en profite pour me dépasser et se rabattre sur la Suzuki. Arrivé à son niveau, il la serre dangereusement. Resté derrière, je suis impuissant. Le Chinois donne un léger coup de volant, Eva perd le contrôle de sa machine et part dans le décor. Le 4x4 accélère et disparaît après un virage.

Je pile et fais demi-tour. Eva a été projetée contre un arbre. J'actionne le coupe-tout de la Suzuki qui tourne toujours et peut prendre feu. Eva souffre, sa jambe gauche est toute tordue. Elle m'assure ne pas avoir eu de choc à la tête. Je lui ôte son casque et procède au contrôle des autres parties du corps. Visiblement, une jambe déboîtée et sans doute cassée. Tout est silencieux autour de nous, le Chinois ne semble pas vouloir revenir. Il voulait juste nous empêcher de participer à la fiesta.

J'appelle une ambulance qui arrive assez rapidement. Eva me demande de ne pas l'accompagner à l'hôpital et de continuer ce que j'ai à faire. Je refuse et suis l'ambulance.

Une infirmière vient me dire que la jambe a été remise en place. Une

fracture du fémur immobilisera Eva pendant pas mal de temps. Pour le moment, elle dort.

J'appelle une dépanneuse pour la Suzuki et fais le bilan de l'opération. J'aurais aussi bien pu attendre que Cheng prenne contact, en sirotant un bon whisky. Au lieu de ça, il a fallu que je fasse le cow-boy. J'ai l'impression désagréable d'être dépassé par les événements. J'ai une copine qui se planque au Chili, une autre à l'hosto et une troisième prisonnière. Pour leur bien, il faut que les femmes arrêtent de me fréquenter. Je pense à Nietzsche et à cette phrase : *Deviens sans cesse celui que tu es, sois le maître et le sculpteur de toi-même.*

Je ne maîtrise plus rien et ma sculpture ressemble à un tas de boue nauséabonde.

Disponible uniquement en version payante sur le site sloop-intermedia.com.

ÉPILOGUE

Disponible uniquement en version payante sur le site sloop-intermedia.com.

Table :

<u>PREMIÈRE PARTIE</u>	11
<u>1.</u>	13
<u>2.</u>	20
<u>3.</u>	28
<u>4.</u>	35
<u>5.</u>	40
<u>6.</u>	48
<u>7.</u>	54
<u>8.</u>	61
<u>9.</u>	69
<u>10.</u>	77
<u>11.</u>	83
<u>12.</u>	89
<u>13.</u>	96
<u>14.</u>	102
<u>15.</u>	108
<u>DEUXIÈME PARTIE</u>	117
<u>16.</u>	119
<u>17.</u>	124
<u>18.</u>	129
<u>19.</u>	137
<u>20.</u>	143
<u>21.</u>	150
<u>22.</u>	156
<u>23.</u>	162
<u>24.</u>	168
<u>25.</u>	175
<u>26.</u>	183
<u>27.</u>	190
<u>ÉPILOGUE</u>	191

Ce livre vous a plu ? Il vous a déçu(e) ?

N'hésitez pas à donner votre [avis](#) afin que d'autres fans de polar puissent en profiter !

Crédits photographiques :

Couverture : Création originale de Laure Isenmann.

Dépôt légal : avril 2012
ISBN : 978-2-919706-04-4